

C. AYOUB SINANO

# ARTAGAL

Roman

**CORRÊA**  
BUCHET CHASTEL

pour Madame Christian Azoube  
née Josiane Boulad,  
les hommages respectueux  
de l'auteur.

**ARTAGAL**

Christian A

---

C. AYOUB SINANO

# ARTAGAL

Roman

BUCHET / CHASTEL  
**CORRÊA**

## PRELUDE, OU LA RUE DE TOURNON

D'un pas trop ferme pour être indolent,  
Artagal rentrait un soir par la rue de Tournon.

La rue était déserte et les pas d'Artagal  
résonnaient contre les façades nobles et  
sombres comme des duègnes.

L'ombre d'Artagal jouait avec la lumière  
des réverbères, s'amenuisant jusqu'à dispa-  
raître, se ramassant sur elle-même

pour resurgir aussitôt géante et terrible.

Un garde, de sa guérite, le regarda passer.  
Artagal allait presser le pas

quand il entendit un bruit sec — comme  
d'une pierre frappant le pavé.

Se retournant, il vit en effet au bord de la  
chaussée un joli caillou lisse et,

à côté du caillou, une feuille de papier  
froissée.

Artagal remarqua qu'on y avait griffonné  
quelques mots et, le garde ayant disparu,  
il se baissa pour ramasser le message.

D'abord le caillou lisse, qu'il caressa avant  
de le glisser dans la poche de son pardessus,  
puis la lettre. Et il lut :

Voulez-vous, passant, être mon ami d'enfance?

Déjà celui qui dira : je, moi, le narrateur et le romancier, qui raconte et qui parfois invente, est forcé d'intervenir. Un jour peut-être écrirai-je pour de vrai. Alors je ferai entrer dans l'espace du roman, qui épousera docilement les formes de mon imagination, des scènes et des personnages réels, puisés à la vie. Mais les vides, c'est en moi que je trouverai de quoi les remplir, de quoi donner à des visages informes des traits vivants; ce que la vie a de trop terne, de mort, d'in-fini, je le compenserai grâce à mon pouvoir d'invention, pouvoir presque magique du romancier. Là le réel se perdra (se trouvera) dans le rêve, dans le mensonge, dans l'irréel; ici, pour commencer, j'ai choisi de raconter la vérité — ce que je ne connais pas je n'en écrirai rien. Libre à mes lecteurs de combler les lacunes, s'ils le désirent, grâce au pouvoir presque magique du lecteur. Sinon, de me lire comme on lit l'Hisloire, en acceptant que certaines choses ne soient pas dites.

Si j'écris ce livre ce n'est pas seulement par souci de gloire. Certes, je suis ambitieux et veux que dans cent ans les manuels parlent de moi; que l'on enseigne mes œuvres aux jeunes, m'assurant par mes livres de survivre à mon corps et, qui sait?, à mon âme dont il n'est pas prouvé qu'elle ne mourra pas. Mais d'abord, pour me libérer des visages qui me hantent; de cette réalité, de ces vérités qui ne me quittent pas parce qu'elles sont encore

trop proches de moi; afin de faire taire la ronde bruyante qui s'agite sous mes tempes, que je les livre, ces visages, aux cahiers acquis avec préméditation et si longtemps laissés vierges, que j'y épingle avec cruauté et volupté ces êtres que j'aime trop et qui m'entravent — pour renaître, pour naître, libre de faire mon œuvre et libre de mentir. Je veux tirer mes ancêtres du néant, de l'oubli, de la nuit.

Plus tard, ma création achevée, j'atteindrai l'âge des souvenirs. Alors mes personnages pourront revenir mais j'oserai, ayant lutté et vaincu, cette fois les regarder en face et interpréter leur regard. Je serai leur maître et, froid, pourrai en reparler, Artagal, Belle, Glycille, Isidore.

Je m'appelle Isidore. Si j'ai longtemps détesté mon nom, j'en suis assez fier aujourd'hui pour en tirer vanité. Né dans un souk, ou presque — où se côtoient depuis toujours marchands et marchandises venus des confins de l'univers — j'en suis un produit mêlé. Mes veines sont un port où la pourpre et les épices, la gloire et la misère, les redditions et les compromis, les conquêtes éclatantes et les victoires mesquines, viennent jeter l'ancre et évoluent librement. Mon nom comme moi est composite — s'y retrouvent celui d'une reine millénaire, veuve explorée parcourant les bords du Nil et les rivages du Liban, déesse avide qui faillit dévorer l'empire de Rome et le disputa longtemps à une autre déesse d'Orient, mère aussi d'un dieu; et le plus grand, le plus généreux des suffixes grecs, dore, le don, où ma fantaisie aime encore à entendre la con-

sonance latine du plus beau et du plus puissant des métaux.

Si je parle en premier lieu de moi c'est qu'ici mon rôle est double. Je suis le narrateur, exerçant le plus ancien, le plus vivant des métiers; je tiens de l'aède, du troubadour, de la dame en métro racontant à une amie, utile confidente, ses actions de la veille, reprenant sa strophe après chaque arrêt. Et je suis un personnage de cette histoire... Je ne sais pas encore si au cours de ce livre je pourrai toujours distinguer l'une de l'autre mes deux identités. J'ai entrepris de ne rien écrire ici qui ne soit rigoureusement vrai, mais saurai-je défendre la vérité contre tout ce qui m'entoure; et puis-je forcer Isidore à respecter ma promesse? Il prend parfois ma plume et la trempe dans cette imagination dont il déborde et qu'il répand partout — je voudrais écrire que son encre complotte des noirceurs. Je ne pourrai pas toujours l'arrêter: trop faible pour le combattre je feindrai d'être son complice ou, clignant des yeux, je simulerai la cécité.

Je voulais au commencement dire ou plutôt chanter mon enfance et son décor merveilleux de marbres à demi enfouis et de murs en décrépitude, les arbres du jardin frappant amicalement aux fenêtres et les vieilles personnes mortes depuis longtemps, au bout de l'allée la grille dont j'entends encore en rêve le grincement et tous les bruits de la maison désormais déserte et qui bientôt tombera d'elle-même. Mes premiers ans dans l'antique

Césarée, ignorée à présent; c'est, dans un site glorieux, un village de pêcheurs pittoresques autour duquel s'entassaient pour former une ville sans visage buildings et populations. Les jardins peuvent disparaître, les survivances du passé se découvriront, concrètes, à chaque coup de pioche des jardiniers et des fossoyeurs, à chaque plongée des pêcheurs d'éponges dans une mer qui sans cesse ronge et engloutit; abstraites, dans les gestes transmis à travers les siècles à des hommes déchus — le veston a remplacé chlamydes et dalmatiques mais la main qui le retient a gardé toute sa grandeur, et dans le regard lourd et lassé des adolescents que nous fûmes. Mais ce n'est pas encore le temps des souvenirs. Les maisons, les arbres, les morts, je n'ai pas à les arracher de moi. Plus tard, toute querelle épuisée, toute passion apaisée, ma morale établie au seuil de mon tombeau, je les retrouverai tels que je les aime, jamais autres. Ils ne m'obsèdent pas. Ici il faut parler des êtres, qui changent et se transmueent, qui m'accablent, mêlant la vérité au mensonge ou plutôt deux vérités. Flux et reflux que j'ose à peine débrouiller, flammes qui s'entredévorent, eaux qui se confondent, et l'on ne sait plus rien. Rien que la force qui me pousse, soif de libération, désir de gloire.

Forcé d'intervenir, disais-je... Oui, si je pouvais savoir ce qui se passa par la suite. Mais — l'on s'en souviendra — je n'étais pas présent et Belle ne me l'a raconté que fort confusément. Isidore pourtant le sait, qui sait

tout, qui perçoit l'imperceptible, qui crée, qui invente...

Artagal leva la tête et remarqua qu'une seule fenêtre était éclairée. Elle encadrait une silhouette d'homme. L'homme était immobile, comme figé dans l'attente ou dans le souvenir, comme une statue nocturne. Artagal poussa la porte cochère qu'on avait laissée entrouverte et sans la refermer il s'engagea dans l'escalier. Pour plus de vraisemblance Isidore narre les moindres détails de l'aventure. La lueur d'un réverbère, le même sans doute au pied duquel avaient atterri le missile et le message, lui permettait de gravir sans trébucher les marches insolites. Sur le second palier — il avait de la rue compté les étages — une des trois portes était entrebâillée. Il frappa délicatement. Un homme parut.

— Je vous remercie d'être monté, dit-il. Voici bien des soirs que je lance mon message et vous êtes le premier à y répondre.

Artagal, ébahi par l'assurance de l'homme et par sa propre assurance, ne parlait pas encore.

— J'ignore, poursuivit l'Etranger — car c'était bien lui — si demain je recommencerai; cela dépend de vous. Mais, comment se fait-il (et il gardait dans sa main celle qu'Artagal lui laissait) que sans crainte vous soyez monté chez moi?

La question posée, Artagal se sentit tenu d'y répondre.

— Je suis curieux, dit-il (n'était-ce pas un mensonge?). Et dans un autre sens vous l'êtes aussi. Pourquoi vouloir un ami et encore, un ami d'enfance?

— Sentiment de solitude dès mon enfance, sentiment de destinée éternellement solitaire.

— Je vieilliss, je vieilliss, dit encore l'Etranger.

Artagal reconnut les citations mais avant qu'il ait eu le temps de les situer, l'homme lui disait :

— Vous entrerez bien un instant...

Ferons-nous entrer Artagal chez l'Etranger? Soit, mais Isidore tu ne décriras pas la chambre où ils se tiennent, car elle n'existe pas encore et nous ne sommes pas certains qu'elle existera. Ni les meubles, ni les tableaux. Ne disons pas qu'il y avait des livres, tels livres, sur les étagères. Tout un monde réel, toute une vie concrète. Ils entrent, et la fenêtre est toujours ouverte d'où l'homme avait lancé son appel...

...Dans la rue, Artagal chiffonna la lettre, non sans un sentiment de pitié mais mêlé de terreur. Et bientôt, traversant le boulevard, il se rapprochait de l'hôtel où Belle l'attendait.

Moi j'ai bien connu Artagal. Si de tout temps sa famille fut fort liée avec la mienne, des différences de rite comme il en existe au Levant ont rendu impossible tout mariage entre elles. Mais ce n'est pas seulement à l'autel que se rencontrent les destinées et l'on a dit qu'Artagal et Isidore, sans toutefois le savoir, sont parents assez proches. Cela ne déplaît pas au romancier qu'Oreste et Pylade soient aussi les frères ennemis de cette Thébaïde et que les liens du sang viennent renforcer notre amour et notre haine.

Autrefois nous nous sommes vus tous les

jours dans un groupe d'une vingtaine d'enfants qui sont demeurés, statisme de l'Orient, nos meilleurs amis. Nous jouions dans les grands jardins qui nous servaient d'univers et qui pour la plupart ne sont aujourd'hui que des souvenirs. Jackie boudait dans un coin, Adrien avec Denise se cachaient dans les bosquets, une Nicole mordait l'autre à travers trois épaisseurs de manteaux (il faisait très froid ce jour-là), Christian et Cyrille timides arrivaient avec Rudy leur cousin plus déluré, Philip avait les yeux étonnés de sa mère, Dan savait déjà siffler comme une grande personne, Bernard grimpait aux arbres pour prendre des caméléons. Roselyne semblait triste mais Ioana était gaie, Pierre et John tombaient, on les ramassait, on les punissait. Ou bien c'était la mer dès l'approche de l'été. Tous ensemble nous y allions par la vieille route intérieure. Que d'événements, depuis, pour construire la nouvelle sans beauté ni charme, à travers les maisons de campagne et les résidences d'été dont les jardins jadis, se confondant avec la plage, descendaient jusqu'à l'eau. Qui dira tout cela si ce n'est moi, et les voitures s'arrêtant en file aux grilles des jardins. Sous les yuccas et les flamboyants, sous les araucaries et les jacarandas, arbres lumineux, d'autres enfants accouraient, en chapeaux de coufil, et c'était des cris de joie. Les chauffeurs chargés de pliants et de parasols bariolés s'amusaient de notre tapage, et les gouvernantes, Anglaises ou Suissesses, fermaient la marche en criant plus fort que nous pour nous faire taire. Elles portaient des sacs de toile où l'on avait mis

des biscuits secs (seule Sergine permettait à Artagal des biscuits au sucre que nous lui enviions), des bouteilles de citronnade tiède et nos jolis maillots de bain à rayures multicolores. Crocker, M<sup>me</sup> Marthe, Robson, Tibbalds, Try... mortes? mais qu'est-ce que la mort? Et l'absence, n'est-elle pas une mort, Artagal, Belle, que je ne reverrai plus?

Aux approches de l'adolescence, mes parents craignant je ne sais plus quelles néfastes influences (mais, Etienne, tu le sais peut-être encore?) on choisit pour moi une vie plus studieuse et de nouveaux camarades. C'est alors qu'un scandale de mœurs (où, quoi qu'en aient dit plusieurs de nos amis, je n'eus rien à voir, n'étant pas du tout averti en ce temps-là des choses de la chair) ayant éclaté dans le collège religieux auquel ils m'avaient confié, mes parents résolurent de me faire changer d'école et Artagal et moi nous nous retrouvâmes.

Si je croyais qu'Artagal lirait un jour ce livre je ne l'écrirais pas. Toujours un peu intimidé, un peu incommodé par lui, mon trop brillant aîné, je sentirais son regard se poser, critique, sur chacune de ces pages et, la première vérité formulée, par crainte de froisser cette pudeur si poussée qui est la sienne, j'aurais refermé ce cahier pour l'envoyer rejoindre au rayon inférieur de ma bibliothèque les œuvres impubliables de mes jeunes et combien fécondes années. Artagal retrouverait là « Mélanie Dupont », drame satirique et bourgeois en trois actes, et ma

tragédie pharaonique en cinq dont j'oublie jusqu'au titre. Mort-né, ce brouillon-ci, qui s'intitulera peut-être « Maisons et Jardins », peut-être « Le Fils de Famille », irait alors rejoindre ses aînés au bas de ma bibliothèque, et les classiques sagement alignés par mon père sur les rayons supérieurs lui serviraient de stèle et d'inscription funèbre.

Mais j'ai le sentiment qu'il ne me lira pas. Est-ce parce que je sais qu'il ne m'en parlera pas, ne me parlant plus? Ou parce que je ne l'ai pas consulté à chaque ligne de ce premier chapitre, et que cette histoire de lui, Isidore l'écrivit sans lui, contre lui, ayant besoin de son absence, de la quasi non-existence du modèle, pour se fortifier dans ses desseins? Ainsi je puis tous les matins venir m'asseoir à ma table comme à un pupitre d'écolier, protégé de son intrusion par le temps et l'espace, et m'y appliquer assidûment jusqu'à l'heure de la récréation ou des repas. Non il ne me lira pas, c'est certain. Détaché de tant de choses comme par la drogue ou la boisson, de la littérature surtout et... de moi — Belle lui tenant lieu de tout — ce livre plein de lui, le plus ancien, le plus constant de mes amis, il ne le connaîtra jamais. Belle l'écrivit à Isidore : s'il parle de ses amis, Artagal les définit si bien, il en trace si minutieusement les frontières, qu'on dirait qu'ils sont objets inanimés, qu'ils sont entrés dans le passé d'où l'on ne sort plus vivant et mouvant. Artagal ne lira pas mon livre? Combien cela m'en facilite l'écriture! Je le ferai seul. Seul, qu'on me laisse seul. Je ne veux pas, vous dis-je, partager l'amour et les amours, ni raconter au

matin le détail de mes soirs. Que le café vite refroidi soit au réveil mon seul compagnon et la nuit l'oreiller moite. La famille, les amis, sont choses bien importunes. Ma plume me parle-t-elle? Mon trousseau de clefs m'ôte-t-il le loisir de travailler? C'est eux que j'aime, qui ne me forcent pas à mentir. Ils ne me prendront pas mon amie; ils ne seront pas plus beaux que moi...

Car Belle m'écrit. Elle qui au temps où je l'aimais plus que tout — plus qu'Artagal et peut-être que moi-même — ne savait pas, ne pouvait pas écrire, ni m'envoyer (connaissant mon inquiétude) quelque message hâtif pour me dire de ne pas l'attendre ou bien qu'elle tarderait, à présent qu'Artagal l'occupe entièrement, Belle écrit à Isidore une longue lettre chaque semaine. C'est ainsi que de loin et presque d'un autre monde nous est parvenu le récit des faits et gestes quotidiens, des sentiments même, s'il en avait, de mon ancien ami. Artagal donne à tel point le goût de la narration qu'on ne saurait y résister. Lui le simple, le plus proche de la nature, chez qui toute réaction est prévisible et spontanée, il donne à Belle, à Isidore, complexes et compliqués, des étonnements sans cesse renouvelés, et dont il nous faut faire part, sinon nous étouffons. Ne m'avait-on pas reproché autrefois de commencer le plus souvent mes phrases par : Artagal a dit, ou Artagal a fait?

Voilà pourquoi en son absence à la fois imposée et choisie je suis plus proche d'Artagal, grâce à la sincérité inaltérable de Belle dont Isidore relit souvent les lettres, que dans

le passé où seuls nous séparaient ses courts voyages ou les miens plus courts encore. Cette absente présence d'Artagal me permet de garder vivants les sentiments qui m'animent à son égard sans toutefois ériger les barrières de crainte et de timidité qui m'avaient jusqu'ici interdit de les décrire. Je ne suis plus réduit à me mettre tout entier dans des quadrains hermétiques et précieux, ni contraint de me réfugier dans la frivolité.

Nous nous retrouvâmes enfin, disais-je... C'est alors que naquit entre eux cette amitié qu'Artagal et Isidore estimaient devoir survivre à toutes les destructions. Pendant la récréation, appuyés l'un à l'autre et leurs épaules se touchant, ils poursuivaient leur marche oblique jusqu'à l'angle le plus éloigné de la cour. D'autres jouaient joyeux au ballon et aux billes. Eux parlaient de voyages; de livres que parfois nous n'avions pas encore lus; de leurs idées, de leurs désirs. Partir, être heureux, créer, souffrir, s'amuser! Et des paroles déjà dites leur servaient. Ah! combien ce doit être amusant de s'amuser toute une vie. Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent. Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie. Oh Sophonisba, Sophonisba oh! Incertitude, ô mes délices. Quel giorno più non vi leggemmo avanti. Je faisais alterner le plaisir avec les pralines.

Mots-clés, phrases magiques qui épousaient les contours de leur imagination tout en la faisant naître! Et nous plongeons aussitôt avec de grands rires en récitant du Mallarmé. Fuir! là-bas fuir! Je sens que des oiseaux sont

ivres. Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux. L'automne est morte, souviens-t'en. Oisive jeunesse à tout asservie. Beauté mon beau souci de qui l'âme incertaine... Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre... A tale told by an idiot, full of sound and fury, signifying nothing. Ce ne sont qu'accointances. Adieu, Seigneur, je ne vous verrai plus.

Que j'épuise mes souvenirs! Que sans craindre les longueurs je les énumère toutes, ces bribes qui ne cessent de me hanter (My mother had a maid called Barbara. Pour peu que tu bouges renaissent tous mes désespoirs. Amour peut-être ou de moi-même haine. Oh, que ma quille éclate! Sono stanco di vivere così), que puisse, comme peut-être Artagal, Isidore en être libéré. Mais non, elles ne me quittent pas, Sésame qui n'ouvrent pas toutes les portes; il en reste toujours une contre laquelle, béliers impuissants, nous venons chaque fois buter. La mort au moins saura-t-elle nous en délivrer? Effroyable la pensée que notre âme n'est que cela et que tourbillonnant au milieu d'astres inconnus, de soleils insoupçonnés, sa voix — notre voix — répétera... vos noms, et encore, les chansons de ma grand-mère et les vers trop aimés! L'oubli n'existe pas? Quel horrible cauchemar! Mon corps est si débile, fait de poussière et de salive, de cheveux et de dents, d'un souffle que le râle trop vite étouffe, qu'il ne peut contenir cette ronde atroce, éternelle, implacable. Be not afeard, the isle is full of noises... Tanto gentile e tanto onesta pare... Thalatta, thalatta... Un jeune homme vêtu de noir... I'll build a willow postern at your gate...

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sures... Du bist wie eine Blume... Non, l'oubli viendra, nous le savons, je l'attends.

Nous étions jeunes mais déjà nous lisions beaucoup. Artagal rêvait alors pour lui une carrière d'écrivain. Moi, je n'osais pas rêver. Mes parents voulaient faire de moi un diplomate, et résigné, je ne voyais pas autrement. Je ne savais pas qu'il faut parfois résister aux ordres les plus aimants, ni que ceux que l'on estime le mieux peuvent se tromper.

## II

## GENEALOGIE D'ARTAGAL

Il y a en moi de quoi faire deux personnes et je sens que j'aurais pu naître comme jumeaux. Partout je cherche mon double, qui aurait pour moi plus que de la tendresse. Entre nous les mots seraient inutiles, les gestes de trop. Quête vaine! toujours je suis seul; le double que je vois le matin dans ma glace n'est que rêve et illusion — un écho qui me trompe.

Je suis deux, je suis seul. L'hérédité?... Peut-être; ou bien mon imagination m'entraîne-t-elle trop loin? Longtemps chez les miens, et par inclination plutôt que par convenance, l'on s'est marié entre proches. Eux aussi cherchaient leur double et moi, pauvre Lagide, ne suis-je pas le fruit de ces quêtes impossibles, de ces espoirs ignorants et stériles, l'assassin des unions inaccomplies, leur héritier. Je suis cent fois moi; je suis l'usurpateur, moi et les autres. Visages sans traits et sans limites, votre destinée est-elle venue se greffer sur la mienne et dicte-t-elle au moi que je suis les rêves que vous auriez

pu rêver? Morts de n'avoir pas vécu au moment où je vis le jour, dans quels limbes errez-vous gémissants à la recherche de vous-mêmes? Vous me pardonneriez si vous pouviez savoir que je vis d'abord la nuit; que j'ai vu l'hiver et les larmes. Etres qui n'êtes pas, esprits insouillables que j'entends lorsque cessent tous les bruits, reprenez la vie qui vous revient. Avec quelle joie et quelle paix je prendrais votre place!

Désigné (mais par qui?) pour les représenter, ces heureuses victimes, devant l'assemblée des humains, je suis tenu de faire mon œuvre. De dire leur angoisse, d'exprimer leur vérité. Tu peux, Isidore, donner aux choses d'imaginaires reflets, mentir, déguiser, celer : ce qui est, je dois aussi le dire, par crainte de « leur » punition. La nuit le rideau prend parfois un air menaçant, ou mon veston sur la chaise. C'est la forme qu'ils empruntent pour m'avertir. Que je leur désobéisse et, plus forts parce qu'immatériels, ils m'assiégeront, m'envahiront, me hanteront. Ma voix ne serait plus que leurs voix. Déjà, ne comprenant pas l'humain et que l'extrême le tue, ils veulent, absurdes, faire de moi un saint, un fou. Pitié! grâce! Ombres, je suis votre esclave; esprits qu'il soit fait selon votre désir.

Les origines d'Artagal comme celles de presque tout le monde se perdent dans ce qu'il est convenu d'appeler la nuit des temps. Lui sont parvenus certes des noms d'ancêtres très anciens et quelques portraits qui attendent impassibles derrière la vitre l'extinction

inévitable de leur race. « C'est pour bientôt, le déluge? » semblent-ils demander insouciamment. Dans cent cimetières certes, d'imposants monuments proclament la grandeur, la noblesse, la richesse des Spado; mais, somme toute, cela est peu de chose : Artagal, en dehors des marbres et des parchemins, n'a pas de patrie. Aucune terre dont il soit le seigneur prédestiné. Soldats ou marchands, mercenaires ou marins, ses aïeux n'ont connu de la terre que ses rivages, ses franges. Aucun champ si ce n'est le champ de bataille. Antée qui se veut éternel, l'homme est de limon; la boue le fait vivre, enrichit son sang à chaque génération et, nourrice généreuse et consciencieuse, veille à la vigueur de ses enfants. Artagal, lui, est fait d'écume — il en a tout l'insaisissable — et d'or, dont il a tous les reflets. Le sang bleu que l'on dit qui coule dans ses veines est de l'eau puisée à la mer où l'on ne sème ni ne moissonne, et il a le visage confiant et souriant des figures de proue.

— Moi non plus, dit Isidore, je n'ai de patrie. Et il ajoute tristement : Je n'ai pas de folklore.

— Ce que je ne connaîtrai jamais, dit encore Isidore, c'est la sensation de naître marquis.

Artagal qui connut, lui, cette sensation semblait pourtant n'être jamais lassé de son titre et chaque fois qu'on lui donnait du marquis j'ai pu noter quelque chose de fugitif et de satisfait dans son regard. Etienne dont la sensibilité retorse devrait, n'est-ce pas, le faire craindre de taquiner de trop près les régions

périlleuses de celle d'autrui, lui dit un jour devant moi :

— Ton titre, tu l'aimes tant qu'on dirait bien que tu viens de l'acheter.

C'est vrai; Artagal, parce qu'il n'y croyait pas réellement, le portait avec un peu d'ostentation, son titre, comme un beau costume de carnaval pour lequel on est heureux d'être congratulé. La mi-carême durerait bien autant que lui; elle avait déjà duré si longtemps.

Lorsque chez nous dans la bibliothèque de notre nouvelle maison moins spacieuse où mes parents ont accumulé plutôt que disposé nos portraits de famille en rangs serrés jusqu'au plafond, je me prends à les contempler pour trouver qui je suis et d'où je viens, je ne vois que mines sombres, visages sérieux d'hommes intègres et de femmes honnêtes — par la force des choses serai-je enclin à dire. En effet, leur vertu paraît si repoussante que je ne m'étonne point qu'on ne leur en ait jamais rien offert, et leur conscience n'est pas de celles qui raccrochent les chalands. Il semblerait qu'on ne s'est guère fait peindre dans ma famille avant l'âge mûr et que l'on choisissait pour poser le jour où l'on souffrait plus particulièrement d'hémorroïdes morales. Les ancêtres d'Artagal (du moins ce que j'en ai vu car, ne les acceptant pas en bloc, sa grand-mère ne les imposait pas tous à ses amis et en avait tiré comme une chrestomathie) sont toujours jeunes; après triage, ils rient, s'amuse et ne se soucient guère de bien vieillir. Les miens ont comme attributs des livres, des parchemins, des prie-Dieu; les

siens ont une rose à la main, la main à l'épée, des guirlandes en bandoulière. Ils caressent des fruits, sourient à des angelots. Ses aïeules sans moustaches semblent dire : « Nous aimons les honneurs, mais nous leur préférons les pierreries; nous aimons les pierreries mais nous leur préférons les plaisirs. » Seules juges de leur conduite, elles n'ont de loi que celle très spontanée et très arrangeante de leur cœur.

Nous avons eu quinze ans. A cet âge Artagal et Isidore échangèrent entre eux bien des traits de leur caractère alors que leurs camarades ne pensaient qu'à des timbres-poste et des vignettes de chocolats. Contrairement à celles du blanchissage, les règles de l'amitié veulent que l'on déteigne. J'ai contracté sûrement un peu de son insouciance et souvent je me demande si je ne lui ai pas donné certains côtés sombres de ma nature. Je ne sais plus, quand je nous regarde, comment nous étions en naissant, ni si mes nouvelles qualités me sont dorénavant acquises et si je ne transmettrai pas à mes enfants (Isidore, je veux survivre à mon œuvre, je veux créer et former) la gaieté d'Artagal et son goût pour ce qui brille.

Belle a pu se rendre compte, et Glykilla aussi, combien la famille d'Artagal m'avait marqué sans avoir eu cependant de part avouée à mon éducation. « On dirait que tu en fais partie. » La vérité, c'est que j'ai eu deux familles. Artagal en eut deux aussi et, comme ce furent les mêmes, si nous nous étions ressemblés on nous eût pris pour

frères. Mais j'ai les traits accentués des orientaux — mon nez s'appelle nez, ma bouche est une bouche. Le visage d'Artagal, au contraire (quel ancêtre nordique se promène comme un revenant à la clarté de notre soleil), donne une impression d'else-neurs encore à conquérir, et chacun retrouve en ses traits esquissés ce qu'il désire y découvrir.

Isidore avait inventé un jeu qui les amusait beaucoup, le « d'où vient? » dont il faut avouer que la réponse la plus fréquente était que l'on ne savait pas. D'où vient la frivolité? d'où l'ambition, d'où le regard mouillé, d'où la voix virile? Et le goût de la possession, et le nez aristocratique, et les mains méthodiques, et les oreilles menues? Ils jouaient jusqu'au soir puis Sergine nous rappelait l'heure. S'étant recoiffé et rafraîchi le visage, Isidore prenait congé d'Artagal, nos devoirs restant encore à faire, et rentrait chez lui dans le crépuscule ambigu et entraînant. Je ne joue plus jamais à ce jeu, comprenant aujourd'hui qu'on ne peut qu'y perdre (mais quoi?) et que de toute façon la distribution des prix a eu lieu avant le concours. Non! je saurais plus aisément où je vais, dans le crépuscule ambigu et entraînant (mais où?)

D'ascendance phénicienne, peut-être, mais sicilienne et maltaise pour la majeure partie, c'est depuis peu que les Spado sont marquis. Comtes du royaume de Candie, préfets héréditaires sous Byzance, réfugiés ensuite (mais ce n'est pas la place ici de dire ma haine du Turc) à Livourne, à Vérone et jusques en

Navarre, ce n'est qu'après Lépante où il faillit être emporté par un boulet que Roland de Spado, une fois encore anobli par Charles-Quint, opta pour le plus récent et le plus glorieux de ses titres. C'est alors, raconte Isidore qui n'a pas son pareil pour l'anecdote et qui avait eu le projet — jamais mené à bien, mais nous en trouverons parfois quelques alexandrins dont il parsème son texte — de mettre en vers l'histoire des Spado des origines jusqu'à nos jours; c'est alors que Velasquez peignit son fameux portrait, dit « l'Homme à l'écharpe », et celui de la nouvelle marquise, née Triconis, (c'est par elle qu'Artagal est apparenté aux Leucati, Delle Pergole, Valenzin, Gaglieri, et tout ce que la Méditerranée peut compter d'illustres familles de banquiers et de négociants), toiles magnifiques si l'on peut en croire les gravures et qui furent détruites en 1836 lors de l'incendie de Smyrne où elles avaient été transportées de Saint-Jean-d'Acre quelques années auparavant. Les deux tableaux achetés récemment par un collectionneur d'Amérique sont donc des faux, exécutés vraisemblablement en Italie vers le milieu du siècle dernier. Sur ce point Isidore peut corroborer l'opinion de Jörgensen (*Les copies napolitaines des grands chefs-d'œuvre*), de Milvath, et de divers autres critiques. On peut aussi consulter à ce sujet le *Voyage en Orient* du R. P. Zanmaria S. J., publié à Dijon en 1840, et le *Journal* de M<sup>lle</sup> de Massé.

Les exploits du grand Roland et son apothéose n'avaient pas épuisé la fougue des Spado. Un de ses neveux se jeta à son tour

dans la lutte pathétique qui dressait l'Europe entière contre l'Asie débordante mais, mécontenté par quelque question de préséance, cette fois du côté des Turcs. Converti à l'Islam, il mit tout son courage à combattre la coalition des Giaours puis, mal remis d'une blessure reçue à Budapest dans les armées de Djehankir, il mourut devant Vienne investie. C'est au cri de « Vengeons-le » que les Infidèles livrèrent assaut ce jour-là. Ils furent repoussés comme on sait et cet épisode appartient à l'Histoire. Isidore croit que la famille Zabadou qui donna plus tard à l'Empire ottoman tant d'amiraux et de walis descend de ce renégat coléreux, et que le teint clair qui les distingue ne leur vient pas seulement des esclaves circassiennes. Quant aux Chépado, ancienne famille israélite qui voudrait, comme les Tubida et les Cagani, faire remonter ses origines jusqu'aux Juifs émigrés à l'époque de la Diaspora en Egypte et en Macédoine, ils seraient tout simplement une branche cadette des Spado, convertie au judaïsme pour des raisons d'intérêt peut-être et établie à Damiette d'abord puis à Bassorah.

Et la tour qui porte leur nom aux environs d'Alicante témoignant de la présence ou tout au moins du passage des Spado en Espagne, leur domaine s'étend ainsi des Colonnes d'Hercule au golfe Persique. Voilà les fiefs qu'avec sa couronne Artagal trouva dans son berceau.

La mère d'Artagal, née Kostievitch, était d'une excellente famille d'armateurs ragu-

sains venus plus tard s'établir à Césarée où les appelaient d'importantes succursales. Elle avait seize ou dix-sept ans lorsqu'elle épousa le marquis de Spado et, n'eût été la différence d'âge, son mari (et cousin, puisque M<sup>me</sup> Kostievitch était Spado, mais de la branche dite pauvre) ayant près de trente ans de plus qu'elle, il eût paru le plus souhaitable des partis. Son père n'avait pas voulu de cette union mais sa mère, nourrissant une secrète admiration pour la branche la plus brillante de sa famille, avait su forcer les événements. Un jour le mariage semblait ne pas devoir aboutir; le lendemain on acceptait les félicitations et l'on demandait les dispenses nécessaires. Le père Kostievitch avait confiance, malgré tout, dans le jugement de sa femme; il se laissa faire et même il parut heureux du gendre qu'elle leur avait choisi.

Très belle, la mère d'Artagal cachait sous des dehors fragiles un caractère obstiné qui lui avait permis dans les premiers temps de son mariage de tenir tête à trois belles-sœurs jalouses et de leur inspirer d'abord une certaine crainte puis une sorte d'amitié, plus vive en apparence qu'en réalité, qui établissait un *modus vivendi* acceptable. Son beau-père, le vieux marquis (chez les Spado on porte le titre dès sa naissance et du vivant de son père) avait un faible pour elle et mon grand-oncle m'a dit qu'il lui aurait donné, si elle l'avait voulu, les plus beaux des bijoux Spado; il cherchait à la favoriser en toute occasion, par exemple au moment du partage des rubis admirables que la vieille marquise, née Argyri, sans peur du ridicule, ne quittait

que pour dormir et qu'on lui ôta seulement avant la mise en bière. En dépit des conseils un peu intéressés de M<sup>me</sup> Kostievitch, elle ne voulut en accepter que la part qui lui revenait — ce dont ses belles-sœurs d'ailleurs ne lui gardèrent pas une reconnaissance infinie. Avaient-elles souhaité un éclat? Auraient-elles mieux aimé se voir frustrer de quelques pierres (qu'elles ne porteraient pas sur un teint trop rougeâtre sans avoir pour autant l'audace de les revendre) que de l'occasion de jouer les sacrifiées et d'un prétexte pour se liguier ouvertement contre la préférée du vieux marquis?

Mais ceci se passait avant la naissance d'Artagal que n'attirèrent jamais les histoires de famille, véritable passion chez Isidore. Cette passion lui vient peut-être d'un de ses oncles; c'était le frère de mon grand-père maternel, mort quand j'étais très petit, et il sut m'en tenir lieu. Je regrette parfois de n'avoir pas connu mon grand-oncle lorsqu'il était plus jeune et de n'avoir pas eu (ne regrettons que l'irréparable) le même âge que lui en même temps. Cet oncle légua à Isidore non seulement une bonne bibliothèque et le goût des livres mais aussi son infatigable curiosité. Ce vieux monsieur très beau et qu'un air de détachement semblait ennobler encore était une intarissable machine à souvenirs. Il occupait, dans un quartier désuet, quatre pièces construites dans l'ancienne salle de bal du palais (toujours on appelle ainsi, à l'italienne, les hôtels particuliers de Césarée) de ses grands-parents transformé comme tant de demeures trop

vastés en appartements et en boutiques, et qui donnaient sur les restes très rognés d'un parc quasi-royal autrefois. De vivre au milieu des vestiges du passé et de son ancienne splendeur n'abolissait pas chez lui le présent et il me semblait alors que toute la sagesse du monde habitait cette tête chenue, et que lui seul possédait cette compréhension comme amoureuse d'autrui où mène la curiosité, que je lui enviais et à laquelle je me promettais déjà d'atteindre un jour... N'est-ce pas lui qui intervint auprès de mes parents afin qu'ils me permettent de voir Artagal plus librement? Et, lorsqu'à la mort de mon frère j'allai faire un court séjour chez lui (les cousins chez qui j'aurais dû plus naturellement trouver asile souffrant à ce moment-là d'une rougeole ou de quelque autre maladie contagieuse), n'invitait-il pas, pour me distraire, Artagal à goûter? Sergine restait à la cuisine avec son amie Carlotta et lui nous montrait ses livres et sa collection de dessins aujourd'hui dispersée. C'est pourquoi il ne faut pas me demander de dédaigner Anatole France et Bourget, ni Meissonier et Harpignies.

En temps normal mes visites ne se limitaient pas aux visites de politesse, d'apparat, où me menait ma mère, la plus protocolaire des femmes, dont les moindres actions étaient empreintes de froideur et comme dictées par une étiquette rigide; «chez toi, dit Etienne, c'est tous les jours le grand cérémonial du tralala». J'entrais souvent voir mon oncle à l'improviste les après-midi de congé et même je montais parfois en coup de vent, entre

deux courses, pour lui dire bonjour. On ne le dérangeait jamais et c'était comme un refuge de silence, comme un havre de bonheur où Isidore savait qu'il pouvait parler à sa guise en oubliant les soixante ans qui les séparaient. Ce vieillard encore vert n'allait plus dans le monde mais il conservait beaucoup d'intérêt pour tout ce qui se passait dans notre cercle, me questionnant sur la petite-fille de tels de ses vieux amis, sur ce que je pensais du jeune Medjed : ressemblait-il à sa grand-mère qui avait tant d'esprit? Il respectait mes opinions et semblait en faire cas, tandis qu'à la maison on m'enjoignait de me taire, de ne pas émettre de jugements, de garder pour moi mes idées.

— Oui, tu as raison, elle manque peut-être de naturel, me répondit-il un jour que nous parlions de M<sup>me</sup> Kostiévitich; mais puisqu'elle ne se prend pas tout à fait au sérieux on devrait, je crois, le lui pardonner. Et qu'aurais-tu dit si tu l'avais connue autrefois!... Moi-même, à cette époque, j'étais jeune et manquais certainement de sens critique, à l'âge pourtant auquel on l'attribue le plus volontiers, mais je dois dire... En tout cas et malgré sa préciosité agaçante, elle a beaucoup fait pour la société de Césarée en redonnant au « monde » un ton de distinction et de raffinement qui s'était perdu à la suite de l'insurrection de '87. C'est elle qui a fondé la plupart de nos œuvres de bienfaisance, elle qui a encouragé la reconstruction des dispensaires et qui voulut s'en occuper elle-même, mettant la charité à la mode et c'était déjà considérable à cette époque

endurcie; elle qui créa la Société des Amateurs de Musique et qui eut l'idée avec cette chère Princesse Aïché qui est morte l'autre jour, du Cercle de la Voile; et j'en passe! Grâce à elle, Césarée eut de la tenue. Son salon fut le premier à rouvrir ses portes et elle sut recevoir mieux que quiconque. Là se rencontraient des adversaires politiques, des ennemis jurés qui, se côtoyant dans une atmosphère détendue, apprirent à mieux se connaître et à se haïr moins. Le gouvernement de coalition qui accomplit — on le nie à présent — d'assez grandes choses pour mériter la reconnaissance de tous naquit, on peut le dire, dans son salon jaune. Ajoute, sur le mode mineur, qu'elle fut la première, par exemple, à mêler les fleurs dans un même bouquet, ou à offrir un livre, au Nouvel An, à la place du traditionnel et insipide sachet de friandises.

Son mari — gentleman parfait et que j'aimais beaucoup; nous l'appelions toujours Kostié — grand noceur en même temps qu'habile homme d'affaires, d'un goût très sûr pour le bibelot et d'une intelligence bien au-dessus de la moyenne, avait coutume de la considérer comme un oiseau au brillant plumage et au gazouillis ravissant... Jusqu'à la crise de 1908. Alors elle fut admirable. En cachette elle alla porter toutes ses parures (et Dieu sait combien elle y était attachée) chez les bijoutiers; elle réduisit ses équipages; elle entreprit auprès des grosses banques plusieurs démarches fort difficiles et réussit à faire garantir la maison Kostiévitich et Valenzin qui était sur le point de sauter,

sauvant ainsi non seulement sa propre fortune mais celle aussi de centaines de travailleurs et de petits rentiers qui y avaient placé leurs économies. Sa présence d'esprit et son courage (n'oublie pas quelle était en ce temps-là la vie d'une femme, d'une femme du monde, abritée, choyée, préservée de tout souci) la firent monter de mille lieues dans l'estime de son mari en lui prouvant qu'elle avait plus que du charme. Il continua pourtant de ne pas la croire vertueuse, mais sans lui en faire reproche ni lui garder rancune, et il n'y eut pas d'autre femme dans sa vie. Mais Dieu sait que pour elle, et malgré les nombreux soupirants que lui attiraient sa beauté et son éclat... Ceci l'amusera, Isidore. Un jour le Vice-Roi lui rendait visite et, se trouvant seul avec elle, il osa un geste déplacé. Sans se troubler elle lui dit : « Que « votre Hautesse réfléchisse à la bassesse « qu'Elle voulait me faire commettre ! » Cette réplique si pleine d'esprit et de tact, et la discrétion dont ensuite elle fit preuve (je crois être le seul à avoir connu tout de suite l'incident) lui valut, plus que sa situation ou sa fortune, d'être nommée Grande Maîtresse des Cérémonies, ce qui ne comptait pas, aux temps que j'évoque, pour rien. — Ainsi parlait mon oncle.

Comme M<sup>me</sup> Kostiévitich, la mère d'Artagal avait l'esprit d'initiative et le goût de l'innovation mais elle ne put en faire preuve de même façon dans les circonstances plus frivoles d'une époque de moindre envergure. La première elle le fut souvent; à se coiffer

à la garçonne, à conduire sa torpédo découverte, à donner des cocktails le dimanche matin. Des temps plus troublés auraient vu son équilibre, signe distinctif des Kostiévitich et qu'elle possédait sans doute, lui permettre de montrer de l'intelligence, du courage, du dévouement, au moment où d'autres en auraient manqué; mais ses vertus lui venant d'une excellente éducation plutôt que d'un fonds naturel et n'ayant pas reçu le complément d'une expérience, elles restaient superficielles et ne s'élevaient guère au-dessus du rang de qualités et de talents. Heureusement, son enfance de fille unique passée entre des maîtres indulgents, elle avait pu de bonne heure développer sa personnalité et acquérir une forte dose d'assurance. De nature très indépendante elle était jugée « a little too fast » par les amis de sa mère et ceci même après son mariage car Spado, je ne l'ai pas encore dit, pour suivre ses fameuses expéditions de chasse, l'abandonnait de longs mois durant lesquels elle recouvrait sa liberté de jeune fille. Les premières années elle avait continué de vivre dans sa belle-famille mais peu après la naissance d'Artagal, quand son mari entreprenait un voyage, elle retournait habiter chez sa mère (son père était mort, je crois, entre temps) qui lui avait fait aménager un petit appartement. C'est dans ce milieu plus amusant, et que ne teintait pas le goût du protocole un peu pompeux des Argyri, qu'Artagal apprit à regarder la vie. La baronne Kostiévitich, comme elle se faisait appeler depuis son veuvage (elle avait droit à ce titre que Kostic, aimant à souligner son

côté « selfmade-man », n'avait jamais voulu porter) pour se distinguer, disait-elle, d'une cousine de son mari qui, ayant divorcé et repris son nom de jeune fille, était venue s'installer à Césarée, mais peut-être en réalité (d'ailleurs au bout de quelques mois, par esprit d'émulation sans doute, la cousine prit le nom de Baronesse Kostiévitich) parce qu'elle avait une admiration dont elle ne se cachait presque pas pour les titres et de vifs regrets de n'avoir pu, étant une fille, porter celui de son père toute sa vie; la baronne Kostiévitich, disais-je, était alors dans une situation financière désastreuse mais elle n'en paraissait pas affectée outre mesure. Elle avait vendu son palais mais pour en louer un autre, presque aussi grand, dans le même quartier, et sa pauvreté donc très relative lui permettait de maintenir son train de maison, d'autant plus que sa fille conservait alors toute sa propre fortune. Sa gaité naturelle n'était nullement altérée et elle fut sans conteste la plus jeune et la plus joyeuse grand-mère du monde. Un peu après, lorsque sa fille à son tour passa par des moments difficiles, elle avait parfois l'air soucieux mais elle ne tolérait pas qu'on le remarque, ne voulait pas être plainte et se fâchait quand ses amies lui conseillaient de mettre un frein à sa libéralité envers les œuvres qui ne cessaient pas de la solliciter. Elle semblait dire : A quoi bon se faire de la bile, bientôt je serai morte ! Sa fille néanmoins s'inquiétait de cet état de choses, qui n'avait connu de la vie que sa facilité, et l'on dit que tout en portant le deuil de Spado avec une tristesse

non feinte, elle n'en songeait pas moins à se remarier.

Isidore n'a jamais compris, et on ne le lui a pas expliqué, pourquoi le marquis de Spado avait demandé la main de sa petite cousine. Il est possible que de lui-même il ne l'eût pas fait et que M<sup>me</sup> Kostiévitich ait su le lui suggérer habilement et mener à bien ce mariage souhaité. Il ne déplaisait certes pas à Spado d'avoir pour épouse cette belle et jeune personne, nouveau trophée qui ne l'inportunerait pas davantage que les têtes empaillées et les peaux de bêtes qu'il ramenait de ses expéditions en Afrique ou aux Indes, d'où il rapporta, je crois, une année, le prénom de son fils; et qui non plus que ces carnassiers défunts ne le retiendrait chez lui à veiller sur ses lauriers. Y avait-il songé tout seul après tout ? Ou bien sa rigoureuse mère avait-elle préféré la cousine que l'on a vu naître, qui la respecterait et que l'on pourrait plier, à quelque intruse que n'impressionneraient pas, ô ignorance, ô irrévérence, les noms et titres des Argyri et des Spado ? Était-ce pour lui-même le moyen d'échapper à je ne sais quels autres desseins ? Mon grand-oncle (mais il évitait, je l'ai noté, de parler de la jeune marquise et ramenait toujours l'entretien sur M<sup>me</sup> Kostié) s'était-il entremis auprès du vieux marquis qui l'aimait bien et l'estimait ? Cela est du domaine des secrets que l'on emporte avec soi dans la tombe, et si l'on n'en fait part ce n'est guère par discrétion : c'est parce qu'ils sont si peu définis qu'on ne saurait en trouver les termes justes; c'est qu'ils reposent sur la frontière trop

finement tracée entre la vérité et le mensonge. En tout cas l'union ne fut pas malheureuse et elle n'eut pas le temps de le devenir. Le marquis de Spado mourut à l'étranger des suites d'un accident de chasse lorsque son fils n'avait que six ou sept ans. Je ne me rappelle pas sa mort et elle ne dut pas non plus créer un grand vide dans la vie du petit garçon dorloté qu'était Artagal.

Pour moi les qualités de M<sup>me</sup> Kostiévitich n'avaient pas tant d'attrait que celles de sa fille. Le charme de M<sup>me</sup> de Spado était inépuisable et j'étais comme enchanté en sa compagnie. Elle nous parlait comme à de « grandes personnes » ; elle nous disait tout, alors que chez nous, devant les enfants, on baissait le ton, on avait recours à des langues inconnues. Les princesses dont me parlait ma mère sortaient des contes de fées ; M<sup>me</sup> de Spado en connaissait de véritables qui étaient ses amies et qu'elle voyait souvent. Elle nous racontait aussi la vie — si peu exemplaire, eût dit mon père dont toutes les histoires comportaient une conclusion morale et devaient me servir d'avertissement — de Marie Mancini, de Louise de La Vallière, d'Alex de Fersen ou de Marie Vetséra, et elle faisait ressortir que le plus triste était que ces histoires se terminaient mal pour ceux qui aimaient véritablement et que les méchants n'étaient pas punis. J'admirais tout ce qui était à elle, sa petite voiture bleu clair, ses robes bientôt égayées de gris et de mauve ; tout ce qu'elle faisait, tout ce qu'elle disait.

Artagal et mon grand-oncle s'entendaient aussi à merveille et ils étaient les meilleurs amis du monde. Je soupçonne mon oncle d'en avoir su la raison ; quant à mon ami, il n'était pas, il n'est pas aujourd'hui, de ceux qui se posent des questions. Il n'a jamais cru à l'existence des problèmes et, comme la fougue chez ses ancêtres Spado, une calme sérénité est chez lui la véritable nature. En un siècle plus bouillant nous l'aurions peut-être connu emporté mais, habitué à obtenir tout ce qu'il désirait, et l'éducation de M<sup>me</sup> Pelmette ne parvenant pas à effacer complètement celle plus coulante qu'il recevait par l'exemple de sa mère et de sa grand-mère, il était d'un caractère égal et presque apathique. Dans la famille Kostiévitich on ne s'est jamais embarrassé de principes ; le bien et le mal étaient pesés dans la balance de l'affection. Le cœur était leur mesure et ils l'avaient grand. Je voudrais être comme eux, Isidore, je voudrais pardonner. Artagal, j'en te pardonne... Mais je te hais ! Je ne puis t'aimer heureux, et par ma faute.

### III

## ENFANCE ET EDUCATION

Ceci, on le voit bien, est le livre d'un égoïste, voire d'un égoïste. Qu'y puis-je? En moi tout m'intéresse; l'humiliante et intime toilette du matin, l'absurde bouleversant de mes rêves érotiques, la forme changeante de mon sourire et les moindres lignes de ma main. Qu'y puis-je? Plus que moi les circonstances en sont responsables et je ne suis que leur victime fièrement résignée. Tous comptes faits, les avers et revers et travers examinés, le pour et le contre comparés, ma nature vaniteuse exige que je dise en me regardant : « Ça, c'est quelqu'un. » Et la nuit, pour m'endormir, j'ajoute : C'est quelque deux, quelque trois, quatre, cinq, six, jusqu'à l'impensable extinction des nombres et la chute au ralenti dans un autre univers. J'aurais beau envier à certains les ceillères paysannes que de naissance ils portent, leur manque de perception et de sagacité, je n'en demeurerai pas moins cette multitude d'êtres mouvants dans un corps jamais tranquille, cette diversité fatale à laquelle je ne puis me soustraire, qui enrichit et appauvrit, qui

étend mais disperse, qui me déploie mais me réduit en de si minces lamelles. Moi et les autres; aux ordres d'une nuit peuplée d'ombres sévères et d'un néant rempli de voix tendrement brutales; en proie à des forces indéfinissables mais qui néanmoins existent; dans un décor qui abolit le temps parce qu'il lui survit et qu'à force d'en être l'esclave passif il en devient, dans une saturnale sans fin, le maître déréglé; dans cette Césarée aussi imprécise que réelle, vivante que rêvée, où les pierres rosées par le crépuscule deviennent l'essence même de toutes les pierres, l'idéal de tous les roses, l'exemple absolu de tous les crépuscules, heure chargée de bonheurs suffocants et de douleurs apaisantes, moment entre tous ambigu et entraînant. Multitude d'êtres, épithètes foisonnantes — moi et les autres.

Mais allumons la lampe comme Sergine venait le faire dans la nursery où Artagal et Isidore jouaient « à lire ». L'ambiance était tout à coup changée, nous laissions là nos livres et je me préparais à rentrer chez moi. Nous étions jeunes mais déjà nous lisions beaucoup et mon père me le reprochait en voyant mes yeux rougis.

Par une sorte de pessimisme chrétien qui le faisait tenir pour bien peu de chose la nature humaine, mon père estimait surtout l'éducation, qui nous enseigne et nous aide à la dominer. C'est par elle seulement que l'on pouvait corriger et détruire les défauts qui naissent avec le corps, et les principes que je reçus de lui (à présent qu'ils me sont

acquis je veux bien lui en savoir gré) furent des plus étroits. « La nature, me répétait-il, — car je déteste l'hypocrisie — la nature vaut si peu que j'aime mieux ce qu'on lui substitue. »

Son but, le refoulement de toute spontanéité; à moins qu'une seconde nature, presque surhumaine, ne soit venue s'ajouter à la première jusqu'à prendre sa place. La sagesse par la mesure, disait-il; mais sa mesure dépassait toute mesure et négligeait ce faisant la mesure du cœur, la mesure de l'homme qui sut, dans les siècles vraiment heureux, créer des dieux à notre image. D'ailleurs cet homme ne s'était pas complètement vaincu; je l'ai vu (mais devrais-je exposer la nudité de mon père) maintes fois se contredire et bafouiller, j'ai vu ses joues flasques s'empourprer quand, pris au dépourvu, il n'avait pas eu le temps d'endosser sa tunique tissée de raison, cuirasse qui le protégeait contre lui-même. Je puis constater que de sa vie il n'a été entièrement à son aise — en tout cas ce ne fut pas à la maison où malgré son autorité il ne semblait pas être chez lui, ni le maître. Cet homme, mon père, croyait donc à la culture, à la morale, à la religion, à l'infailibilité de l'Église, ce qui le déchargeait de bien des soucis, à la valeur des Missions, qui le libéraient de bien des responsabilités. Sous cette écorce défensive et ce système de fortifications, on devinait une âme trop sensible pour supporter « l'impitoyable lumière de la vérité »; défendant la perfectibilité parce qu'imparfait; facilement en proie au désespoir intérieur; et confiant, parce que

faible et mal assuré, en l'efficacité de la prière. Le ciel lui accorderait peut-être les encouragements quotidiens qu'il se voyait refuser ici-bas, et il ne sortait jamais sans un chapelet dans son gousset.

C'est lui, au sortir de mon enfance, qui prit en mains mon éducation (à ma mère sa santé précaire et le coup que lui porta la mort de mon frère n'en laissaient ni le temps ni l'envie) et il fut le plus strict de mes professeurs, revoyant chaque soir mes devoirs, me les faisant recommencer sans pitié, et surveillant de près mes notes et mes progrès. En revanche, et mû par une sorte de rigidité complexe et contradictoire, s'il voulait que je m'applique à mes études, s'il voulait étendre universellement ma culture, il m'interdisait les lectures exaltantes auxquelles m'incitait Artagal, et se méfiait de cette initiation offerte par un garçon plus âgé et que l'on élevait d'une manière à son avis fâcheuse. Racine, pour mon père, était un des auteurs dont il faut, par goût de la connaissance, savoir par cœur toutes les pièces; on pouvait remarquer la noblesse de la langue et parfois la hardiesse de l'expression; il jugeait d'un mauvais œil que je veuille en admirer la justesse des peintures, comme M<sup>me</sup> Pelmette l'avait enseigné à Artagal, ou la violente exactitude des sentiments. Un dimanche Isidore fut puni lorsqu'il avoua que le livre qu'il tenait était un recueil de Verlaine... de poèmes profanes. Dès lors il lut en cachette et garda enfermés les ouvrages non autorisés.

Je te remercie Artagal de m'avoir démontré

la beauté crissante des vers de Baudelaire — les choses où le son se mêle à la lumière — et la joliesse magique et puissamment incantatoire des vers de Verlaine — elle voulut aller sur les flots de la mer. Mais c'est seul qu'Isidore apprit que rendre la lumière suppose d'ombre une morne moitié.

Il faut, croyait encore mon père, étouffer sa personnalité afin de vivre heureux et de remplir utilement un rôle dans la société où l'on est né et où l'on doit vivre. Il m'aurait renié s'il avait su ma pensée que le bonheur n'existe pas sans l'éclosion de la personnalité, le jeu perpétuel entre vertus et défauts. Isidore est égotiste, est égoïste, soit; mais il faut en accuser ces influences contraires qui lui venaient de son père et de son ami; qui l'enrichissaient en invitant aux comparaisons, à la dissection de soi, aux examens de conscience, chemins nombreux qui mènent sûrement à l'égotisme, la sœur aînée de la vanité. Dans un tempérament plus stable que le mien la politique paternelle, même minée par un apport extérieur, aurait pu réussir. Mais non; lorsque je connus Artagal, je fus séduit par ce principe révolutionnaire qu'il incarnait, par sa figure attachante et sans cesse chargée de renouvellements, source de poésie pour le jeune Isidore qui s'ennuyait chez lui.

Lorsque Isidore était seul et qu'il voulait jouer, il allait s'accouder à la fenêtre de sa chambre où depuis la mort de son frère il ne restait qu'un lit. La salle d'études était moins accueillante et ne donnait pas sur le jardin.

Là, muni d'une petite pipe d'écume, il lançait avec application des bulles de savon dans les grands arbres amicaux. Parfaites, irisées, éphémères, elles lui semblaient (immaculée conception, ascension, assomption, fredonnait-il) plus belles que les fleurs, que l'on peut voir se faner, ou les flammes qui comme nous deviennent poussière grise. « Sois un instant étincelle, puis cendre éternellement. » Il s'évadait ainsi de l'univers rigide et terne qui l'entourait, et partait lui aussi dans les branchages. Quelles pensées lui venaient?... Très jeune il avait appris qu'un matin il n'y aurait pas de réveil. La nuit il songeait : « Je vais faire semblant que l'on m'a déjà cloué dans une boîte; je ne peux pas remuer, je ne peux pas crier. C'est lourd. Je suis comme mon frère, je suis mon frère. » La mort une fois venue ne nous quitte jamais. Elle se promène sous la fenêtre, arpente les corridors, ouvre la porte. C'est au cimetière qu'elle est le plus absente. Isidore de toutes parts se sentait investi par elle; elle me reprochait d'être vivant; elle l'appelait, le séduisait, le brusquait, le violait. Ses parents ne le choyaient pas, ses amis ne l'aimaient pas. Faisait-il la lecture à sa mère, chacune de ses inflexions semblait l'agacer et elle lui disait bientôt : « Bon, cela suffit pour aujourd'hui », mais il entendait : « Que n'es-tu mort, malheureux, à la place de ton frère. » Quant à son père... « Le père d'Isidore, dit un jour Etienne de sa voix traînante, ne comprendra jamais rien à rien. » Cet homme, mon père, ne pouvait comprendre, lui qui avait tout oublié, que son

filz le survivant, son filz le studieux, était hanté par mille voix qui s'agitaient en lui plus sourdement qu'un pouls; que je n'osais pas regarder les statues en face car je voyais leurs yeux morts me fixer; que ce garçon à peine pubère était le familier de mille êtres illimités (ils ne vieilliront pas comme nous qui sommes nés vieillirons) qui s'expriment aujourd'hui par ma bouche.

Artagal emportait à la promenade, gardait la nuit sous l'oreiller, le jour dans son pupitre d'écolier, un petit paquet soigneusement ficelé qu'il n'ouvrait que devant de très rares initiés. Il fallait au préalable s'assurer que nul ne nous épiait; avec nos ongles souvent rongés défaire délicatement le cordon que l'on renouerait ensuite; s'agenouiller autour du trésor pour en cacher la vue aux profanes. Au début du mystère on pouvait servir d'acolyte et d'enfant de chœur, mais à l'instant où le dernier nœud cédaît, quand le dernier pli du papier de soie allait se déployer, le seul Artagal officiait. C'est alors qu'apparaissait à nos yeux éblouis ce que nous n'appelions jamais que « le paquet », objet de culte et de vénération pour Artagal dont la ferveur, grâce à la fréquence de la cérémonie rituelle, s'était communiquée à Isidore tout d'abord réticent et dont l'élan mystique, au cours des leçons de catéchisme de monsieur l'Abbé et des lectures, dans un livre de mon grand-oncle, de l'histoire des mythologies, avait été capté par d'autres icônes et d'autres dieux. Je ne sais plus quelle occasion fit d'Artagal le maître et l'adorateur de cette indifférente

divinité. Ce fut peut-être au cours d'un déménagement — remuée la poussière des greniers, égrenés les souvenirs endormis — ou durant un des essayages auxquels, petit garçon, il accompagnait parfois sa mère; ou pendant une visite chez un décorateur... Je ne sais plus. Mais jusqu'alors athée, Artagal découvrit ce jour-là la première pierre de toute foi : l'enchantement.

Connaissez-vous ces anthologies multicolores qui traînent dans l'antichambre des couturières, qui enrichissent les tiroirs des tapissiers? Qui offrent à l'œil, promettent à la main les tons soyeux et les tissures nobles que certes des magiciens seuls ont pu imaginer et créer? Brocarts d'apparat pour robes de parade, satins lourds de volupté, velours frappés d'indolence, damas à ramages et plumages, taffetas froidement scintillants, litanies chatoyantes qui nous apportent la nostalgie des maisons assises et cossues, des vies riches et réglées. Échantillons exemplaires de ce qui est perdurable, modèles réduits de ce qui nous survivra. C'est ainsi — frêle Arlequin cherchant la sécurité d'un costume de bigarrure, pauvre mosaïste aux tesselles tissées — qu'Artagal s'évadait de l'univers trop fragile et frivole, l'univers de crêpe de chine qui l'entourait, sans lois ni lendemains, sans saints, sans encens, sans cieux.

Artagal souvent n'allait pas à l'école, sa mère et sa grand-mère se liguant d'une façon désarmante contre cette institution sans cœur

qui les privait de la joie de se faire suivre partout par le cher ange et forçait le pauvre amour à se lever si matin pour passer toute une journée parmi des garçons venus « on ne sait d'où » et qui n'avaient sûrement pas de manières. Les jours où il décidait de s'y rendre, tantôt M<sup>me</sup> de Spado venait le chercher à la sortie dans sa voiture décapotable, — pour le sport, — tantôt M<sup>me</sup> Kostiévitich s'y faisait conduire par Augusto le bien-stylé, le mari de Sergine, le « roi des mécaniciens », et arrivant une heure à l'avance dans son automobile princier, elle faisait se mourir de honte son petit-fils en l'appelant très fort sous les fenêtres de sa classe. Plus tard, les voitures vendues et non remplacées jusqu'à la majorité d'Artagal, le bien-stylé n'occupant plus que la double fonction de maître d'hôtel et de valet de chambre, le marquis de Spado partait le matin avec Sergine dans un fiacre de louage qui revenait ensuite le prendre à la sortie. Laisant parfois démarrer sans lui l'omnibus du collège pour lequel on lui avait payé un abonnement, Isidore montait dans le fiacre de son ami et ils s'amusaient beaucoup tout le long du retour à saluer les passants ahuris d'un geste de souverain régnant en visite officielle. Arrivés chacun chez soi, Isidore goûtait rapidement après s'être justifié de son retard auprès de ses parents, puis il s'attelait à la tâche quotidienne et pénible des devoirs, interrompu plusieurs fois dans l'après-midi par la clochette de bronze que sa mère agitait quand elle avait besoin de lui; mais Artagal, en arrivant chez lui, allait passer une heure ou deux au salon. Isidore

usait à la maison les vêtements qui ne pouvaient plus servir « pour sortir », mais Artagal avait d'agréables habits d'intérieur que lui envoyait son camarade. J'étais encore en culottes courtes, qu'il possédait déjà un magnifique pantalon en drap écossais et de jolis escarpins vernis. Ainsi paré il s'assoit sagement sur un pouf du salon ou aidait le maître d'hôtel à passer les petits fours et les confitures. « Un vrai petit lord anglais », disaient les visites; et M<sup>me</sup> Kostiévitich fronçait alors les sourcils. La baronne recevait, un riche kimono violine brodé de dragons d'argent sur sa longue robe noire, et les quelques fois que je la vis ainsi elle me parut très belle. Pas aussi belle, bien sûr, que certaines de ses amies, Elyane, Valentine, Argine ou Rosette qui étaient inégalables, mais « very striking » malgré son embonpoint. M<sup>me</sup> de Spado que ces réceptions ennuyaient et qui s'était mise au mah-jong s'absentait le plus souvent et ne rentrait que vers huit heures pour dîner ou changer de robe. Artagal prenait ses repas « à table » avec sa mère et sa grand-mère; tandis que mon frère et moi, puis moi tout seul, nous dînions de bonne heure dans ce qu'on appelait la salle à manger des femmes de chambre car on les y servait aussi, mais pas en même temps que nous; pièce morose où l'on rangeait dans d'immenses armoires foncées le linge de table, la vaisselle et la cristallerie.

M<sup>me</sup> Kostiévitich et sa fille jouissaient, je l'ai dit, d'un fonds considérable de bon sens mais il n'en paraissait rien à première vue

et il faut avoir connu les circonstances détaillées de leur vie pour n'en point douter et pour imaginer jusqu'à quelles extrémités, sinon, elles auraient pu être réduites. Sergine, en revanche, avait le bon sens éclatant, aveugle et instinctif, de certaines femmes qui ont toujours travaillé et il est vraiment heureux, lorsque M<sup>me</sup> Kostiévitich fut au bord de la ruine, que Sergine et le bien-stylé dont les parents à Raguse avaient été les fidèles domestiques de générations de Kostiévitich, aient refusé de quitter leur maîtresse qu'ils continuèrent de servir, comme dans les romans, avec des larmes d'attendrissement de part et d'autre et des gages en définitive fort peu réduits. Car Sergine sut renforcer en Artagal cette stabilité héréditaire qui autrement se serait perdue sous tant de futilités. Cette influence, doublée de celle de M<sup>me</sup> Pelmette qui venait trois fois par semaine surveiller les devoirs d'Artagal et compléter non seulement l'instruction imparfaite que lui dispensait le collègue mais aussi l'éducation trop mondaine qu'il recevait de sa famille, ces influences jumelées, plus que tout, aidèrent à lui former le caractère. Oubliant les années qui les séparaient du jeune homme, sa grand-mère et sa mère ne songeaient pas qu'il fallait beaucoup apprendre avant d'atteindre à ce que mon père eût nommé le stade d'adulte accompli, et que l'on devait d'abord passer par de nombreuses étapes, démonter bien des rouages, se poser et même élucider tant de problèmes. Artagal, seul avec elles, eût souffert d'une coupure profonde : l'abîme qui naît entre l'enfance et la

maturité si celle-ci n'a pas été un long et lent processus, une acquisition graduée. L'Esprit soufflant, c'eût été au-dessus de sa tête et sans en toucher un cheveu. M<sup>me</sup> Pelmette lui enseigna à le retenir au passage; Sergine à se l'approprier. Sans toutefois lui communiquer de principes religieux (Isidore, le fils de son père, ne peut s'empêcher d'y revenir et de le déplorer), ces deux éducatrices surent lui inculquer tout ce qui peut en tenir lieu : connaissance et respect du prochain; notion de la valeur de l'expérience consciente; nécessité de vivre selon des règles. M<sup>me</sup> Pelmette forma son esprit, Sergine lui donna du cœur.

Néanmoins rien n'a jamais pu vaincre ni altérer la sérénité, l'impassibilité d'Artagal. Les circonstances de sa vie ont été diverses, il en apprit à être très exigeant mais, en même temps, à s'accommoder de ce qui lui était échu en partage. C'est à lui qu'Isidore emprunta cette maxime dont il est fier : « Je suis à ce point exigeant que je n'exige rien. » Satisfaits dans l'insatisfaction, son âme n'était pas déchirée ni ses esprits tourmentés. Le visage d'Artagal (pourquoi ne croirais-je pas aux dehors, aux apparences) n'a cessé d'être éclairé par l'insouciance de la première jeunesse que n'est pas encore venu souiller le drame de la puberté. Sans l'appui d'une morale, sans le soutien d'une religion, Artagal était parvenu aux fins de toute morale et de toute religion : accepter le néant de la possession terrestre. Pour n'avoir pas connu, comme Isidore, de décor unique, il ne s'attachait pas à défaut d'une patrie au cadre d'une

maison. Il n'a pas connu comme Isidore, les pièces où rien n'était jamais déplacé, où tout ce qu'il y avait de fragile s'abritait derrière une vitre; et il n'hérita pas de la passion du vieux Kostié pour le bibelot. Sa grand-mère n'essuyait pas le centre de table une fois la soirée terminée, et sa mère ne comptait pas l'argenterie. Chez les Kostievitch on avait coutume, jusqu'au moment des revers de fortune, de remplacer ce qui se cassait ou se perdait; ensuite on vécut dans le dépareillé. Etienne a dit d'Artagal : « C'est le Ritz de la bohème et la bohème du Ritz. » Isidore, il l'avoue lui-même, se moquait parfois de l'incompréhension que montrait son ami devant certains aspects matériels de la vie. Quelle éclatante revanche pour Artagal lorsqu'il eut pris à Isidore son bien le plus précieux, l'or d'une chevelure, les pierres d'un regard. Isidore, toi l'économe, le rangé, tu te trompais peut-être; tu voulais voir en ton ami un esprit indifférent, incapable de rien envier, de rien prendre à autrui; tu le désensualisais, le déshumanisais. Il y avait là un corps, et tu ne le savais pas, des cuisses pour faire sourdre les désirs, des reins pour faire naître le plaisir. Et c'est ton plaisir qu'il prend, Isidore; c'est le mien. Il me quitte avant que je puisse le happer, il se transforme en douleur, mes bras sont vides et mes mains me font honte. Ha, Isidore, nous voilà pris; es-tu heureux? Tu voulais que je souffre, tu souhaitais que je perde tout. Mais je me ressaisirai, je l'arracherai la plume, je te ferai te l'ordre de rage impuissante. Je ne peux pas mentir, je n'en ai pas le droit,

d'autres veillent à cela; mais je n'autoriserai pas, sous prétexte qu'il faut que mon œuvre se fasse, que la fable soit jouée, je n'autoriserai pas, entends-tu, que tu complotes des vérités. Ta vérité, je n'en veux guère. Je referai ma vie, je me vengerai de tous, de toi surtout qui m'as voué au malheur.

Survint la Guerre, complice jurée du Temps. Des mains de ce vieillard elle arrache le sablier antique qu'elle brise et foule au sol pour que la poussière que nous comptons et qui nous compte s'écoule plus librement. Elle impose aux clepsydres la violence des torrents et dérègle les cadrans paisibles qui flânaient au soleil. Au Temps elle présente sa faux séculaire qui lui semble plus légère dans l'orage. Elle gronde, il ploie et s'acharne. Elle emprunte ses ailes et les étend contre le ciel qu'elle déchire de foudres mortelles et de comètes maléfiques. Elle se fait attirante et voluptueuse, pour séduire l'Homme; afin qu'il abandonne son foyer et la suive vers le brasier qu'elle prépare, plus rougeoyant, plus dévorant. A sa voix les feux de joie se transforment en bûchers et elle veut de son rire rauque couvrir tous les sanglots. Discorde et dissonance qui n'échappent à aucune oreille, appel plaintif et obsédant des sirènes qui nous entraînent vers des gouffres inconnus, la Guerre survint.

Césarée, hors du temps, libre et inconstante, fière Romaine, souple Levantine, fidèle seulement à soi, y survécut. Césarée est humaine, nous sommes humains.

## IV

## DIGRESSION EN MA FAVEUR

Lorsqu'il eut vingt ans, et fort de ses deux baccalauréats, Isidore s'embarqua pour Nablous; ce fut son premier voyage de jeune homme. Dès l'aurore il était sur le pont pour voir surgir la terre... Le port aujourd'hui est une rade peu profonde qu'entourent quelques bâtiments disgracieux. La ville est plus loin, vers l'intérieur, et une jolie route bordée de pins maritimes y mène à travers les sables. C'est l'antique Néapolis, proche parente de Césarée, dont elle a connu en son temps les splendeurs et les vicissitudes. Conquise tour à tour par Tyr et par Sidon avant de devenir la capitale rutilante d'un satrape d'Alexandre puis la paisible forteresse romaine, restaurée par les Lusignan, dont on peut voir encore les ruines romantiques, elle fut ensuite assassinée par l'incurie des Arabes et des Ottomans qui, occupés à coiffer les églises de minarets trop mièvres, à ceindre leurs harems de jardins lascifs dont El Boujardy nous dit qu'ils faisaient l'envie des califes de Grenade, à piller les temples pour orner leurs bains publics de colonnes de porphyre, permirent à la mer de se retirer, ôtant ainsi à la ville

autrefois prospère ses deux raisons d'être : le négoce et la marine de guerre. Et la basilique de saint Timothée n'est plus qu'un amas de pierres.

Le père d'Isidore y avait quelque succession à régler, de petite importance et, retenu à Césarée par des affaires plus pressantes, il décida d'y déléguer son fils. En même temps qu'on le récompensait de l'effort fourni pour passer ses examens, on lui ferait voir un pays où il avait des attaches — un de ses oncles d'ailleurs l'invitait à séjourner chez lui — et il se lierait peut-être (mais n'était-il pas trop tôt pour en parler) avec une cousine que ses parents lui destinaient tacitement.

Tandis que j'écris, Isidore qui voyage décidément bien plus souvent que moi (n'a-t-il pas à mon insu erré des Colonnes d'Hercule au golfe Persique?) se repose quelques jours dans la grande maison de campagne où sa cousine Alexa — ma cousine — mène la vie riche et réglée et calme d'une châtelaine en retraite. Ensemble ils parlent du passé, de tout ce qui aurait pu être, de ce qui se peut encore. Ensemble ils parlent des morts et des absents et, ceux qui ont survécu, Isidore les éloigne ou les tue à force d'épithètes. Il se veut plus moi que moi; s'il se déguise en romancier c'est pour, dit-il, mieux qu'un mémorialiste raconter la vérité. Il décele le squelette sous la peau veinée, le crâne sous les boucles; il fait mûrir et suppurer les tragédies latentes. Sur sa route il laisse pour morts des cadavres qui respirent encore mais il ne daigne pas écouter les battements faibles de leur cœur.

Au son de sa voix (pouvoir presque magique du nouvel Orphée) les yeux tombent de leurs orbites, les mains dégouttent de sang. Il veut qu'au présent le passé sans cesse s'unisse pour procréer les rejetons monstrueux de son imagination. Jackie ne boude plus, Nicole ne mord plus, Christian n'est plus timide; la vieille route est morte; où sont Belle, Artagal, Glycille? où les murailles de Nablos et les jardins de Césarée? Il jongle avec le temps, le fait ressusciter, l'oblige à rendre sa proie et de nouveau la lui offre en pâture. Il efface les rides, fait remonter le cours des larmes pour que nous vieillissions encore une fois et qu'après avoir pleuré nous pleurions encore. Alexa lutte contre le sommeil pour écouter cet imposteur. De quel droit joue-t-il de sa flûte mal acquise et veut-il envôûter celle qui sans méfiance l'abrite et le nourrit? Presque elle va le croire et autour du feu qui s'éteint ils veillent très avant dans la nuit. Je ne suis pas là pour me défendre et la protéger, pour empêcher qu'il ne travestisse cent vérités boiteuses mais honnêtes en un absolu, en une vérité mensongers. Pour l'arrêter quand il arrête le temps, avant qu'il ait peuplé de statues pathétiques et trop blanches le jardin de nos souvenirs. Je ne suis pas là, je suis ici, et je ne sais pas si de loin je pourrai l'emporter. Isidore a sur moi l'avantage de savoir ce qu'il veut; ce que je veux, je ne le sais pas encore. Tout pour lui se réduit à l'esthétique, aux besoins du rythme et de l'arabesque; pour la plus grande gloire de mon œuvre il me ferait mourir avant de l'achever; il ne recule devant aucun artifice;

ce n'est pas lui qui écrirait tout un chapitre sur l'éducation de deux enfants; il escamoterait plutôt toute leur enfance jusqu'à la puberté, l'âge enfin où les personnages commencent à l'intéresser. Ainsi il me faut souvent travailler en me cachant d'Isidore, ou trouver des compromis et des biais; je dois ruser puisqu'il ruse, et lui mentir puisqu'il ment. Sur la scène où il me place, les écueils — pour factices qu'ils puissent être — n'en sont pas moins dangereux. Isidore s'amuse à me tendre des pièges pour rire, et tout en débitant mon rôle je dois surveiller mes pas. Mon éthique, du coup, n'en est que plus ardue, et c'est elle que j'ai choisie. J'avais cru trouver mon double et nous nous haïssions! Le dialogue est aboli qui devait naître de notre rencontre parce que nous ne parlons pas la même langue. Isidore séduit et gagne tous mes amis par des moyens trompeurs. Il dit : Que la fable soit jouée, et tous aiment les fables. J'ai entrepris de dire la vérité, mais qui aime à l'entendre? Qui ne la connaît, n'en souffre et ne veut l'étouffer? Pourtant, au tréfonds de moi, dans la moelle secrète de mes os, dans les globules laborieux de mon sang, dans le jaillissement intime de ma plume, je sais que j'aurai raison de lui. Je réduirai son esthétique au silence, ou Alexa ne l'écouterà plus. Le feu s'éteint, ils montent se coucher. Déjà l'aube va poindre. Et Isidore croit avoir dit d'impérissables choses. Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon.

Mon oncle m'attendait sur le débarcadère. C'est le demi-frère de ma mère et il a épousé

une cousine de mon père, aimée et estimée de tous pour sa charitable et droite compréhension qui en elle remplace avantageusement l'intelligence mathématique si désagréable chez les femmes, et d'une beauté remarquablement douce sinon parfaite. Bien que ne l'ayant pas revu depuis mon enfance, je n'eus aucune peine à reconnaître mon oncle et, parce qu'il était là et que les fonctionnaires de la douane cherchaient à lui faire plaisir, les formalités de l'arrivée furent des plus rapides. J'appris que ma tante nous attendait à la maison où nous nous rendrions, sans tarder, dans la première voiture; le chauffeur nous suivrait chargé de mes valises.

Je montai à côté de mon oncle, empilant dans le fond de l'automobile mon pardessus neuf et les livres que j'avais emportés mais que je n'avais pas eu le temps d'ouvrir pendant la traversée d'ailleurs fort courte. Je n'avais pas non plus lié connaissance avec les autres voyageurs, me bornant à les saluer de loin, n'ayant guère éprouvé le besoin de me trouver en compagnie. Je savourais mon premier repos, ma première liberté et j'avais voulu profiter des droits nouveaux qu'elle m'octroyait, le droit au silence surtout.

Au volant, les yeux fixés sur la route, mon oncle ne parlait pas. La mer derrière nous, je regardais défiler les pins, les dunes, les palmiers, les troupeaux que baignait une lumière chaude et bénigne. Et mes pensées alternaient avec le paysage dans un calme que je n'avais pas souvent ressenti.

Rien ne m'avait été si pénible durant cette

année qui venait de s'écouler comme d'affronter au retour de mes cours la curiosité machinale mais toujours agaçante de mes parents. Mon programme était très lourd car j'avais entrepris, sur les conseils de mon père qui m'attribuait une facilité et une mémoire que réellement je ne possédais pas, de passer en un les deux baccalauréats et de suivre pour cela les cours des deux sections, l'orientale et l'européenne. Ainsi en aurais-je fini une fois pour toutes mais imaginez-en la difficulté pour un esprit paresseux sinon moyen! D'ailleurs ma croissance instable au milieu d'une guerre m'empêchait de me concentrer autant que je l'aurais voulu; je voyais mes idées se disperser, mes pensées s'égailler et j'avais peine à rattraper mes camarades plus intelligents, plus studieux, ou moins chargés de travail. Peu ou pas de sorties. Mes parents limitaient strictement le nombre et la qualité de mes fréquentations, n'autorisant que certains concerts, certaines excursions : les plus ennuyeux. J'avais, il est vrai, participé à quelques leçons de danse avec des cousins de mon âge, mais cela devait faire partie de mon bagage mondain plutôt que me distraire ou me divertir. Etienne dit que j'ai reçu une éducation de jeune fille du siècle passé et cela explique que tout en moi se transforme en arts d'agrément. Isidore, dit-il, est « accompli », et rien de plus.

Mes journées s'écoulaient donc toutes très remplies et il s'en est fallu de peu, je devrais dire de tous les efforts d'Artagal, que nous ne nous voyions jamais. Il avait quitté le collège un an ou deux avant moi et sans

consentir à passer d'examens. A présent il apprenait à gérer ce qui restait de la maison Kostiévitch, tâche qui l'ennuyait au suprême degré et à laquelle il préférait les travaux littéraires dont il ne me parlait pas mais que je savais qui l'occupaient. Il faut dire que malgré son âge avancé, M<sup>me</sup> Pclmette continuait à le voir souvent et lui prodiguait encore de ses conseils doctes et humains qui avaient su mieux que les prières et les exhortations de sa mère et de ses tantes, convaincre Artagal de la nécessité qu'il y a de connaître la marche des affaires lorsque tout son bien en dépend. Artagal quittait parfois son bureau et venait me voir au collège (le portier se souvenait des pourboires de M<sup>me</sup> Kostiévitch et laissait entrer l'ancien) à l'heure de la récréation ou de la sortie. Presque toujours, comme si j'avais été pensionnaire ou prisonnier, il m'apportait des friandises, des livres, des cartes postales, des timbres, car pour lui, de même que pour sa mère et sa grand-mère, l'amitié ne va pas sans gâteries; et parfois M<sup>me</sup> de Spado, dans le fond ravie des nouvelles escapades de son fils, l'y accompagnait et je me promenais avec eux avant de rentrer faire mes devoirs. Chez moi on m'apprenait à me méfier des cadeaux, à chercher le piège derrière l'appât, l'hameçon sous l'amorce, mais aurait-on pu soupçonner quelque motif à tant de gentillesse, et toute cette bienveillance que me témoignait Artagal pouvait-elle être autre que gratuite? Même, lui qui n'aimait pas l'étude et les études, souvent il me venait en aide si quelque difficulté me rebutait; il m'encou-

rageait en empruntant à l'occasion, pour mieux réussir, des tournures de phrase ou d'esprit qui lui étaient en réalité étrangères. Et ne fit-il pas davantage pour me faciliter mon travail et me le rendre agréable que les soupirs ou les semonces de mes parents? Ne me rassurait-il pas si, inquiet de mon peu de savoir en grec et en latin, je pensais que l'on attachait trop d'importance à ma connaissance du syriaque, que je parlais mal sans doute mais que tout Césarée parlait mal, ou de l'arabe que je n'aimais pas du tout, langues ingrates qui, je le sentais déjà, dans la voie que j'avais secrètement choisie ne me seraient d'aucune utilité. Cette influence néfaste, cette dissipation des Kostiévitch dont vous vouliez me préserver m'a soutenu plus que vos principes et que votre rigueur. Sans elle il n'y avait pas d'Isidore; il n'y avait pas l'égotisme qui me pousse, ces forces qui m'exaltent, ce souci et ce désir de gloire. Une promenade au bord de la mer, un joyeux retour d'école, une randonnée en barque avec M<sup>me</sup> de Spado m'ont donné plus de courage devant les obstacles de l'existence, plus de gaieté, plus de maturité que votre exemple, vos sermons et vos discours. Leur folie vaut bien votre raison et leur cœur raisonne mieux, si vous en avez, que le vôtre.

Pour me recevoir, ma tante ôta son grand chapeau de paille et ses gants de jardinage et elle déposa sur les marches du perron les fleurs qu'elle venait de cueillir. Dès le premier moment je compris toute l'affection et toute la tendresse qu'elle me portait. Viens

te réfugier chez nous, me criaient ses bras autour de mon cou, puis sa main passant dans mes cheveux m'appelait son pauvre enfant. Je découvris alors que mes parents n'étaient pas universellement admirés et approuvés. Il n'y a rien comme les voyages pour ouvrir les yeux aux jeunes gens.

Quelques instants plus tard Alexa, que j'avais vue à Césarée peu de temps auparavant, nous rejoignit sous la véranda où l'on avait préparé des rafraîchissements. Elle m'apprit que Glykilla était en excursion avec des amis et qu'elle ne rentrerait pas avant la nuit. « Tu la verras demain. »

Je suis un, disais-je, je suis deux; une vérité seule ne pourrait pas me satisfaire. Aux Grecs comme aux Barbares, aux sages et aux fous je suis redevable de ma personne; sans se détruire ni se nuire toutes leurs vérités résident en moi, s'ajoutant les unes aux autres par une opération que ma diversité même ne me permet pas de préciser ou de prouver. Toujours je perçois la double nature des choses, j'admets les contraires et les contradictions; l'effet à mes yeux peut avoir deux causes bien distinctes, la cause deux effets qui ne se ressemblent, ne s'apparentent et ne se complètent pas. Je suis l'insecte et l'entomologiste, le spectateur et le panorama, la plaie et le chirurgien, le sage et le fou. Rome et Byzance me régissent et chacune me possède entier. Les terres inconnues, si je le veux, me deviennent familières et je sais l'art d'appriivoiser les mers les plus farouches. Rêves de gloire, insatiable

soif qui me berçait la nuit, qui donna à mon adolescence des teintes passionnées et funestes... Très jeune, Isidore lisait beaucoup et dans sa tête mille mondes se croisaient. Il ne pouvait s'empêcher de croire que « pendant qu'ils étaient en train », ou « attendez-vous à la pareille » ne participaient pas à une réalité double, où les animaux des fables, sortis par quelque miracle croyable et très naturel du livre rouge et or, don de mon grand-oncle, venaient se mêler aux téléphones et aux chemins de fer d'aujourd'hui. La Fable, née aux siècles reculés, pourquoi ne rejoindrait-elle pas, par le chemin d'Isidore (tous les miracles sont croyables), le royaume des machines qu'il habitait?... Dans les vitrines de mon oncle se côtoyaient les objets les plus divers.

Le déjeuner terminé il me montra ses trésors. Puis le reste de l'après-midi se passa en visites où je fus heureux d'avoir sa compagnie car seul je n'aurais pas su affronter les hommes d'affaires à la mine qu'ils font volontairement revêché afin de mieux s'adoucir, au parler technique que je ne pouvais ni ne voulais entendre.

C'est ce même soir, quoi qu'en dise Isidore, que je vis Belle pour la première fois. Ne pouvant m'endormir, j'écrivais à mes parents une version à leur usage de mon arrivée à Nablos quand j'entendis un bruit de voix dans le vestibule. J'endossai ma robe de chambre (une magnifique robe de chambre en soie que m'avaient offerte pour le voyage M<sup>me</sup> de Spado et Artagal) et me glissai sur

le palier. De là-haut je vis Belle et Glycille qui rentraient d'excursion.

Cela Isidore ne le sait pas, ou il feint de l'ignorer. S'il raconte notre rencontre, elle se passe le lendemain. Et peut-être dit-il vrai; la veille je n'avais qu'entrevu, beaucoup de lassitude se mêlant à ma curiosité et sans moi-même me montrer, deux chevelures dans la pénombre, deux silhouettes qui, si j'ai bonne mémoire, ne me firent sur le moment aucune impression. Le début d'une aventure qu'Isidore souhaite tragique mérite plus d'éclat! Pour que la nuit de l'action soit ensuite plus profonde, il veut que le soleil joyeux du matin en éclaire le commencement. Que s'adjoigne à mon nom, à celui de Belle, le nom d'Artagal; que le protagoniste, s'il n'est lui-même sur la scène, qu'au moins son existence soit évoquée et, le rideau se levant à la fin du prologue, que les spectateurs puissent voir, réunis par les soins de l'auteur, ceux qu'il va faire souffrir, et peut-être mourir, devant eux. Il fait appel ici à l'ironie du destin; sa plume de dramaturge dessine des situations. Il laisse voir l'envers du décor à ses lecteurs, complices hypocrites à qui il donne en pâture le plus intime et le plus secret de soi; il leur explique ses ficelles et ses procédés et avec eux se félicite de son pouvoir d'invention. Sans scrupule il usurpe le nom de celui qu'il trahit et dépouille. Comme un cambrioleur il escalade les clôtures à la lueur pâle des réverbères et s'approprie le bien d'autrui. Il s'en empare sans vergogne et le façonne à nouveau pour que nul ne puisse le reconnaître et le revendiquer.

Mais, tu verras, Isidore... Ainsi que les objets conservent parfois malgré les années, un peu de ceux qui les ont aimés, mon amour demeurera le mien en dépit de tous tes efforts. Il en existera toujours des mystères que tu ne pourras pas étaler aux yeux des indifférents. L'or est incorruptible, tu vas l'apprendre, et l'on ne saurait pratiquer l'alchimie à rebours. Non, c'est le soir de mon arrivée que je l'ai vue, même si elle ne me vit pas et si main ne serra pas la sienne. Je n'ai pas honte de la nuit, je n'ai pas peur de la pénombre. Si Belle ne me fit aucune impression c'est bien parce que j'étais encore... mais je n'ai pas à me justifier. Tu n'es pas mon juge, tu n'es pas le gardien de ton frère. Parce que j'étais encore agité par la conversation que je venais d'avoir avec Alexa, peu après le diner, lorsque ses parents s'étaient retirés, ma tante pour terminer sa correspondance, et mon oncle pour ranger ses médailles — car il est numismate et ses collections de Bérénices et d'Arsinoës, si je ne me trompe, sont les plus complètes du monde.

Alexa ne me l'avoua pas mais j'imaginai qu'elle avait souffert autrefois d'un très grand chagrin. Ou bien, cela arrive parfois, éprouvait-elle comme un avant-goût d'un chagrin encore futur? Ou bien encore était-ce une suite de petits chagrins qui l'avait conduite à cet état de désarroi dans lequel je la vis? Bien que fiancée au moment de mon voyage à mon cousin David Medjed, le brillant frère aîné de mon ami Etienne, et que menant une vie agréable et indépendante,

elle ne pouvait supprimer un fonds de tristesse qui transparaisait dans tous ses propos. Une étrange mélancolie semblait la ronger (qui avait entièrement disparu quand je la revis après son veuvage) et tout ce qu'elle disait était empreint d'une sorte d'abattement résigné. Pour les autres elle montrait aussi un pessimisme sans égal, ne voyant jamais un succès heureux au bout de leurs entreprises et les consolant à l'avance des malheurs qui fondraient sûrement sur eux. « Je dis qu'il faut aimer mais en acceptant la défaite certaine car l'amour tue tout ce qu'il touche. Tous les humains ont la vocation du malheur. A quoi bon? ce qu'il faut surtout c'est attendre la mort avec patience. »

Assis en face d'elle je voyais son visage à contrejour. Sa coiffure à l'antique lui ceignait la tête d'un lourd bandeau d'ébène; tout son aspect, chacun de ses gestes baignait dans une ambiance tragique, bouleversant le jeune homme impressionnable que j'étais; le masque, dit Isidore, d'un drame très ancien parvenu jusqu'à nous pour prédire leur destin affreux aux hommes incrédules.

— Tu n'aimes donc pas la vie? lui demandai-je, naïf.

— Non, répondit Alexa d'une voix grave; depuis toujours je la hais et la crains. Tu veux savoir pourquoi, mon petit cousin tendre? Ce serait trop long, mais voici un exemple tiré de l'enfance démesurément tragique de la pauvre Alexa.

Elle se mit à parler très vite mais uniment et sans rien perdre de son immobilité. Je crus d'abord qu'elle récitait.

Lorsque j'étais petite et que ma grand-mère vivait, dirigeant sa maison avec autorité, la coutume voulait qu'une ou deux fois l'an les femmes de chambre fussent admises à la table des maîtres pour déjeuner avec nous. Espérait-on ainsi se faire pardonner les innombrables occasions où on leur avait rappelé la fatalité de leur condition? « Je suis née dame et vous, femme de chambre; obéissez. » Quand le gong retentissait elles venaient nous rejoindre dans la grande salle à manger. Ce jour-là elles n'étaient pas forcées d'emprunter l'escalier de service et, rougissantes (mais ce ne pouvait être de plaisir) elles entraient en nous adressant des sourires figés. Il y avait toujours de petits problèmes de préséance. Les institutrices ne se croiraient-elles pas humiliées si on les plaçait parmi le personnel? Les enfants se tiendraient-ils convenablement si on les séparait de leurs gouvernantes? Les domestiques qui nous servaient — ils étaient noirs pour la plupart et descendaient de nos anciens esclaves nubiens (et je n'ai pas compris pourquoi eux aussi ils ne s'attablaient pas à ce festin patriarcal) — voulaient servir les « intruses » après les enfants de la maison; ma grand-mère ne voulait pas, désirant honorer jusqu'au bout les excellentes femmes qui tous les jours la coiffaient et la chaussaient; nous aussi nous disions : non, en mourant de timidité, servez les femmes de chambre d'abord. Et c'était la même affaire à chaque service. Les femmes de chambre rougissaient de plus belle et l'on imaginait leur soulagement lorsqu'elles regagneraient leurs appar-

tements tout de suite après le café et échangeaient contre les robes noires et les tabliers blancs leurs toilettes du dimanche, qui étaient les vieilleries que leur maîtresse prélevait à leur intention sur sa défroque avant de la distribuer aux pauvres. Car ma grand-mère était une femme de cœur.

J'en ai conservé, dit Alexa (et l'on pouvait voir à sa mine ce que ces incidents gardaient pour elle, après tant d'années, d'amplitude fragique), un souvenir d'horreur et de cruauté. Et je considère la vie comme une succession de tels jours de fête, de tels banquets joyeux qui déguisent à peine les injures et les blessures quotidiennes.

Ce monologue au terme d'une journée déjà lourde m'avait entraîné très loin dans la réflexion tourmentée; j'avais eu beaucoup de peine à me ressaisir pour qu'il ne paraisse rien de mon émoi dans la lettre que j'écrivais, et j'étais encore préoccupé quand je surpris le retour des deux amies. Dès que Belle et Glykilla se mirent à monter l'escalier je me retirai sur la pointe des pieds, très vite, et regagnai ma chambre où je ne fus pas long à m'endormir.

## LA BELLE QUI VIENT

Chez mon oncle le déjeuner du matin se prenait dans la salle à manger spacieuse dont les grandes baies ouvraient de plain-pied sur le jardin en pente à l'arrière de la maison et son impeccable pelouse centrale ornée d'une maternité pré-chrétienne, quelque Isis ou Latone de marbre blanc, cruellement rongée par les sables jaunes qui tant de siècles l'avaient recelée. C'était toujours « an informal breakfast » : il ne fallait pas s'attendre les uns les autres; on se plaçait au hasard autour de la table dressée à l'avance et, le personnel ne paraissant que pour renouveler le toast, remplir les œufriers et remporter coquetiers et assiettes, on se servait soi-même aux chauffe-plats du buffet.

Isidore s'était levé de bonne heure. Bientôt Belle et Glycille (à cause d'une nourrice grecque puis d'une gouvernante anglaise on l'appelait aussi Glykilla ou Glykie) le rejoignirent en bas. Mon oncle avait déjà déjeuné; à ma tante on apportait le plus souvent un plateau dans son boudoir; quant à Alexa, elle faisait la grasse matinée et ne passait par la

salle à manger qu'au moment de sortir.

— Elle se lève toujours du pied gauche, me dit sa sœur, et jusqu'à midi elle n'est pas commode. Mon père appelle cela « les matins maussades de l'ainée ».

En entrant Glykilla contrefit à mon intention une révérence, exagérément profonde, et déclama :

— Soyez le bienvenu, cousin de Césarée, dans la bicoque indigne de votre humble servante.

Je lui rendis son salut en faisant fournoyer un imaginaire chapeau de mousquetaire, puis je lui baisai le bas de la robe en esquissant un petit pas de menuet. Nous éclatâmes de rire.

— Et voici le courrier de monsieur le Prince, cria-t-elle, la main en trompette devant sa bouche, geste qui se termina en pied-de-nez. D'une main elle gardait la porte ouverte et de l'autre elle fit à son amie un salut militaire. (La cadette, dit mon oncle, est une comédie perpétuelle; nous l'appelons la Gaité-Glykilla.)

Belle entra, tenant une lettre. Quand elle la lui eut tendue Isidore reconnut sur l'enveloppe l'écriture d'Artagal. Au commencement était Belle, et Artagal était là.

— Mais vous ne vous connaissez pas encore, dit Glykilla. Belle, voici Isidore le Césaréen; Isidore, voici Belle, surnommée par mon père La Belle qui vient.

Belle était telle que je me la représentais. Ou peut-être — mais le cachant à Isidore — avais-je regardé la veille son portrait par Alexa, en robe rouge et les yeux vides. Ou

peut-être Isidore a-t-il connu ce visage autrefois... il y a longtemps... dans une vie antérieure, une vie intérieure. Il portait donc ces traits en lui? Aucune émotion violente ne naquit de cette première rencontre; nul serrement de gorge, nul tremblement de la main ou de la voix. Presque je pouvais ne pas l'aimer, mais Isidore alors s'en mêla. Plus tard vint la souffrance, le désespoir intact chaque matin. C'est plus tard que ce visage, présent comme absent, me torturait. Plus tard que je sentis germer en moi une maladie de la possession impossible, une passion irrésistible m'entraînant vers le malheur, mon malheur, son malheur, impitoyable prédiction d'Alexa. Isidore déjà s'en réjouit et se félicite. Il fait signe au spectateur que le drame est entamé. Il s'affaire et s'agite comme un régisseur, vérifiant les cordons des marionnettes, inspectant les costumes, soulevant un pan du rideau. Il élève autour de moi un décor fermé comme une cage. En vain je viens cogner contre les lourds barreaux, contre le grillage qu'il a tramé. Je ne connais pas mon rôle, et il me barre le chemin des coulisses. Aucune issue, et le souffleur c'est encore lui, qui me dicte jusqu'au moindre geste. Il m'accorderait d'avoir vu Belle la veille qu'il n'en serait pas moins maître de mon sort. Du haut de l'escalier; mais cela détourne-t-il le cours des événements? La veille; mais je portais alors la robe qu'Artagal m'avait donnée; ses soins, son goût, son choix, m'avaient paré pour cette rencontre — j'étais comme son ambassadeur. Isidore, ne l'efforce pas de me contredire et de mentir. Moi par ma vérité, toi par

ton invention, nous parvenons aux mêmes fins. Au commencement était Belle, et Artagal était là.

Etres, esprits, fantômes! Toi, mon double; vous, mes frères incorporels, accusez ma faiblesse plutôt que ma trahison. Contre l'artiste à quelle armé aurai-je recours : le silence? vous ne me l'autorisez pas; ma plume? elle se retourne contre nous! Je ne vous ai pas trompés, je n'ai pas consenti à vous désobéir. Ne vous vengez pas, ne me brisez pas, ne me hantez pas. Si vous étiez vivants je vous souhaiterais morts...

Laisant à leur breakfast les deux jeunes filles dont les rires joyeux me suivirent jusqu'au vestibule, je me rendis dans le jardin encore tout humide pour y faire quelques pas et lire plus tranquillement la lettre d'Artagal. Au moment où je descendais les marches du perron, Isidore qui épie mes allées et venues s'est emparé de ma plume, laissée là-haut sur la table de chevet, pour expliquer à sa manière le comportement de Glykilla.

Isidore n'aime pas que cette première journée du drame ait débuté par des éclats de rire et de si francs accès de gaité. Il croit simulée la bonne humeur de ma cousine : un masque emprunté pour cacher une inquiétude profonde, une terreur qu'elle-même ne comprenait pas. Comme moi elle aurait découvert les motifs de mon invitation et de mon voyage à Nablos. En moi elle voit peut-être celui pour qui son initiation s'est accomplie. C'est parce que j'allais venir que sa

mère lui avait révélé les hautes promesses faites aux filles des femmes. La nuit, c'était pour moi; le sang, c'était pour moi; le printemps, c'était pour moi. Les fleurs et les abeilles me précédaient de peu. Le cousin à l'air naïf pouvait devenir le moissonneur, le ravisseur, le vendangeur. L'époux, le semeur, le père...

(Pendant qu'Isidore travaille, mes pieds foulent les cailloux lisses autour de la pelouse mouillée et je lis la lettre d'Artagal.)

...Non, en songeant aux terreurs nocturnes dont elle ne soupçonne guère les compensations. Glykilla ne peut se prêter véritablement à ces jeux superficiels, à cette mimique enfantine. N'est-elle pas, en outre, la sœur d'Alexa, création et créature d'Isidore, prophétesse au don fatal. Quoi! on ne saurait pas avant les larmes que le temps de pleurer est proche, lorsqu'on a l'avenir pour sœur? Si vous riez, Belle et Glykilla, c'est comme on rit dans le noir, pour se donner du courage et montrer que l'on va résister à la nuit, à la tempête. Mais, à cette nuit qui approche, à cette tempête qui monte?...

Mise à la poste la veille de mon départ, écrite donc après nos adieux mais avant que j'aie quitté Césarée, la lettre d'Artagal avait dû voyager par le même bateau que moi. Je n'ai pas gardé cette lettre. Il se peut que je l'aie chiffonnée d'une main distraite et jetée sur les cailloux lisses, les cailloux polis de l'allée. Je ne sais plus. Mais afin qu'elle serve

plus tard à ses mémoires que je pressens bien mensongers, Isidore l'a conservée parmi tant d'autres dans ses tiroirs fictifs où mon passé s'entasse — vieux papiers, billets jaunis, portraits et souvenirs — heure par heure, comme en un journal intime où chaque instant aurait sa place et son importance.

Pour façonner l'argile de ses livres, qu'a-t-il besoin de tant de marbre? De chair, d'amour? Faut-il tuer pour donner la vie? Eh bien, ce marbre, prends-le; je te le cède. Mais pourquoi ton ciseau n'en suit-il pas la veinure; pourquoi n'en extrais-tu pas les formes que pour toi la nature y a inscrites? Tu t'obstines, le bloc craque. Il éclate et ne te servira plus. Sachant tout, t'imagines-tu que le peu que tu en diras sera vrai? Isidore se vante de son adresse et se compare à moi, dont la mémoire est pleine de failles et de défauts, qui suis distrait autant qu'on peut l'être, qui sans m'en apercevoir laisse tomber des lettres et sans m'en rendre compte empoche des cailloux. Qui écris pour me libérer, pour moi seul, et pour Artagal qui ne me lira pas. Tu serais seul, crois-tu, à écrire pour une masse anonyme de lecteurs qu'il faut flatter et satisfaire? Les miens aussi n'ont pas de nom. Les limbes, les limbes partout; toi aussi tu en seras captif.

...« Dans ce premier voyage vers une ville où le hasard seul a fait que nous ne sommes pas nés tous deux, où nous sommes nés peut-être, où nous naîtrons un jour, je veux en quelque sorte t'accompagner. Et que tu saches combien ton absence me paraîtra longue, me

pèse déjà, alors que j'entends encore ton pas s'éloigner dans le soir tranquille, dans le crépuscule ambigu et entraînant que nous connaissons si bien. Et te dire enfin tout ce que je n'ai jamais su dire lorsque nous sommes ensemble et qu'ici, même, je sens que je ne te dirai pas. Devines-tu ma pensée? et me crois-tu sincère? Que ma timidité a de peine à percer cette cuirasse d'insensibilité que ta famille t'a léguée et que tu t'efforces de porter toujours! Ai-je jamais parlé sans te froisser, te choquer, t'indisposer... »

Isidore a conservé cette lettre dans ses tiroirs où le passé s'entasse, jour par jour, heure par heure. Sentiment de solitude dès l'enfance, sentiment de destinée éternellement solitaire. Quel giorno più, vains ornements, bijoux perdus, incertitude, mon beau souci, signifying nothing... Mots-clés, phrases magiques. Pouvoir du romancier.

Ce jour-là, qui était un samedi, Lady Anne Peters vint déjeuner. C'est la tante de Belle à qui elle servit de mère. Elle avait présenté sa nièce à la cour; lui avait fait apprendre le français, l'italien et la musique; et plus tard l'emmenait souvent en voyage ne voulant pas la voir réduite toute l'année à jouer le rôle d'infirmière auprès de son père, malade difficile, à qui la présence de sa fille aînée, la demi-sœur de Belle demeurée en Irlande à ses côtés, ne suffisait pas.

Mais Lady Anne se rappelant les ambitions de sa sœur pour Belle, elle avait su imposer sa volonté à son beau-frère qui l'admirait et

la craignait et qui crut en définitive, tant elle sut le manœuvrer, que l'idée venait de lui.

Le matin, j'avais fait de nouvelles visites avec mon oncle. D'abord chez un haut fonctionnaire dont nous espérions qu'il nous appuierait et nous permettrait une plus prompte expédition des affaires qui m'amenaient à Nablos. Là, la présence de mon oncle me fut d'un précieux secours car, si l'on excepte quelques formules de politesse, je connais mal l'araméen et encore moins l'arabe, que l'on parle davantage à Nablos qu'à Césarée. Ensuite chez un vieux monsieur dont la famille avait sauvé la vie à mon arrière-grand-père, lors des massacres de 1860, en le cachant dans une citerne. Personnage curieux et attachant, il lisait *l'Esprit des Lois* quand on nous introduisit auprès de lui, sous la tonnelle d'un grand jardin désordonné où la citerne sans doute existait encore, et dont les arbres poussiéreux ne dissimulaient pas tout à fait un palais rose, aussi vieux d'aspect que son propriétaire mais possédant comme lui le charme ancien d'un sourire adouci par les ans. Seul le bruit d'un tramway de campagne, passant tous les quarts d'heure, rompait le silence. Quoique musulman, ce vieillard fréquentait de préférence les familles chrétiennes et juives car ce sont elles surtout qui forment la société nablosaine. Né vieux, comme l'a dit Etienne, je me suis toujours senti très proche des personnes âgées et c'est en ami, avec le vieil ami de ma famille, que je pus m'entretenir de Montesquieu et de la petite histoire de nos deux villes.

Nous n'étions pas rentrés avant une heure et Lady Anne était déjà là. D'habitude, en séjour à Nablos, elle logeait chez ma tante; cette fois-ci elle avait préféré y envoyer sa nièce qui aurait la compagnie de Glykilla et aller elle-même à l'hôtel, tout près de la maison qui lui était d'ailleurs ouverte et où elle allait et venait comme et quand elle le voulait, sans cérémonie.

Lady Anne connaissait fort bien le Levant, son père puis son mari y ayant occupé d'importantes fonctions diplomatiques et, depuis qu'elle était seule, elle avait choisi d'y résider plus de six mois par an. Elle en parlait les langues principales et conservait dans chaque ville de solides amis qui l'accueillaient plus volontiers pour son caractère affectueux et bon-enfant que pour le rang qu'elle avait tenu parmi eux, et qui la traitaient avec la simplicité qu'elle exigeait — en cousine. Ainsi elle avait fini par se considérer en exil quand elle rentrait en Grande-Bretagne ou en France (par une grand-mère française elle y avait d'innombrables parents) et ce n'était pas, disait-elle, la seule chaleur du soleil qui lui manquait en Europe. Parfois elle venait aussi à Césarée mais, ma mère ne recevant guère, elles s'étaient perdues de vue; c'est pourquoi je n'avais pas encore fait sa connaissance. Elle me situa néanmoins très aisément, ce qui me flatte, et me demanda avec gentillesse des nouvelles de mes parents. Je crus deviner qu'on lui en avait parlé comme menant une vie retirée et tant soit peu bizarre, car je lui trouvai la voix que prennent les gens de tact dans ces occasions-là : ne pas laisser enten-

dre que l'on a soi-même entendu dire que...

Un peu à cause de son physique qu'assez belle personne pourtant elle avait massif et masculin, mais aussi parce que, excellente écuyère et aimant les chevaux plus même que le monde, l'archéologie ou les chiens, elle passait beaucoup de son temps à l'écurie, on avait surnommé Lady Anne Peters « notre pouliche ». Elle connaissait ce sobriquet; je crois même avoir entendu qu'elle se l'était inventé. Elle disait également : Je suis comme le pneu Michelin.

— Sans doute, lui avait répliqué finement M<sup>me</sup> Medjed, la mère de David et d'Etienne, parce que vous buvez l'obstacle!

— Merci, my dear, vous êtes bien gentille, répondit Lady Anne; mais c'est parce que je ne crèverai jamais...

En effet, on ne pouvait se la représenter morte, ni vieillie. Et elle riait de son rire mince et presque faux qui tranchait avec son visage énorme et rougi par le soleil.

Sa qualité principale était cette sorte de chic, physique et moral, qu'on retrouve rarement hors d'Angleterre, mais quelquefois à Vienne et à Budapest, qui est le « poise », tenant à la fois de l'assurance, du savoir-vivre, de l'aisance, de la simplicité — qualité qui se perd même dans l'île où elle naquit, mais qui revivra peut-être en Amérique sous le nom de « repose »; et son sang français ajoutait quelque chose de vivant, de spirituel à sa désinvolture naturelle. Elle aimait à bien manger et à bien boire; elle savait s'habiller; elle pouvait raconter sans choquer des histoires somme toute assez choquantes, se ren-

dant compte jusqu'où elle pouvait aller dans l'indiscrétion; puis elle dépassait cette limite, puis elle s'en tirait indemne. Quinze jours durant on avait écouté sans se lasser l'histoire de sa nuit passée (honne soit, etc...) avec le prince de Suse, et toujours elle amusait par une anecdote inédite sur le pape, ou son beau-frère, ou un attaché de légation fraîchement débarqué, ou sa femme de chambre albanaise.

Nous passâmes dans la salle à manger. Mon oncle, entre Lady Anne et Belle présidait à table avec ma tante qui avait son aînée à droite et Glykie à gauche. Pour moi une chaise était placée entre les fauteuils de Belle et d'Alexa, ce dont Isidore se réjouit. Me voici à côté de celle qu'il a choisie pour être mon destin, et de sa créature qu'il m'envoie pour m'y encourager plus sûrement, non sans m'avoir montré (la robe rouge, les yeux morts) le péril où je suis afin que véritablement responsable de mon acte et l'ayant accompli en pleine conscience j'en puisse légitimement subir les conséquences. Voilà, dit Isidore, comment il faut construire un roman, tragique et impitoyable... Je cite, je n'interprète pas.

Déjà, car nous étions entre nous, se trouvaient disposés sur le lin immaculé de la nappe comme sur un autel pour le déroulement de quelque cérémonie rituelle, le pain, l'eau et le vin. Chacun de nos repas n'est-il pas en effet un sacrifice au cours duquel nous célébrons notre nature basement humaine. Les anges, les morts ne mangent pas, si ce n'est d'un autre pain que le nôtre.

Lady Anne, assise à la droite du maître, parla la première.

— Je suis, dit Lady Anne, un pommier parmi d'autres pommiers. Des mains qui sentaient le cidre ont pris soin de mes jeunes ans. Autour de moi, à perte de vue, les pommiers, mes semblables... Je sais, tout le monde sait que je produirai des pommes; cela est inéluctable. Mais vous, plantes grim-pantes, jasmains rampants, pousses aux sen-teurs fortes dont la croissance est imprévi-sible et le fruit incertain, lianes souples et sans merci, fleurs mystérieuses dont les épines se dissimulent sous mille civilités, parfums enivrants et parfois meurtriers, sait-on ce que vous êtes?

« Ayant erré bien loin hors du verger natal un pommier comme moi peut bien avoir appris à vous connaître, et je vous aime. Mais mon frère? mais ma sœur?... Vingt ans d'Afrique ou d'Asie peuvent leur enseigner la vie des hommes de couleur. Ils vous voient basanés, cela est rassurant; l'on pourra se comprendre. Puis l'hiver venu, vous voilà plus pâles que nous... Vous allez à l'église, c'est bien. Mais à vos rites se mêle comme le tam-tam des jungles. Anglais à Londres en dépit de vos noms, en Touraine Français ou presque, vous valsez comme à Vienne, croisez le fer comme à Berlin, vous lisez Pétrarque dans le texte. Les pommiers ne peuvent que se méfier de vous.

— Qu'est-ce que le Levant? dit mon oncle. Quelques comptoirs unis par cette mer que les Arabes appellent « la mer blanche du

centre»; un littoral hospitalier qui s'étend entre deux mers fermées : la Noire, la Rouge. Nous seuls, ses habitants, n'étions jamais Bar-bares et le monde appartenait à qui nous avait conquis. Si les Hébreux n'étaient pas venus jusqu'à nous, ils n'auraient pas eu de Temple ni de Bible et vous ne connaissiez pas Moïse et Jésus-Christ. Qu'auraient été les Grecs sans l'Ionie, Carthage sans les Tyriens, Rome sans la Palestine? Et les Sarrasins sans Baalbeck, les Turcs sans Byzance? Que serait l'Eglise sans Paul de Tarse, toute l'Europe sans tout l'Orient? Le cœur libre, l'esprit résolu, nous montions sur nos navires et apportions la lumière aux rivages les plus éloignés. Si aujourd'hui nous mourons, la faute en est aux archéologues.

« Nos ancêtres, dit mon oncle, ignoraient ce qu'ils étaient; les monuments, les musées, les livres ne les en instruisaient pas sans cesse. Ils étaient ce qu'ils faisaient — artisans, marins, soldats, marchands, prêtres, scribes, monarques, et ils portaient le nom de leur métier. Ils n'avaient pas d'état civil ni de généalogie. A présent vos savants, vos hommes éclairés ont érigé au milieu des marchés publics les souvenirs de notre gloire que nous avions raison de tenir enfouis. A la place de nos traditions ils nous ont donné des patro-nynes, une mémoire, une Histoire. Ainsi chargés de chaînes nous ne pouvons plus nous mouvoir; ainsi transformés en ruines, en curiosités du dimanche nous ne pouvons plus agir. Vous — c'est aux jeunes que je m'adresse — vous sentez-vous encore capables de manquer de culture et de goût; d'avouer

l'incertitude de vos origines; de partir vers l'inconnu sans scrupules, sans doutes, sans examens de conscience, naturellement, comme les Calabrais vont en habit les pieds nus? Non, vous ne saurez être que des déracinés puisque l'on vous prête des racines historiques; des survivants depuis que l'on vous attribue une vie antérieure; des rescapés, car l'on vous parle de naufrages. Une fois votre passé vendu et dispersé, l'avenir n'est plus qu'un mot vide et vain.

Et mon oncle se tut.

— A mes yeux, dit ma tante, ces problèmes n'ont que peu d'importance. Je suis femme; voilà mon nom et mon rôle, sous ce ciel ou un autre, dans les siècles des siècles. Je suis fille, épouse, mère; grand-mère, aïeule; je suis sœur, tante, nièce, cousine, bru. Mes filles sont à mes côtés, à qui j'ai transmis le regard et les gestes de ma mère. Je ne suis qu'un maillon d'une très longue et très glorieuse chaîne; un rouage d'une machine grandiose. Douce et obéissante, je sais aussi lutter; frêle, encline aux larmes, je puis, s'il le faut, être fière et forte. Faiblesse et fermeté ici s'accouplent. Mes racines sont en moi comme le fruit d'une vierge, prêtes à germer, à mûrir, à éclater. Comme la chienne, la poule, la jument, la truie, la hase, la truie, comme toutes les femelles, je connais mes droits et mes devoirs. Jalousement, je me soumetts, je porte, je nourris. Puis une mort sans inquiétude viendra clore une vie de bonheurs tranquilles. Notre seule tristesse est la mort d'un enfant, une fleur piétinée. Économe et gar-

dienne, je laisse le reste aux hommes. Le social n'est que superficiel; ce fauteuil est pareil au sable chaud d'un désert, à l'herbe haute des plaines, à la neige durcie du Nord. Mon lit est semblable aux nattes jetées à même le sol, aux litières de paille; un seul sang, une seule sève nous souille et nous bénit. Toute femme, toute mère, est ma sœur, et nous louons le Créateur d'une commune voix.

— Moi, dit Belle, qui ne veux pas mourir, quelles prétentions puis-je avoir à l'immortalité. La pureté de mon visage, la noblesse de mon nom, la richesse de ma tante, sa position, ses voyages, les alliances avantageuses de ma famille, tout cela ne peut suffire à me donner la gloire présente ni l'estime de la postérité. Pourtant je sens en moi quelque chose de puissant qui monte et qui s'agite. Est-ce seulement le petit rêve timide des femmes apprivoisées? Est-ce l'amour trop proche du devoir? J'opterais volontiers pour l'ombre, mais cette froideur calculée qui se coule dans mes veines, cette dureté de mes traits que leur jeunesse permet à peine de déceler, me feront choisir le parti du soleil qui aveugle et qui brûle.

«Venue du Nord, j'aime m'asseoir au soleil, m'étirer, regarder les hommes qui passent et me sourient. J'aime errer parmi vos ruines et me penser esclave, impératrice ou courtisane. J'aime encore que les mouches, assoiffées de fraîcheur, se posent sur le duvet doré de mes jambes pendant qu'à midi j'écoute les voix vivantes des femmes. Je suis

un fruit qui sait que là il peut mûrir. Lentement je me transforme en grenade; je vais offrir à une autre bouche les replis de la mienne; être écrasée, imprégnée; frémir. Enseigner les saveurs que je sais à un corps qui me dira ses propres connaissances... Sur mon passage j'entends déjà les hommes s'écrier : « c'est la belle qui vient », comme autrefois les Egyptiens sur la route qui conduisait dans leur pays, au trône de leur roi éphèbe, une jeune princesse étrangère, riche en secrets et qui ne croyait qu'en un seul dieu. Car je n'ai qu'un dieu, ou plutôt une croyance. Vous êtes entourés d'idoles, d'images, de paroles et moi je n'ai qu'un idéal, que vos principes et vos lois m'interdisent de glorifier. Je n'ai pas comme ma tante appris à traiter avec l'étranger, à subir ses masques et ses contraintes. Je veux être au soleil celle qui étonne et détonne. L'ombre, je le pressens, ne pourra pas m'assouvir, ni donner à la vie le sens et l'envergure qu'il faut pour la dépasser, l'étincelle qu'il faut pour la prolonger?

Alexa, qui d'ailleurs se nourrissait fort peu, s'était levée au milieu du repas malgré les regards désapprobateurs de sa mère, sous prétexte de surveiller les jardiniers. Debout devant une fenêtre, elle parla à son tour. Je ne la voyais pas.

— Ohimé! hélas! pauvre Alexa, gémit-elle. Dois-je parler aussi — et de l'avenir? L'avenir est une suite d'images qui existent depuis toujours au fond des salles obscures de mon cerveau où elles se confondent avec le passé

et s'imposent au présent. L'image d'Alexa adolescente : c'est la guerre, on me fit boire, je dansai — oui, mon père et ma mère, j'ai dansé, moi Alexa, presque nue sur les tables d'un bouge à marins. Quel avenir peut-il y avoir pour moi?... L'image d'Isidore à vingt-cinq ans, hésitant entre la vie et la mort car un visage est venu de loin pour l'anéantir. Celle de Glycille vieillissant dans la solitude. Les cartes sont déjà sur le tapis. La dame de cœur doit aimer le valet de pique. Une grave maladie menace le valet de trèfle. Mais prends garde, Isidore, si tu n'es pas malade tu mourras. Je vois un voyage, je vois une lettre. La dame de carreau sera longtemps seule et la dame de pique ne figure pas dans le jeu. L'image, l'image encore d'Alexa, vêtue de noir, enfin délivrée d'elle-même et des images, car l'oiseau s'est abattu dans la nuit; l'obscurité m'envahit; qu'on me laisse m'asseoir; qu'on me laisse...

— J'ai vingt ans, dit Glykilla, je veux rire et chanter. Je ne me préoccupe guère de mûrir, de mourir. Tant pis si le monde croule, si l'on me déracine encore une fois. Le rire se comprend hors d'Ionie, sinon je chanterai, sinon je danserai moi aussi sur les tables, tant que j'en aurai la force et la jeunesse. Après? J'ai le cœur gai, la chair quiète; plus tard il sera temps de songer aux obstacles, aux embûches, au destin. Plus tard viendra le temps des épithètes. Plus tard... et je ne serai jamais seule car la joie m'habite. Si je suis mère, j'enseignerai à mes enfants l'art d'avoir le cœur léger. Sans enfant, je gar-

derai ma gaieté à mes côtés; je la soignerai, la cultiverai, l'ornerai. J'ai vingt ans, dit Glykilla, et ne puis parler davantage. Je veux rire et chanter.

Dans le silence qui suivit, je parlai, le dernier des sept convives, cependant qu'Isidore tel un fantôme invisiblement présent ou un double insoupçonné, se tient derrière ma chaise, comme un ange gardien, ses mains sur mes épaules comme pour me communiquer un fluide, pour m'inspirer ou me subjuguier. Comme pour me guérir.

J'avais cru que notre repas s'était déroulé presque dans le silence et que seules quelques banales formules, quelques propos vaguement spirituels avaient été échangés. Non, dit Isidore, tu te trompes. Pourquoi t'arrêter aux paroles audibles, aux voix extérieures. Cela n'est rien, avoue-le, cela n'est rien et tu le sais.

Et Isidore dit : J'ai dit.

## VI

## OU LES CARACTERES SE DESSINENT

Je ne suis pas homme d'action, et l'on connaît mes intentions pour ce livre. Dire ou plutôt chanter mon enfance et son décor merveilleux, les arbres du jardin et les vieilles personnes mortes à jamais. Rien qui ne soit vrai, un univers arrêté et sans interprétation, presque sans tri et sans ordre. Puis Isidore s'en mêla. Son souci de gloire joint à mon désir de libération ouvrirent ces pages aux figures de Belle et d'Artagal. Faisant profession d'écrivain, Isidore voudrait que ce livre soit le reflet de son temps et de tous les temps, de tous les lieux, de tous les milieux. Que ces quelques souvenirs d'enfance atteignent grâce à lui, au tragique, à l'épique. Il y verse le réel avec l'irréel, le vrai et le fictif, malgré mes voix qui exigent que je n'invente rien. Et voici qu'en dépit de mes efforts ces chapitres commencent à former un « roman », mot qu'il a inscrit sur la page de garde du premier cahier, sous le titre qu'il a lui-même choisi. Les personnages agissent, parlent, parfois ils commentent leurs actions

ou illustrent leurs paroles. Ils voyagent, se rendant à Nablos, revenant à Césarée. Ils bougent en moi, ils vivent, presque ils agiraient d'eux-mêmes. Isidore se croit tout permis : des nombreux jardins que j'ai regardés il tire l'essence d'un seul jardin, il en plante les pelouses, y pose des statues et des bancs et parseme les allées de jolis cailloux lisses. Il combine des vieillards, des ladies, des domestiques, des prophétesses. Il réunit en familles des êtres hétéroclites qui ne se connurent jamais. Pourtant je ne lui laisserai pas le dernier mot; et, il devrait s'en douter, déjà je prépare ma revanche. Soutenu par les voix impérieuses qui m'entourent et me soufflent ma conduite, par les principes de vérité que m'ont inculqués mon père et toute mon éducation, je ferai éclater la vérité, la seule, la mienne.

On aurait cru qu'Isidore s'accommoderait mal de mes exclamations et interjections, de l'allitération à laquelle j'ai recours, de ma construction désordonnée, de mon style emphatique. Mais non, il en paraît satisfait; lui-même ne parseme-t-il pas mon texte d'alexandrins? « Par où, dit-il, si ce n'est par le roman, ou par le cinéma qui en est la forme visuelle, par où s'introduirait la poésie dans la vie du public d'aujourd'hui. Lit-il des sonnets, des odes; écoute-t-il du théâtre en vers? » Mon écriture recherchée, presque fleurie, convient parfaitement à l'habitué de l'errance qu'il aime à se croire. Dans tous les pays du monde son nom est exotique. Sans parler toutes les langues il en comprend sept ou huit; quel style pourrait-il choisir autre

qu'artificiel, autre que le mien? Quels mots clairs saurais-je trouver pour exprimer ma pensée confuse, legs d'un passé très riche et très ancien; sans cesse en exil? A présent encore je ne sais pas qui je suis. Avec qui je dois penser; où je dois prier. Lorsque je serai mort, qui aura ma dépouille, le long de cette avenue qui borde vingt cimetières, et sur ce coin de terre quel pavillon flottera. Je suis un, je suis deux, je suis dix... jusqu'à l'impensable extinction des nombres et la chute au ralenti dans un autre sommeil.

Soyons justes pourtant. Malgré mon éducation qui devrait me faire haïr et mépriser écrivains et artistes — ces parasites, ces bohèmes, ces hurluberlus bons à rien, ces noceurs, cette racaille — je ne puis m'empêcher de trouver des justifications au comportement d'Isidore. Il est mon double, qu'on ne l'oublie pas, et j'éprouve à son égard plus que de la tendresse. Son cas, voyez-vous, présente bien des circonstances atténuantes. Dans la famille qu'il aurait eue, que j'aurais eue, s'il n'avait rien inventé, on était parfois un peu poète et (...mais avec quel charme!) un peu distrait. Cela ne plaide-t-il pas en sa faveur? Isidore fait profession de romancier; il se doit donc, n'est-ce pas, de s'emparer de ma plume (de mon vieux stylographe vert et noir qui ne me prendra pas mon amie, qui ne sera pas plus beau que moi) et de façonner une vérité qui lui soit propre, une vérité à son image. S'il faut tout dire, sachez qu'il est impossible d'abolir notre dialogue, notre entente. De la même trempe sont nos sensibilités et, nous seuls nous comprenant l'un

l'autre, je ne puis s'il me trahit que l'applaudir. Isidore le romancier. Appelons-le ainsi puisqu'il a sacrifié tout le reste : la famille, la fortune, les amis et les bonheurs qu'elles procurent. Isidore ne sera pas l'ambassadeur que l'on fête; il ne sera pas le brillant causeur des derniers salons de Césarée ni l'ornement des nuits du quartier à la mode. Il laisse loin derrière lui l'amour, l'estime et le respect; l'honneur et les honneurs, et combien il les aimait! Il ne sera plus Isidore le sportif, Isidore le brideur. Il ne jouera plus aux échecs, ne résoudra plus de mots-croisés. D'autres iront à Chartres, à Aboukir, à Deauville, à Windsor, à Ein Salmoun — pour lui, plus de promenades; s'il voyage c'est pour rendre visite à sa cousine Alexa. Il a choisi. « Adieu, lacs; adieu, étoiles; adieu, forêts! » Isidore ne resplendira pas de vices abjects. Il ne sera plus le poète, pourchassant les rimes et les mètres. Il ne peindra pas; déjà il ne goûte plus la musique, à peine les livres des autres. Qu'il soit au moins romancier. En dépit des avertissements de tous c'est là son unique métier, son seul gagne-pain. Si je le pouvais je me ferais son complice car lui seul, lorsque la mélancolie m'envahit et me tient éveillé jusqu'à l'aurore, lui seul en connaît la raison. Puis-je ne pas t'aimer, mon double, mon frère, moi! Ne pas croire en toi; ne pas te rendre justice?

— Sais-tu, me dit Isidore, qu'à la table de ton oncle il y avait une huitième place, mise en face de la tienne, que personne ne vint occuper. Celle d'Artagal. C'est respectant ta

volonté et ce que tu appelles sottement tes voix impérieuses et sacrifiant la symétrie que je ne l'y ai pas fait s'asseoir.

— Et toi, dis-je à Isidore, sais-tu que distrait par tes personnages ridicules et leurs discours interminables tu as négligé de nous dire que Néfertiti, en égyptien démotique, signifie : « Voici la Belle qui vient ».

Une excursion de deux jours à Ein Salmoun, où je logeai au vieux monastère des saints Ephrem et Pantaléon, passant mes journées dans les ruines du temple de Sérapis Héliopolitain, et les soirées à en noter mes impressions, conclut très agréablement mon premier voyage de jeune homme. Puis m'embarquant à Nablos, je rentrai à Césarée où mon père m'attendait sur le débarcadère.

Chez mon père à Césarée, la maison me parut bien triste et c'est alors que je ressentis le plus fortement le vide qu'y avait créé la mort de mon frère. Plusieurs années, il est vrai, s'étaient écoulées depuis que le malheur avait frappé notre famille, mais le temps, s'il sait estomper la douleur, nous en réserve parfois des réveils cruels et inattendus. Ayant vu régner à Nablos la douceur affectueuse du foyer, cette perte dont j'étais trop jeune jadis pour mesurer toute l'étendue devint consciente et réelle. « Sentiment de destinée éternellement solitaire! » Artagal, je suis fils unique à présent et Isidore peut ainsi, des deux amis d'enfance, faire des pendants; il

peut établir des parallèles et des comparaisons comme, à l'école, entre Hamlet et Horatio, ou entre les Frères ennemis.

Ma mère, aujourd'hui aveugle, ne l'a pas toujours été. A la puberté d'Isidore, tant de passion se mêlant à l'amour maternel, elle tentait de le surprendre nu afin de regarder son corps mûrir et se viriliser. Elle voyait tout alors; et ce n'était qu'une feinte si elle fermait les yeux durant ses stations sur la chaise-longue de la véranda d'été qui surplombait notre jardin; de son observatoire feuillé elle épiait nos jeux. Ses yeux éteints, à force, dit-elle, d'avoir pleuré son fils, j'ai peine à croire qu'elle ne nous voit pas. En tout cas elle nous entend, mon père et moi; elle connaît nos habitudes et prétend de sa nuit gouverner notre vie. Depuis la disparition de mon frère (qu'il est beau et brutal et bouleversant notre premier contact avec la mort qui nous montre enfin de quoi sont faits nos jours) tout son amour s'est reporté sur Isidore. Elle le couve, demande vingt fois par jour à toucher son visage et semble n'avoir d'autre occupation que d'imaginer des stratagèmes pour se le conserver. C'est pourquoi, dès la première visite de Belle, elle voulut se l'approprier, me la prendre, en faire un nouveau géôlier. Conduite étrange, dira-t-on, d'une femme par ailleurs si sensée, qui faisait l'admiration de tous par son courage et sa résignation. En réalité ceux qui connaissaient bien la mère d'Isidore ont pu remarquer que sa conduite a toujours été un tant soit peu étrange. Ce qu'elle faisait n'était pas ce qu'elle disait, qui n'était pas ce qu'elle pensait, qui

n'était pas ce que l'on attendait d'elle. Sans aucune pudeur, et n'était la crainte d'offusquer mon père, elle se glisserait la nuit dans la chambre d'Isidore et jusque dans son lit. Ne nous voyant plus se croit-elle invisible? et pense-t-elle que la cécité autorise l'aveuglement?

C'est quelques jours après mon arrivée que les Medjed donnèrent leur bal annuel. Artagal, que je ne vis pas à mon retour parce que la défection d'un régisseur l'avait appelé en province, revint pour cette soirée qui attirait à Césarée tous les amis des Medjed comme la flamme les phalènes. Ce bal était toujours l'événement le plus brillant de notre saison; celui pour lequel on accomplissait des sacrifices, des compromis, des déplacements. Depuis la veille, Lady Anne Peters et sa nièce étaient dans nos murs ainsi que ma cousine Alexa qui avait voyagé avec elles; et M... avait couché avec S... pour obtenir une tardive mais indispensable invitation.

— Connaitrais-tu, Isidore — me dit ma mère — le motif des allées et venues si fréquentes d'Alexa?

Dans leur maison, la plus vaste sinon la plus belle du Quartier Franc que nous habitions, les Medjed recevaient souvent leurs intimes mais ils ne l'ouvraient véritablement qu'une fois l'an; alors il partait parfois jusqu'à mille bristols. Malgré cette hospitalité leur entourage les surnommait « les riches honteux », car tout en ne se refusant rien, ils ne vivaient pas selon leur fortune qui était, à en croire les dires et les calculs de chacun,

incalculable. Il arrive que l'on trouve chez les plus riches une sorte d'avarice sans logique ni méthode, capricieuse et désordonnée, et les Medjed illustraient parfaitement ce genre dispendieux de parcimonie. Beaucoup de bien-être dans le quotidien, un grand train de maison, mais nul faste dans les choses de coutume fastueuses et une certaine négligence régnant sur tout. Dans un dîner qu'ils offrirent une fois à un prince royal en visite officielle il fallut se servir de salade dans la même assiette que de rôti. Et ce n'était pas la vaisselle qui leur faisait défaut : tout le monde savait que leur vieux Vienne, qu'ils venaient de compléter, était de six cents couverts. On va jusqu'à prétendre que pour monter aux étages la famille empruntait plus volontiers l'escalier de service que le grandiose escalier de marbre rouge, le principal ornement de leur palais. D'ailleurs, vu de la rue, ce palais semblait désert, les fenêtres sur l'extérieur ne s'ouvrant jamais. Les Medjed ne profitaient pas non plus du magnifique jardin qui entourait la maison à moins d'y accompagner des invités curieux d'en voir les parterres dessinés par un élève de Giampiétro. Les Medjed donnaient des bals mais ne ramenaient personne dîner à l'improviste; ils avaient plusieurs automobiles mais elles étaient petites, et de couleur sombre. Ils payaient largement un personnel innombrable; sollicités avec insistance ils accordaient de substantielles donations aux œuvres charitables; mais ils n'avaient jamais laissé tomber la moindre piécette dans la sébile d'un mendiant. Si on les rencontrait en voyage ils

vous invitaient dans un grand restaurant, n'en connaissant pas d'autres, mais là ils vous conseillaient les mets les plus simples et les moins coûteux sans même se donner la peine d'invoquer le prétexte de votre santé.

Ma cousine Medjed était la femme la plus spirituelle de Césarée; elle le savait et s'en piquait. Elle en était aussi — sans l'ignorer davantage — la moins élégante. Elle porte encore les vieilles robes de Marguerite Carducci, que M<sup>me</sup> Carducci à la mort de sa fille avait données à la cousine alors impécunieuse; elle ne s'est pas fait faire un manteau en vingt ans et on dit qu'elle ne possède qu'un chapeau, et noir — pour les enterrements. Elle sort en cheveux, et à l'église se couvre d'une vieille mantille toute reprise. En revanche, elle ajoutait chaque année à sa rivière déjà importante un nouveau diamant bleu. Une sorte de modestie déplacée, si ce n'est une parfaite indifférence pour le confort d'autrui, la faisait vous recevoir dans une petite bibliothèque mal éclairée et dégarnie (les Medjed gardaient leurs livres dans le living-room de l'entresol loin des regards et des emprunts possibles) où l'on s'assoyait dans de méchants fauteuils anglais dont les ressorts accusaient cruellement l'âge canonique en éteignant tout désir de s'y prélasser ou de faire durer la visite. Les Medjed sont mes voisins, mes cousins, mes amis; mais j'ai rarement pénétré dans les appartements privés et confortables de leur maison. Et toute leur conduite et particulièrement celle de M<sup>me</sup> Medjed (les Medjed, c'est moi!) laissait transparaître un calcul mesquin. Par

exemple, elle tenait à jour ses petits carnets où elle notait ceux de ses amis qui ne lui avaient pas rendu un nombre égal ou suffisant d'invitations. Les coupables n'étaient pas exclus de la liste du bal mais ils se voyaient refuser, jusqu'à amendement, les petits fours (rassis) de l'intimité.

Etienne ressemble à sa mère. Il a son esprit, il n'a pas de véritable largesse, sa charité est trop bien ordonnée. Une certaine morgue lui permet de s'habiller en dépit du sens commun, de se raser un jour sur deux, de porter les ongles sales et les cheveux longs. David, son aîné de quatre ans et que je lui ai toujours préféré, était tout autre. J'ai mal connu le père Medjed, d'un naturel sauvage et qui ne paraissait guère dans le monde; je soupçonne que, non épanouies, de belles qualités se dissimulaient derrière sa santé chancelante et son caractère timoré qui le tenaient à l'écart de la vie mondaine. David lui a peut-être ressemblé tout en ayant hérité la robustesse de sa mère.

Bien souvent les êtres que l'on aime sont ceux dont on croit partager les vertus; ceux qui présentent dès l'abord une nature que nous souhaitons apparente chez nous. Il y en a d'autres, au contraire, que tout de suite nous n'aimons pas, que nous nous obstinons à ne pas aimer; en ceux-là nous voyons, inconsciemment peut-être, nos défauts les plus détestables. Dans le fond, nous avons des yeux pour nous regarder qui sont comme les yeux d'un autre et qui savent aussi blâmer et condamner.

Si Etienne m'est souvent insupportable, en David j'ai toujours aimé la sveltesse et l'élégance de sa personne, cette désinvolture de l'intelligence qui le distinguait, la clairvoyance qui lui permettait de percer les masques, les travers, les faiblesses d'autrui pour atteindre et utiliser ce qu'il y a de meilleur, d'unique en chacun. David est homme d'action. « A notre mort, disait sa mère, il dissipera en folles chimères notre fortune si péniblement conservée. »

C'est donc à la soirée des Medjed que je devais revoir Artagal pour la première fois depuis mon retour de Nablos. Sa mère que je n'avais pas trouvée chez elle en rendant visite à M<sup>me</sup> Kostli arriva au bal avec lui. Depuis quelques mois, et autant par inclination que pour faire plaisir à M<sup>me</sup> de Spado en qui le monde était une habitude bien enracinée, Artagal ne manquait aucun des « events of the season ». Pour son physique, son nom, son charme, sa fortune, il y était fêté et gâté. Les chroniqueurs le surnommaient le « très-mondain ». Les mères césariennes délaissaient vaillamment leur petit bridge, pour conduire leurs filles aux raouts où l'on savait qu'il irait, avec la même joie dans l'abnégation et les mêmes soupirs satisfaites que celles qui frottent des parquets pour nourrir leur famille. La future marquise de Spado serait sans conteste la femme la plus heureuse du monde. Artagal remarquait ce manège — Etienne me l'a dit, à qui il s'est confié — mais à le voir si égal, si poliment indifférent, on ne s'en serait jamais douté.

Ah! que je voudrais parler encore des Medjed, donner jusqu'à demain de nouveaux exemples de leur singulière avarice, décrire la robe de M<sup>me</sup> de Spado, raconter l'humeur brillante de Lady Anne, vous dire mon smoking peu seyant qui était celui de mon père, compter les lampions du parc et les limousines devant la grille, dénombrer les laquais en livrée jaune et noire. Parler, parler pour m'étourdir, de la cécité de ma mère, de la mort de mon frère, de mes fantômes, de mon enfance, des arbres amicaux! Mais voici que le bal commence. Isidore s'avance; d'une main il prend celle de Belle, l'autre main se pose sur l'épaule d'Artagal (les deux mains d'Isidore que je connais si bien). Il les présente, les montre l'un à l'autre. Les voilà face à face, la musique éclate, au loin les voix se taisent et les rires s'éteignent. Isidore se retire. La fable va se jouer. Faux frère!...

Un peu avant minuit et l'heure du souper, alors que le bal battait son plein et que les derniers retardataires étaient là, M<sup>me</sup> Medjed prit le bras d'Alexa et s'approcha tout d'abord de moi.

« Mon cher Isidore, me dit-elle, nos familles vont s'unir une fois de plus. Je suis heureuse de t'annoncer les fiançailles de David et Alexa. Tu seras assez gentil pour en faire part à tes parents et leur redire le regret que nous avons de ne pas les voir ici ce soir. — Ah, Lady Anne! je vous cherchais... Non, darling, ne faites pas l'étonnée; nous savons tout ce que le jeune couple vous devra. »

Lady Anne embrassa Alexa puis David qui s'était joint à nous. Bientôt toute l'assistance avait appris la nouvelle et se pressait dans le coin de la salle de bal où nous nous tenions, les Medjed, Alexa, Lady Anne et moi-même. « Reste auprès de moi, m'avait dit affectueusement Alexa; tu es ma famille de Césarée. » Parmi les nombreux amis accourus des autres salons pour féliciter, embrasser, s'exclamer, je ne reconnus ni Belle ni Artagal. « Je suis content, pensais-je, que David me devienne encore plus proche. Heureuse Alexa, tu es peut-être au bout de tes peines. »

Le surlendemain Glykilla, à qui sa sœur avait téléphoné, arriva à Césarée en avion. Avec David et Alexa j'allai la recevoir à l'aérodrome. « Salut à tous, dit-elle, riant encore. J'ai ri tout le long du voyage de me trouver toute seule dans les airs, si haut et si petite. » Et pendant que David s'occupait des formalités de douane, elle continua :

— Je me disais : « Te voilà, pauvre Glykilla, jeune reine des airs, entourée pour la première fois de visages inconnus. De mourir parmi eux serait un sort bien étrange... » Mes voisins ne comprenaient rien à mon hilarité mais bientôt la gaieté devint générale. Ils ne savaient pas que j'inaugurais un âge nouveau, et que j'avais un peu peur. Jamais avion ne transporta cargaison plus joyeuse. J'étais contente aussi de découvrir cette nouvelle dimension, l'espace des hauteurs, car je n'ai plus quinze ans et suis plus profonde que vous le croyez. Si l'avion avait éclaté, mes dernières paroles, que je prépare depuis l'enfance « Mourir, c'est partir un peu », qui

les aurait recueillies? Et voilà Glykilla jouée. Pas de pieux biographes, de descendants attentifs, au chevet d'une petite vieille. Voistu, Isidore, il vaut mieux dire ce que l'on tient à dire quand on est bien vivant et les deux pieds au sol. C'est plus sûr ainsi.

Depuis mon séjour chez lui mon oncle était tombé malade et ma tante n'avait pu le quitter. Il fut donc décidé que le mariage se célébrerait à Nablos et dans l'intimité. Les Medjed en furent fort aises, n'ayant pas envie de rouvrir leur maison si tôt après le bal, et ils n'étaient pas fâchés, dit-on, d'éviter les dépenses de la noce. D'ailleurs, n'avais-je pas toujours imaginé que je n'assisterais pas au mariage d'Alexa; et mes pressentiments me trompent rarement.

J'ai gardé un excellent souvenir des quelques semaines qui suivirent ces fiançailles et où le climat clément de Césarée semblait s'être adouci encore pour honorer nos visiteuses nablosaines. Lady Anne Peters et sa nièce logeaient à l'hôtel Balkis, tout au bord de la mer; quant à Alexa et Glykie, elles occupaient un petit appartement que leur avaient prêté des amis ou, cela est possible, qu'elles avaient loué mais, crainte de voir ma mère insister pour les recevoir chez nous, sans nous l'avouer. C'était un rez-de-chaussée ensoleillé qu'entourait un jardinet où nous nous amusions parfois à faire la dinette. Les cours de droit et d'économie politique que je suivais sans assiduité et mes leçons d'allemand convenablement espacées ne me pre-

naient pas tout mon temps; je pouvais ainsi me joindre le plus souvent aux excursions, parties de cutter, pique-niques improvisés ou promenades au clair de lune organisés pour mes cousines. Par extraordinaire, mes parents ne me reprochaient pas ces fréquentes sorties — ils voyaient là sans doute le moyen de m'attacher à Glycille. Néanmoins ma mère exigeait de moi chaque matin le programme détaillé de la journée et le soir, quand je rentrais, son compte rendu minutieux. Ce qu'elle me soupçonnait de lui taire elle tentait de le soutirer à Alexa qui venait de temps à autre passer l'après-midi chez sa parente infirme. Isidore s'étonnait de l'entente qui régnait entre ces deux femmes, l'aveugle et la clairvoyante. Un jour il invita Belle à prendre le thé à la maison. Lady Anne nous avait déjà rendu visite avec M<sup>me</sup> Medjed, avant son départ pour Tripoli, mais sa nièce n'avait pu l'accompagner.

Nous attendions en silence, puis : « Cinq heures viennent de sonner », dit ma mère. En guise de réponse Isidore grommela quelques paroles inintelligibles. Il observait sa mère qui détournait la tête comme pour fixer, à travers ses lunettes foncées les arbres du jardin et en boire le murmure mouillé. « Tous les jours je vois Belle — pensait Isidore — tous les jours je vois Artagal; ils ne me voient jamais. Si je dansc avec Belle c'est comme si elle tournoyait seule. Si je parle à Artagal c'est à peine s'il m'écoute. Se rappellent-ils que j'existe? Suis-je entouré d'aveugles?

— Décris-la-moi, ordonne la mère. Et Isidore lui décrit les cheveux de Belle : « Ils sont comme les cheveux de telle de nos amies. Ses yeux sont comme les yeux de telle autre. L'ensemble me fait songer à Marie-Georges, ou plutôt à une Marie-Georges qui serait la sœur d'Eugénie. »

C'est peu avant la quarantaine que ma mère commença de perdre la vue et c'était d'ailleurs la scule de ses facultés qui eût été atteinte. Bien qu'elle nous ait longtemps fait croire le contraire, elle gardait une santé à toute épreuve, une excellente mémoire, l'ouïe fine, le cœur solide. Jusqu'à la trentaine elle avait pu voir et elle croyait n'avoir rien oublié. Elle décida donc que c'était à Marguerite Carducci que Belle ressemblait, une de nos cousines morte avant la naissance d'Isidore et qu'il n'a connue qu'à travers les portraits. Isidore ne se rangeait pas à cet avis. Agacé par l'attente je m'entêtai à la contredire; elle était mécontente parce que je refusais d'admettre la similitude des deux visages — celui que je n'avais pas connu et celui qu'elle ne pouvait pas connaître. Pour créer une diversion nous fîmes apporter le thé et les gâteaux dans la véranda où les fleurs aux senteurs fortes, dont ma mère aimait à s'entourer comme pour se rattacher aux choses vivantes, ajoutaient à mon indisposition. J'étais sûr que Belle ne viendrait plus. Au Balkis, où j'appelai, la téléphoniste m'assura que mademoiselle était sortie depuis une heure et davantage. Alexa parut, que nous croyions retenue chez les Medjed, au moment où l'orage allait éclater. Laissant les

deux femmes ensemble, Isidore se retira dans sa chambre.

Tout d'abord je m'accoudai au rebord de la fenêtre, puis j'ouvris un livre, mais j'étais incapable de lire. Je m'étendis sur mon lit pour fumer, mais ma cigarette ne me donnait aucun plaisir : même, elle m'alourdissait encore la tête. Isidore songeait tristement qu'il avait eu tort d'inviter Belle; ce ne pouvait l'amuser, elle si entourée et si choyée, de faire la connaissance d'une recluse; tort de montrer tant de dévouement à cette aveugle difficile et ingrate, de me plier à tous ses caprices. Il en voulait à tous. Je ne suis plus un enfant; ne peuvent-ils comprendre quelle passion se déchaine en moi.

Je décidai cependant de retourner auprès de ma mère et pour ne pas me montrer à Alexa en l'état où j'étais, je me trempai le visage dans l'eau froide et repeignai mes cheveux ébouriffés. Puis Isidore se reprit : « Qu'on me voie comme je suis! » et il se décoiffa d'un geste rageur.

Quelle ne fut ma stupeur de trouver Belle assise à côté de ma mère, causant comme si elles s'étaient toujours connues! Pendant que je serrais la main de Belle, plus fort que de coutume, ma mère me dit : « Il ne fallait pas s'inquiéter; Belle a rencontré Artagal devant l'hôtel (... mais bon sang! que faisait Artagal devant l'hôtel?...) et ils ont fait quelques pas ensemble. Alexa est rentrée voir Glycille qui est souffrante; elle me charge de t'embrasser et te verra demain. »

Lorsqu'elle le veut, ma mère devient une

femme des plus agréables. Sa conversation, son esprit, toute l'année inactifs, comme elle sait alors les déployer et les faire briller pour étonner, amuser, plaire. N'est-elle pas la cousine de M<sup>me</sup> Medjed? Belle avait l'air joyeux comme au premier matin où je la vis riant avec Glykilla, comme au premier soir.

Belle partie, ma mère me dit : « La charmante jeune fille que voilà, et l'excellent parti! Je crains qu'elle ne veuille pas de toi, mais aussi tu ne songes guère à viser si haut. C'est grand dommage car nous nous serions bien entendues. Ce que je ne puis comprendre c'est pourquoi tu n'es pas plus aimable, plus empressé, envers Glycille. Ne réplique pas, Alexa me l'a confirmé. La pauvre petite est malade — as-tu demandé de ses nouvelles? Non, bien sûr! Ce n'est pas non plus un mauvais parti, et tu y trouverais bien des avantages. Isidore, je suis ennuyée, oui, très réellement ennuyée, de te voir déjà toutes les manies, toutes les humeurs d'un vieux garçon. Tu devrais prendre exemple sur ton ami Artagal. Ne remue pas ton pied; combien de fois dois-je te le dire; et passe-moi mon ouvrage je te prie. » Pendant qu'elle tricotait pour ses pauvres une écharpe toute droite, Isidore dut subir la suite du réquisitoire puis de nombreuses questions sur ses faits et gestes de la journée.

Quand mon père rentra du Cercle j'accompagnai ma mère à son boudoir — c'est là qu'ils se tenaient avant de dîner — et m'en allant j'entendis qu'elle lui disait : « Une jeune fille ravissante et très vive. Vous souvenez-vous de Marguerite Carducci? C'est

tout son portrait. Croyez-vous qu'il s'est occupé d'elle? Pas du tout. Monsieur, on ne sait pourquoi, est parti boudier dans sa chambre... Lady Anne en fera l'épouse d'un diplomate. A moins qu'Artagal... M<sup>me</sup> de Spado doit certainement le souhaiter, et ce que Kosticé veut... Et ce serait un beau mariage, bien assorti! Le Spado répète à qui veut l'entendre qu'il n'aime pas vivre à Césarée; eh bien! il voyagera avec le cirque Peters. Cirque pour cirque... Et la fortune de la petite ne doit pas être à dédaigner; si le père est millionnaire comme on le dit, voilà de quoi convaincre la vieille Kosticé... » Je m'éloignai pour ne plus entendre ce monologue que mon père ponctuait sans doute selon son habitude de grognements à peine perceptibles et de haussements d'épaules. Le crépuscule éteint, la nuit au dehors avait enveloppé la maison, et les arbres s'étaient tus. Mais dans mon cœur et dans ma tête se levait plus qu'un espoir... Je voyais l'avenir se dérouler devant moi aussi clair que le passé, les certitudes en effaçant les ombres et les lacunes. J'entendais mes voix m'assurer qu'avec leur aide je serais victorieux, qu'ensemble nous nous vengerions de tous et du destin. Je fis dire que je ne dinerais pas. Et, m'asseyant à ma table, je me mis à écrire.

## VII

### ETIENNE, OU LES NUITS BLANCHES

Sans avoir frappé, Etienne entra dans ma chambre.

— Bonjour! Que fais-tu là?

— J'écris.

— A qui?

— A personne.

— Comment?...

— Je dis que je n'écris à personne. J'écris pour moi; une histoire.

— Tiens, tiens. Je croyais que de vous deux, l'écrivain c'était Artagal.

— Peut-être bien; mais comme tu peux le voir, j'écris aussi.

— Depuis longtemps?

— Non, pas depuis longtemps. Mais, dis-moi, Etienne, je ne te savais pas de retour. Quand êtes-vous rentrés?

— Hier soir. David et Alexa arriveront bientôt. Tout le monde fait semblant d'ignorer où ils ont passé leur lune de miel, aussi ne te le dirai-je pas : ils sont sur la Corne d'Or. Vous avez eu sans doute des échos de la noce. Une bien « bella festa », et je m'y connais. Élégant, la note comme-il-faut, very

select : rien que nous et un très petit nombre d'intimes. Tu aurais bien ri; chacun s'est surpassé!

— J'en ai vu quelques détails dans les journaux de Nablos que Glykie nous a envoyés, y compris ta photographie. Je l'ai trouvé fort embelli. Tu devrais te mettre en jaquette tous les jours; ça nous changerait un peu.

— Trêve de plaisanteries et laisse-moi lire ton histoire. Je voudrais que ce soit bon, pour faire enrager Artagal.

Pendant que j'essaye de polir le dernier paragraphe écrit, Etienne prend les pages précédentes. Elles sont peu nombreuses et il a eu vite fait de les parcourir.

— Très joli, dit-il, très vivant. Souvent tu parles de Césarée avec charme et beaucoup de bonheur dans l'expression. Une réserve pourtant : Crois-tu qu'un vaste public puisse s'intéresser à notre enfance?

Etienne et Isidore sont faits pour s'entendre. Ils goûtent dans la vie tout ce qui en est l'accident : l'accidentel, l'accidenté. J'aime, moi, le quotidien, le coutumier, en réalité plus mobile et qui nous montre à la fois l'éphémère et le permanent de toute chose.

— Tu devrais, il me semble, donner un sujet à ton histoire qui, telle quelle, n'en est pas une mais plutôt un recueil de souvenirs. Tâche d'en faire un roman, tout en conservant le côté « désir de libération, livre d'un égoïste, pierres roses du crépuscule ». Ce sera la toile de fond devant laquelle tu poseras des personnages animés. Tout un aspect de ta nature ne paraît pas encore dans ces pages — ton côté concierge, crimes crapu-

leux, intrigues et racontars; le côté dramaturge, quoi! Adieu, je vais rentrer. Je te laisse ces dragées, et celles-ci pour tes parents. Tu remarqueras que leur sachet est plus gros; c'est qu'ils ont fait un cadeau plus important. « La sagesse est dans la mesure », ont dit ma mère et sa docte cabale.

Voilà Etienne tout entier! Deux minutes plus tard il revenait.

— Une bonne nouvelle et que j'ai oublié de te dire : David va acheter « Le Réveil » qu'il compte diriger lui-même. Il m'a demandé des articles. Tu lui en feras aussi, n'est-ce pas, du moment que tu écris. Au revoir.

Depuis mon retour de Nablos et sans qu'Artagal et Isidore en sachent la cause, une sorte de tiédeur régissait leurs rapports; tiédeur qui contrastait singulièrement avec l'amitié qu'Artagal avait évoquée dans sa lettre et que je ressentais aussi, quoique moins habile à l'exprimer. Il existe en anglais un mot précis et cruel pour désigner l'éloignement qui naît parfois entre deux cœurs qui s'aimaient : « estrangement »; l'un à l'autre ils étaient devenus comme étrangers. Tout notre passé semblait compter pour rien, notre enfance effacée, l'adolescence abolie. Dissous, le lien mystérieux qui nous unissait et que nos proches ne parvenaient pas à définir, ni à briser. Si nous continuions de nous voir encore c'est grâce à Belle que je ne voulais pas inclure dans cette quasi-rupture et qui suggérait souvent que nous sortions tous trois ensemble. Je rencontrais parfois M<sup>m</sup> de

Spado dans le monde, et elle me reprochait d'espacer mes visites. « Ma mère t'aime tant, viens donc nous voir. » Puis M<sup>me</sup> Kostié invitait Belle à dîner et je n'y étais pas convié. J'allai chez elle un après-midi. Elle me reçut avec les vieilles dames aux cheveux mauves; ni M<sup>me</sup> de Spado ni Artagal ne parurent et la baronne me témoigna une froideur polie qui ne m'incitait pas à revenir de sitôt. Que leur avais-je fait? Est-ce un crime que d'aimer Belle? Croient-elles que c'est moi qui pousse cette étrangère dans les bras d'Artagal, et cela n'est-il pas à leur gré? Craignent-elles de le perdre? S'imaginent-elles, au contraire, que je veux empêcher cette idylle? Je ne sais pas, je ne sais rien. Trop de questions se pressent et fourmillent dans ma tête, créant des quiproquos, des malentendus, des mystères, des contradictions, m'ôtant tout sommeil, tout repos.

En rentrant de Tripoli, Lady Anne s'était foulé la cheville et, immobilisée par ordre du médecin, elle n'avait pu se rendre à Nablos ni assister au mariage dont elle était en quelque sorte l'auteur. Sous prétexte de ne pas abandonner sa tante, Belle n'avait pas non plus quitté Césarée et les plaisirs que notre ville peut offrir. L'été était encore là, avec son cortège de promenades, d'excursions, de soirées en plein air. Je voyais Belle tous les jours, le plus souvent chez des amis et nous étions rarement seuls ensemble. Parfois je lui prenais la main, qu'elle me laissait... mais ses propos gardaient obstinément le ton mondain. « How is your mother, I am

so fond of her? J'irai sûrement chez elle cette semaine. Avez-vous des nouvelles de Glykie? J'espère que votre oncle se porte mieux. » Je la voyais tous les jours et tous les jours Isidore devait subir la blessure que m'infligeait son visage.

Pour le composer tant de pureté et tant de luxure s'unissaient sans se confondre et ses yeux étaient tantôt le domaine de la candeur, tantôt des sens. Isidore y voyait une vestale, puis une petite fille vicieuse. Son port, sa démarche reflétaient son âme complexe et changeante. Elle se tenait très droite et son corps pesait fermement sur ses jambes, mais ses pieds ne semblaient jamais toucher le sol. Elle était tour à tour — non, simultanément — faite de marbre et de velours, et ce dédoublement me la rendait toujours neuve, toujours autre; il y avait toujours quelque surprise en réserve. J'allais haïr sa froideur et sa morgue; il jaillissait alors sa gentillesse déconcertante et généreuse, son visage s'éclairait d'un sourire qui adoucissait ses yeux, sa tendresse s'élançait au-devant de la mienne. Puis je heurtais un mur et ses lèvres se crispaient. « Sait-elle, se rongait Isidore, sait-elle que je souffre et ce que je souffre? »

C'était un jour que nous déjeunions, avec un groupe d'amis, dans un nouveau restaurant construit sur pilotis au pied du phare. Le repas terminé, nous nous promenions sur la jetée en comptant les paquebots, les cargos, les felouques qui évoluaient dans le port. Très nombreux autrefois, une législation

insensée les avait rendus plus rares. Nous vîmes approcher un des bateaux-mouches qui, durant la belle saison, font le tour du port puis longent la côte jusqu'à la rade du Lazaret.

— Qui m'aime me suive, s'écria Belle.

— Mais non, répliquèrent les autres. Il ne fait plus assez chaud, on sent déjà l'automne.

Belle tint bon et fit signe au batelier qui attendait d'être hélé pour accoster.

— Tant pis; j'y vais, dit-elle.

Artagal et moi nous nous avançâmes, comme d'un commun accord, pour l'escorter. Il faisait d'ailleurs un bel après-midi. Une brise agréable chassait les nuages qui, le matin, avaient assombri le ciel, et nous n'étions pas fâchés, je crois, de cette fantaisie charmante. Bientôt nous étions sur l'eau. Le soleil brillait au-dessus de nos têtes et ses rayons dorés jouaient dans les cheveux blonds de notre amie. Elle se promenait sur la passerelle et nous nous tenions tout près, bercés délicieusement par son pas serein plutôt que par le balancement des vagues. Autour de nous des mouettes aux ailes molles traçaient de grands cercles dans l'air et des voiles au loin s'inclinaient toutes blanches. De temps à autre nous apercevions de longues algues se dévidant à la surface des flots. Nous avançons, nous aussi, d'un pas souple et cadencé. Belle nous précédait. Puis, n'étant pas certaine que nous goûtions l'escapade, elle se retourna vers nous. Voyant que nous la suivions et que nous paraissions heureux d'être ses préférés et de l'avoir accompagnée, elle continua, la tête haute, d'affronter la

passerelle. (Beams, romance sans parole.)

Artagal et Isidore ne se parlaient pas. Que dire, et comment commencer? Belle elle-même ne pouvait combler le gouffre qu'elle avait creusé entre nous. Nous nous affrontions en silence. Jamais je n'ai été aussi près de lui. Combien Etienne se serait réjoui de nous surprendre ainsi!

Je passais mes matinées à travailler. Mes parents exultaient de me savoir si occupé et de penser que leurs remontrances avaient servi: ne me passionnais-je pas enfin pour mes études? Ils me voyaient déjà entré dans la carrière qu'ils souhaitaient, j'étais couvert de lauriers qui leur étaient dus. « Mais il faudra que tu épouses une jeune fille riche. Notre bien, diminué comme il l'est chaque année, et malgré la mort de ton frère qui te laisse seul héritier, notre maigre bien ne te permettra pas de mener un train d'ambassadeur. »

La nuit je ne pouvais pas m'endormir. Artagal et Belle se retrouvaient et je n'étais avec eux qu'en tiers. Ils n'avaient pas besoin de ma présence, se suffisant à eux-mêmes. Que se disaient-ils quand je n'étais pas là? Parlaient-ils de moi? J'étais jaloux de l'un comme de l'autre. Là! Isidore, es-tu satisfait... C'est peut-être pour cela, parce que je me sentais exclu, parce que je me voyais appauvrir, bientôt ruiné; parce que je demeurerais toute ma vie au dernier échelon de toutes les échelles, parce que je ne voulais pas épouser Glykilla et que nulle autre ne pouvait me convenir. « Mais non, disait ma mère, tu n'y

songes pas! Pourquoi Hélène voudrait-elle de toi, elle épousera sûrement un de ses cousins. Rappelle-toi, tu n'auras pas un sou vaillant.» Parce que David avait épousé Alexa et qu'ils allaient être heureux, parce que mon frère était mort, parce que mon père était faible et ma mère aveugle; parce que j'étais seul — éternellement solitaire — et que mes fantômes me poursuivaient, me tourmentaient sans répit; c'est peut-être pour cela que je pouvais écrire, puisant la force et l'inspiration dans mon découragement et dans ma sécheresse; trouvant le calme au milieu des veilles et des insomnies. Si j'écris ce livre ce n'est pas seulement par souci de gloire...

Un soir qu'Etienne était chez Isidore, il s'y attarda jusqu'à une heure avancée de la nuit, luttant pour me convaincre comme s'il voulait jouer le rôle de mes fantômes. « Il faut mépriser, disait-il, ce qui est méprisable; il ne faut pas le taire. N'invente pas sans cesse une vérité, cher Isidore: celle qui l'entoure devrait suffire. Regarde la vie en face, dis les choses telles qu'elles sont.

« Pourquoi ne racontes-tu pas les amours de ton grand-oncle et M<sup>me</sup> Kostiévitche? Raconte, sois sans crainte. Et l'amitié un peu équivoque qui le liait avec Kostié lui-même. Et M<sup>me</sup> Kostié se jetant à la tête du vice-roi, se donnant à tout le monde pour obtenir un emploi au palais. Et Lady Anne Peters fréquentant les écuries pour les lads plutôt que les pur-sang. Ils n'ont pas toujours quatre pattes, les étalons de notre pouliche un peu mûre, mais elle les veut fournis comme des

chevaux. Et il faut dire, d'ailleurs tout le monde le sait, que M<sup>me</sup> de Spado n'aime guère les hommes; que les Argyri sont des usuriers frauduleux; que le jour où Césarée s'effondrera sur ses habitants la terre sera délivrée d'une belle racaille. Dis-les, les impostures que recouvre notre luxe, la crasse sous les lambris, la honte attachée au pied de chacun comme un boulet que les robes de bal et les manteaux de cour ne cachent pas en entier. Ne crains pas de blesser, de tailler, de mordre. Ecris ce qui est vrai, ce qui est juste; sois le romancier et non pas la jeune fille accomplie du siècle dernier, ne peins plus de fleurs.» — Si Etienne avait raison!... Veux-tu, me demande Isidore, que nous récrivions notre œuvre?

Les choses telles qu'elles sont... N'est-ce pas, depuis le commencement, ce que je projetais pour ce livre? N'est-ce pas là le principe de véracité que je voulais respecter en dépit d'Isidore? Etienne aujourd'hui me donne raison, qui toujours prenait le parti d'Isidore. Il lui montre qu'on ne peut mentir impunément et sans nuire à son œuvre. Le romancier va-t-il la récrire? Déjà la poussière recouvre nos premiers efforts, ces cahiers empilés sur la table, que je contemple tristement pendant qu'Isidore médite et s'interroge.

Césarée est une ville poussiéreuse. Son passé réduit en cendres, les sables qui la bordent d'un côté contre lesquels l'homme doit lutter sans cesse, se posent sur ma table et emplissent nos tiroirs. A cette poussière sont venues s'ajouter les dépouilles de mon

frère. La nuit je le sens qui me prend à la gorge, sa tendresse m'étouffe, je vais mourir. Sa voix se mêle aux voix qui me persécutent. Toi aussi, mon frère.

C'est lui qui m'a dit un jour : « Isidore, tu es un fou, ou un saint. » Qui dira à présent ce que je sais et n'ose dire ? Un frère est un autre soi — seul le temps nous a faits différents. Je hais le temps, il abolit la simultanéité ; hormis, Belle, en ton visage. Horrible, poignante détresse de n'avoir pas connu tous ses aïeux ! Certains jours je voudrais voir dans la rue passer l'écolier qui sera mon grand-père, la petite fille aux yeux profonds qui m'enfantera... La vie est une suite de portraits dont j'aimerais déchiqueter l'album et que ses pages soient sans ordre.

Si rien ne se perd, quelqu'un dans cent ans, dans cinq siècles, quelqu'un aura mon regard et refera la nuit les gestes que je fais pour m'endormir. Sottes mimiques ? Simagrées vaines ? vestiges d'un passé confusément ancien, dictées par des temps défunts, par des voix éteintes. Le temps voyage vite mais il est encore trop modéré. Je veux le dépasser, le surpasser, l'ancantir. Etre hier, demain, toujours. La mort, est-ce cela, mon frère ?

Tous mes frères sont incorporels, lui seul était vivant et je pouvais l'êtreindre. Enfants, nous luttions sur nos lits ; pour jouer nos langues se touchaient ; je connaissais bien ses oreilles, ses avant-bras, son sexe, ses genoux. Il est venu se joindre à la poussière sur ma table, dans laquelle je trace parfois de l'index mon nom composite qui me promet à la gloire.

Il vole dans l'air, se pose sur nos cahiers. L'oubli tresse autour de lui sa toile, linceul arachnéen mais tenace. La mort est une araignée du matin, tôt levée et industrieuse.

Ma mère et moi n'allons jamais au cimetière ; les morts sont ailleurs ; ils gémissent aux portes, ils hantent les corridors. Celui que vous cherchez n'est point ici. Tous les dimanches après la messe mon père s'y rend seul, pour prier tout son souï et pleurer comme un veau. Il croit à l'efficacité de la prière et des sanglots.

— Non, Isidore, je me refuse à récrire ce qui nous a déjà coûté tant d'efforts, tant d'insomnies. Quelques retouches çà et là, il le faut bien, mais pas davantage ; quelques corrections, quelques raccords, c'est tout. La vie est trop courte pour que nous parvenions jamais à formuler ce au juste que nous voulons dire et les mots n'existent pas, ou nous les ignorons, pour exprimer toutes les nuances que nous ressentons. Oublies-tu la peine que nous avons à terminer deux pages alors que tout, autour de moi, nous interrompt, alors que le soleil brille et que mes amis m'invitent à la baignade ? Sinon c'est ton angoisse qui nous assaille. Unissons plutôt nos efforts. Déchire, Isidore, cette feuille où tu t'apprêtes à décrire une nouvelle fois le pas, trop décidé pour être trainant, de notre Artagal.

Depuis son veuvage et jusqu'à sa mort, ma grand-mère avait assisté de préférence à la messe du samedi, trouvant qu'il y avait le

dimanche trop de monde dans l'église; trop d'enfants, trop d'allées et venues qui l'empêchaient de se recueillir et de prier en paix. Bien que le banc réservé à notre famille qui compte parmi les fondateurs de la cathédrale soit situé non loin d'une issue latérale, on risquait d'être pris dans la foule, de ne pas trouver sa voiture tout de suite, de ne pouvoir rentrer à temps pour les derniers préparatifs du déjeuner dominical qui occupait ma grand-mère plus que toutes ses autres mondanités réunies. Petit garçon, j'accompagnai ma grand-mère et le lendemain, malgré mon jeune âge, je l'aidais dès le matin à arranger les fleurs et les friandises puis, pour ma récompense, je déjeunais « à table » avec les « grandes personnes », me tenant très droit sur ma chaise.

Le repas du dimanche était consacré aux cousines pauvres et célibataires — Mathilde, Polyxène, Artémise — et aux vieux garçons — Raoul, Ambroise, Gérard — sans famille ni fortune. Réunis hebdomadairement par les soins de leur parente ou amie, selon une tradition immémoriale qui remontait sans doute à une époque où ils n'étaient pas encore seuls ni démunis, ils ne se décidaient pas toutefois à unir leurs destinées devenues solitaires et désargentées. Ma grand-mère disparue, mes parents abolirent cet usage inutile, d'aucun profit même pour les intéressés qui tenaient à payer leur place d'un vide-poches brodé, d'un étui au petit-point, d'un bouquet de violettes, d'une statuette en ivoire. Et comme tout le monde, c'est le dimanche que je vais à la messe.

A Césarée un jeu complet d'églises présente aux fidèles des coupoles de tout ordre, des voûtes arrondies ou ogivales, des croix grecques ou latines; des chapelles diverses et innombrables, des murs nus ou resplendissants, des icônes et des images, des saints d'orient et d'occident dans leur niche ou leur absidiole. Nous sont offerts des services rapides et froids, des cérémonies vite expédiées, ainsi que d'interminables liturgies où l'on perçoit encore dans la mélodie le rythme du tamtam. Pour chaque communauté et presque pour chaque famille il y a les messes « qui comptent » et celles qui ne comptent pas; il arrive pourtant que nous assistions parfois à ces dernières, pour y retrouver des amis avant un pique-nique, mais seulement après avoir assisté à une messe valable. Une messe de mariage à l'église ruthène, même célébrée un dimanche, ne m'en dispenserait pas. C'est ainsi que j'ai pu connaître, en dehors de mon propre rite, vingt autres encore; le rite des Melkites, des Syriacques, des Ethiopiens, des Maronites, des Grecs, des Jacobites, des Arméniens schismatiques ou uniates... Je sais par cœur également l'étonnante cérémonie des épousailles juives où les mariés sont recouverts d'un long voile bleu semé d'étoiles, et celle des funérailles musulmanes où l'on égorge un veau dans l'allée principale du cimetière. On le laisse saigner à mort et son râle affreux accompagne la psalmodie du vieil iman et les ululements déchainés des pleureuses de location.

De toutes ces prières apprises il y a long-

temps, comme les chansons folkloriques des autres et les rondes enfantines de bien des pays, avant même de savoir lire, que me reste-t-il aujourd'hui? Une seule, en français, me donne peut-être le sentiment d'une piété, d'une résignation, d'une espérance véritables. A présent je vois bien que nos églises sont champs de foire, tout en reconnaissant qu'elles sont vivantes et ne s'atrophient pas dans une ferveur d'avant-garde que les orientaux ont raison de tenir en suspicion. Là-bas, en occident, vos entrailles ne sont pas remuées par le travail sans cesse renouvelé de la nature, par les remous profonds des saisons qui s'engendrent et se dévorent, par le déchirement du verbe qui se fait chair, par notre douleur bruyante du vendredi, par notre liesse exubérante du dimanche de Pâques. Votre hostie est idéale, vos holocaustes sont symboliques... Disons en outre que le cœur d'Isidore bat aussi avec Rome, et que sa bible préférée en est la version anglaise dite du roi James; il ne peut donc pas souscrire entièrement aux mômeries du Levant. Une prière seule, au bord du sommeil, parmi les mimiques et les simagrées, les Credo et les Confiteor, les triples signes de croix selon l'usage de Byzance, lui apporte la confiance et le repos : « Mon Seigneur et mon Dieu, dès maintenant j'accepte d'un cœur soumis le genre de mort qu'il Vous plaira de m'envoyer, avec toutes ses peines, toutes ses angoisses, et toutes ses douleurs. »

Alexa et David, rentrant de voyage, vinrent dîner un soir à la maison. Etienne fut éga-

lement invité. Pour moi la soirée fut terne et triste, et mon esprit était ailleurs. Les problèmes politiques du jour, au sujet desquels ils ne s'entendaient pas, mettaient aux prises mon père et David en une discussion sans issue mais qu'ils ne voulaient pas abandonner. Alexa donnait à ma mère des détails inintéressants sur son séjour en Turquie et l'humeur farouche de la population. Etienne m'interrogeait.

— As-tu vu Artagal ces jours-ci? Non, n'est-ce pas, c'est bien ce qu'il m'avait semblé. Je ne puis imaginer la cause de votre brouille. Tu as raison, brouille n'est pas le mot — de votre froideur. Je suis certain que Belle a autant d'affection pour lui que pour toi et qu'il n'a aucun motif de jalousie. Ou bien serait-ce l'inverse? Je t'avouerai que je n'y comprends rien mais que je suis bien malheureux de vous voir ainsi. Promets-moi de faire les premiers pas vers une écla-tante réconciliation. Tu ne lui en veux pas, je suis sûr; pourquoi donc le bouder?

Je me taisais. Cette nuit je ne m'endormis pas. La voix perfide d'Etienne me questionnait sans répit. Pour ne plus l'entendre je récitais des vers, des prières, des chansons, enchaînant le tout sans y penser. Puis, les moineaux m'ayant averti qu'il faisait jour, je me levai pour écrire. Aide-moi, Isidore. Tout seul je n'en viendrais jamais à bout.

Forcé d'intervenir!... Ce recueil d'anecdotes que je projetais de léguer à la postérité, de souvenirs intimes auxquels Isidore a donné un titre et un sous-titre pour en tirer une

histoire d'amour, de jalousie, et de mort; ce petit récit tout simple, si j'étais seul à l'écrire, serait achevé depuis longtemps. Il n'y aurait pas eu ce déchirement qui me fait chaque fois poser ma plume indécise, cette souffrance de la chair faite verbe, pas cette incertitude qui me force à récrire dix fois tel paragraphe car le suivant me guette et je ne sais pas à deux l'aborder. Qu'y mettre qui puisse aussi « le » satisfaire? Si quelqu'un entre dans ma chambre, un de mes amis, une de mes cousines, Isidore en profite pour lui attribuer de ces paroles invraisemblables qu'il tient en réserve dans l'arsenal de son imagination tortueuse. Il fausse mon travail, détraque ma machine. Il transforme mon entourage en troupe de marionnettes. Déjà, à la première page, il coupait de ses réflexions le fil de ma narration. C'est lui qui a dit : comme des duègnes; qui a dit : trop ferme pour être indolent. Je rentrais chez moi par la rue de Tournon. J'allais dire mon goût pour les statues du Luxembourg; pour certaines rues; pour toutes les nuits, du crépuscule à l'aube. J'allais... Mais Isidore efface et rature. Il me remplace par Artagal et nous précipite dans le monde, pour moi tout mystérieux, de l'inquiétant Etranger. Chaque fois que je le somme de s'expliquer, il me répond qu'il connaît son métier, que le moment de jeter les masques n'est pas encore venu, et il me loue les vertus de l'attente. Qui est l'Etranger? Est-ce moi; est-ce lui? Et comment Artagal ne me lirait-il pas si Isidore voit en lui le lecteur qui passe, le public à qui l'auteur lance des pierres et des mes-

sages, qui met longtemps à entrer chez l'écrivain et qui s'étonnera peut-être de trouver son nom et son visage tracés sur chaque feuillet? Ainsi, moi qui voulais être seul (qu'on me laisse seul), seul maître de mon œuvre, je ne puis me passer d'Isidore; je réclame son concours et ses explications; j'accepte qu'il travaille à mes côtés, ouvertement. Pour que mon œuvre vive, souci de libération, désir de gloire. Je voulais au commencement dire ou plutôt chanter, mon enfance et son décor merveilleux de murs en décrépitude et de marbres à demi enfouis...

## VIII

### LA JEUNE VEUVE

Par suite d'une série de grèves et des émeutes qu'elles suscitèrent à Césarée comme en divers points du territoire, nous fûmes pendant quelques jours privés de journaux et de nouvelles. Cela nous laissait ignorants de l'étendue réelle des troubles, et les rapports manifestement — peut-être volontairement — erronés des radios étrangères, accroissaient notre incertitude. Nous apprîmes ainsi que nous étions massacrés et pillés le jour même d'une détente et, le lendemain, alors que les manifestants semblaient avoir repris goût à la lutte, au désordre, que l'ordre régnait à Césarée. La voix du speaker était teintée de regrets : pour rétablir la paix on s'était passé de l'intervention des Puissances.

Qu'il était difficile de prendre parti ! Au sein d'une famille il naissait des divergences ; tous étaient divisés. Un peuple pressuré et bafoué depuis les temps bibliques allait pour la première fois secouer le joug de l'esclavage et de la torpeur. Mais renoncerions-nous de bon cœur à nos privilèges ? Pouvions-nous, avec gaieté, perdre le fruit de tant d'années

de labeur — ou d'agiotage? Et l'on craignait par surcroît de voir certaines passions fanatiques, étroitement liées ici aux revendications nationales ou sociales, prendre le dessus et en fausser le sens. Les castes sont immorales, désuètes, injustifiées; abolissez-les, nous le souhaitons aussi. Mais gardez-nous intacts nos immunités religieuses, nos droits d'hommes blancs. Quoi! Césarée, cette frange d'or, se verrait engloutie par un hinterland barbare? Au secours!

C'est le cinquième, le sixième jour peut-être, de ces événements qui devaient bouleverser ma vie, fermer les volets de la vieille maison où je suis né et laisser notre jardin à l'incurie ou à l'abandon; qui devaient exiler Artagal et permettre à Isidore d'écrire ce livre; qui firent que David...

Ce matin-là, contre son habitude, mon père entra dans ma chambre. D'une main nerveuse il me tendit *le Réveil* qui avait enfin reparu.

— Ton cousin est un fou, me dit-il; un fou et un traître. Il nous fera tous assassiner. Tiens, regarde. Il intitule son article: « Le coq a chanté. » Eh bien, lis-le! L'heure du réveil, sans doute, mais l'heure aussi du reniement. Ce chant du coq, c'est notre chant du cygne.

J'interrompis ma toilette pour lire l'article. Au dehors les rues étaient calmes et les clameurs avaient cessé. Les incendies avaient été maîtrisés et les pillards arrêtés. Nous apprendrions bientôt si le pas qui avait été franchi était bien un pas en avant.

Oui, David, tout un peuple va renaître mais songe que plus qu'un peuple va mourir.

Les pierres ne seront plus jamais roses, les arbres ne resplendiront plus. Les mains perdront leur noblesse, les yeux leur profondeur. De regarder vers l'avenir les laissera vides de mystère. Faut-il tuer le charme, le rêve, la poésie; l'avons-nous mérité? Ces belles routes que vous vous construisez, sait-on où elles nous mèneront? Un bonheur triste est-il plus souhaitable qu'une misère éclatante comme un coucher de soleil, comme un lever de soleil, une misère qui chante au soleil et qui a un goût de vie?

Mais je n'écrivis jamais ma réponse. Et peut-être David avait-il raison... Nous pouvons analyser le passé, nous croyons même le faire en toute impartialité; en fait nous l'interprétons à notre manière sans voir que trop souvent il nous échappe en entier. Chaque siècle invente la démarche, les gestes, les paroles, les inflexions, les motifs de ceux qui l'ont précédé. Il en agite les personnages comme des pantins et leur fait parler son propre langage. Voit-on en saint Paul le petit juif d'Anatolie qui était Romain comme aujourd'hui on est Anglais, qui changea de nom pour voyager, le Beaconsfield d'il y a vingt siècles — voilà qui montre une certaine sagacité, mais encore on a tort et l'on n'a pas tout dit. Nous dictons au passé ses actions, ses opinions, sa mystique; nous l'éclairons par l'anachronisme. A plus forte raison nous sommes incapables de juger le présent dont nous savons moins encore. Oserons-nous donc applaudir à ceux qui viennent de notre vivant refondre le visage d'un pays; plaindre ceux qu'ils ont dépossédés? Bientôt tous seront

morts et ce qu'on appelle l'Histoire tirera ses propres conclusions, changeantes d'ailleurs selon le temps et le lieu. Ici nous pouvons seulement constater que l'Histoire anonyme vient frapper parfois ceux dont nous connaissons le nom; que l'Histoire se glisse aisément dans notre histoire pour en doubler la trame, en fournir la toile de fond et maint détail. Notre histoire s'inscrit en Elle comme Elle s'inscrit en nous. Nous ne sommes pas libres... Et peut-être David avait-il raison. Peut-être le coq a-t-il vraiment chanté et son cri retenti à travers les campagnes et dans les palais morts que vous avez construits. C'est le réveil de la nation. Condamnée par quelque décret du destin à sommeiller durant des millénaires, voici qu'elle s'étire et donne des signes certains de vie quand on la croyait morte. Soyons, comme les serviteurs du conte, prêts à nous réveiller avec elle. L'heure a sonné d'une renaissance. L'autre heure a fui où les valets à vos couleurs précédaient vos carrosses, porteurs de bâtons ou de flambeaux. L'heure de vos bals, de votre cour aux usages usés, de vos petites bienfaisances aux yeux bandés, de votre vie quiète, calme et cossue, de vos brimborions, de vos tapis, de vos portraits en pied, de vos Rhodes, de vos colifichets. Levez-vous, ma famille; levez-vous, mes amis. Ne laissez pas le jour vous devancer. Ce que vous avez appris vous devez l'enseigner aux autres; vous pouvez apporter une histoire, une tradition, une expérience aussi fortes que des racines à ce peuple nouveau qui se déverse irrésistiblement dans vos artères ombragées. Guidez-le, formez-le, ten-

dez-lui la main. Sinon il la prendra, mais pour vous la couper. Avec raison il brûlera et violera. Trop longtemps il a eu faim; il suit à présent que vous mangez; soif — que votre eau est claire. Il a travaillé aux champs comme une bête et couché à même la terre; il a entrevu depuis hier vos tentures et vos baldaquins. Dans vos grands miroirs baroques un visage est apparu. De soumis il deviendra cruel. Il était noir, votre sang le teintera. Ses bras autrefois levés vers le ciel sourd, il peut les abattre sur vos têtes. Ne fuyez pas, ne serrez pas contre vous vos pierreries. Ils ne vous haïssent pas encore, ces hommes que vous ne devez pas haïr. Ils sont prêts à vous aimer si vous leur montrez ce que vous êtes et que l'or n'est pas votre seule richesse.

Bravo, Isidore! David lui-même n'eût pas si bien dit. Pouvait-il avouer qu'il reniait ses origines pour embrasser la cause de nos adversaires? Qu'il ne voulait plus faire partie de nos familles qui sont les rois de l'univers parce qu'ils vont en voiture alors que tous autour d'eux marchent les pieds nus; parce qu'ils savent les langues classiques, le grec, le latin, l'arabe, et les langues étrangères, et que la langue populaire leur est inconnue. Qui disent d'une épouse parfaite, élevant ses enfants sans bonnes ni gouvernantes et connaissant le chemin de la cuisine: « Elle a des qualités de femme de chambre. » Qui disent, comme M<sup>me</sup> Medjed: « Le peuple! quel vilain nom vous donnez à ces braves gens si utiles. » Qui disent, comme mon oncle

— car la révolution ne connaît pas de frontières et s'était étendue à Nablos; cette année-là fut le 1848 du Levant — qui disent comme mon oncle : « Medjed est fou. »

Dans la grande maison de campagne où notre cousine mène la vie riche et réglée de châtelaine en retraite, Isidore écoute auprès du feu qui s'éteint Alexa lui rapporter les paroles de son père.

... Nous seuls n'étions jamais Barbares. Croyez-moi; à ce peuple ignorant on donnera des jeux et notre pain. Sur les décombres de nos maisons d'immenses salles vont s'élever, hideusement bariolées au goût des populaces, et une pègre innommable nous bousculera dans la rue. Ton mari exalte les instincts les plus vils, les actes les plus brutaux. Il écarte les vertus de l'évolution et souhaite que le peuple s'insurge et coure aux barricades. Donnerons-nous nos meubles aux pillards pour qu'ils défoncent mieux nos fenêtres; leur ferons-nous un tapis de nos corps consentants pour que leur procession néfaste soit plus triomphale et devons-nous rehausser le carnage par notre assentiment et par nos vœux? Je sais qu'ils vaincront parce que le nombre et la barbarie doivent vaincre. Mais cette fois c'en est fait du Levant. Hier nous étions la splendeur de Byzance, la pourpre de Tyr, la magnificence d'Ephèse, le phare d'Alexandrie. Les Alcibiade, les Séleucus, les Plotin, les Justinien, les Athanase, vivaient encore en nous. Aujourd'hui la lie des continents se déchaîne contre nos villes et l'Europe, plus barbare encore, lui tend le

glaive et lui montre où frapper. Mais bientôt ton tour viendra, Europe, et nous ne serons plus là pour te défendre et amortir le coup. Troie, Athènes, Hippone, Sidon et Syracuse, Iconium et Phocée, Palmyre et Antioche, Saint-Jean-d'Acre et Cyrène, Damiette et Laodicée, Venise et Carthagène, Livourne et Ragueuse, Gênes et Candie, vont mourir avec nous; nous, les Celtes, les Incas de notre temps. Nous nous reproduirons en cage comme des oiseaux captifs; exilés perpétuels nous n'aurons même plus d'exil. Que les Barbares se battent, nous en pâtissons; s'ils traitent, ils nous tuent; ils luttent, et nous mourons. Pitié pour la race blanche!

Il avait suffi d'une semaine pour que le destin de Césarée nous apparaisse irrévocablement transformé. Plus jamais, gémissions-nous, elle ne sera la Cité que nous avons faite; ce n'est qu'un coin de terre planté de maisons neuves. Elle, — non pas nous, mais ceux qui habitaient aussi notre ville, qui vivaient de nous mais dans d'autres quartiers et qui n'étaient pas nos amis, mais que nous croisions dans la rue, à qui nous n'étions pas hostiles malgré les noms que nous leur donnions (par habitude plutôt que par mépris) et qui auraient pu nous aimer — elle avait montré à tout le pays le chemin de la rébellion car, sans nous en apercevoir, nous avions enseigné à ces autres habitants de notre ville le goût de la grandeur et de la liberté. Une fois la révolte étouffée, et par ceux justement qui l'avaient espérée et inspirée et qu'elle porta au pouvoir, Césarée fut la première

punie et une multitude de nouvelles lois s'abattit sur nous. Nous en fûmes à peine étonnés, sachant de longue date que l'union doit toujours se faire aux dépens de quelques-uns et ayant à maintes reprises déjà servi d'exutoire au mécontentement général dans les années qui précédèrent ces événements. Si la sécheresse, la maladie, le népotisme avaient sévi dans quelque province reculée, on s'en prenait à Césarée. On la ruinait, on lui fermait son port, on lui ôtait toute défense; on muselait sa presse, on se moquait de nos représentations les plus légitimes. Nous ne pouvions plus nous marier, nous promener dans la campagne, acheter du sucre, enterrer nos morts sans une autorisation spéciale, qui coûtait fort cher et qu'on ne s'empressait guère de nous délivrer. Ah! le beau temps où les fonctionnaires, formés par nous, savaient expédier nos affaires! Des impôts vexatoires et contradictoires survenaient chaque jour : parce que le tramway passait devant votre maison, ou parce qu'il n'y passait pas; et l'on achetait ainsi les armes désuètes dont les autres nations ne voulaient plus, et l'on payait ainsi la solde de ceux qui apprenaient à les manier, à qui l'on eût mieux fait d'enseigner un métier moins déshonorant ou qui convint mieux au génie naturel de la race. L'instauration du service militaire obligatoire et le séjour prolongé de toute une population paisible dans des camps d'entraînement fit d'innombrables victimes. On suppose que d'aucuns se félicitaient de cette politique révolutionnaire mais ce n'est certes pas dans notre entourage qu'ils se

trouvaient. Nous préférons le bénin paternalisme d'antan qui n'exposait nos fermiers qu'à de très rares accidents de chasse (M<sup>me</sup> Medjed *dixit*).

Dans le monde du commerce et de la finance il y eut comme un sauve-qui-peut. La poule aux œufs d'or languissait, la vache à lait ne se laissait plus traire, et chacun de liquider au plus vite entraînant à la fois associés et concurrents. Nous vîmes Artagal bouleversé et désesparé. Contre son gré il était entré dans l'entreprise familiale; un temps, même, il y réussit puisqu'il avait su rendre une certaine prospérité à des affaires qui périllicitaient — et le voilà à terre et menacé d'une ruine plus complète.

C'est pourquoi, une apoplexie foudroyante ayant emporté Sergine, il ne put assister à ses funérailles : une des dernières réunions du tout Césarée. J'en fus averti par un billet de M<sup>me</sup> de Spado et me rendis au cimetière avec Etienne. Nous y arrivâmes en même temps que la baronne Kostié et sa fille qui avaient, ce jour-là, emprunté son chauffeur à l'une de leurs cousines pour permettre à Augusto de conduire honorablement le deuil. Malgré son chagrin il était, comme toujours, le bien-stylé et Sergine fut enterrée avec cérémonie et dignité. Leur fille, Marigoula, que nous ne voyions jamais car elle avait mal tourné et vivait sa vie, brisant le cœur de ses parents et épuisant la bourse et la patience des Kostiévitich, agissait tout autrement. Sa toilette et sa conduite étaient de celles que l'on arbore à une garden-partie. Elle minaudait, se retournait constamment pour contem-

pler l'assistance; elle paraissait réjouie de noter tant de beau monde — les Kostié ayant averti tous leurs intimes : une occasion comme une autre de se retrouver en ce moment où l'on recevait le moins possible pour ne pas attirer l'attention des autorités — sans se préoccuper davantage du déroulement de l'office. En dépit de son accoutrement et de sa tenue déplacés, Marigoula était certainement très belle. Etienne me raconta pendant l'absoute que David, dans sa jeunesse, en avait été amoureux et qu'il avait même voulu l'épouser. Naturellement on les fit rompre mais, quelques mois, les Kostiévitich et les Medjed demeurèrent brouillés. Néanmoins en apprenant la mort de Sergine, M<sup>me</sup> Medjed avait dit : « Par les temps qui courent, la Marigoula nous sera peut-être d'une grande utilité. Elle doit certainement connaître des militaires de tous les partis »; et elle avait bien recommandé à Etienne d'assister aux obsèques et de témoigner beaucoup d'affection à la famille de la défunte. Oui, Marigoula avait de la beauté mais sans la noble stature de sa mère. Sa mère était de marbre. Vivante, elle était grande et forte... Plus que je ne l'aurais cru, j'étais ému par sa mort et me rappelai des temps que je pensais oubliés à jamais. La mort fait revivre le passé comme certains liquides ravivent l'écriture des anciens documents. La mort a bluié notre mémoire.

Sergine s'exprimait le plus souvent en italien et Artagal a gardé de cette langue un léger accent et certaines expressions assez pittoresques chez un garçon de sa culture.

Il dirait facilement : linceul, pour drap de lit; il dit : prépotent, pour autoritaire, et : insolite, pour inaccoutumé. Je me souviens d'un après-midi où nous avons fait de nos jouets et de tous les objets que nous avons sous la main une pile énorme au milieu de la nursery et disposé tous les meubles de la pièce autour de la pile. Pour nous c'était une île. Sur ces entrefaites, Sergine entra. Che nuova Babilonia! s'écria-t-elle. Et moi, qui apprenais l'Histoire sainte avec ferveur et effroi, de la confondre depuis ce jour, la voyant si grande, les cheveux blancs hérissés (M<sup>me</sup> Kostié n'avait pas réussi à l'apprivoiser et, lorsque Sergine fut promue au rang de gouvernante elle n'en garda pas moins l'apparence d'une vigoureuse montagnarde, d'un grand oiseau des cimes comme les chantent les épopées balkaniques) — de la confondre avec les prophètes bibliques dont on me lisait les imprécations contre les villes dissolues, ou qui surgissaient géants parmi les décombres des cités saintes mais insoumises. La nuova Babilonia! Césarée? Isidore? Ces mots décrivent bien ce désordre intérieur où la richesse mal administrée s'écoule et s'éparpille. « Je suis la Babylone dont il me faut sortir, ou je péris! »

Sergine comptait en thalers. En Orient, c'est tout récemment, m'expliquait mon père, que chaque nation a adopté son propre système monétaire. Sous l'Empire ottoman, au temps des Echelles et des Comptoirs, toute monnaie avait cours. Hier encore les Ethiopiens comptaient en doublons, roupies et florins; les Egyptiens en réals, en francs, en

paras; les Syriens en schellings et maravédís; d'autres en couronnes, baïoques, roubles ou piastres. Ces systèmes étaient, comme Artagal, les vestiges d'une époque heureuse où le long d'une frange d'or bien des peuples sans se nuire se côtoyaient et se mêlaient. Une autre mosaïque...

M<sup>me</sup> Pelmette survécut à Sergine et je suis allé la voir il n'y a pas très longtemps. Vieille, inactive à présent hormis les soins qu'elle donne à un jardinet obscur, ne recevant que quelques élèves qui n'ont pas oublié leur enfance, ni celle qui contribua à les en faire sortir, vivant seule dans deux pièces aux murs tapissés de photographies déjà jaunies; M<sup>me</sup> Pelmette, lorsqu'on lui parle d'Artagal appuie son rateau contre le treillis vert pomme, ou pose sur la table le gros album ventru qu'elle feuillette souvent. Les narines frémissantes elle se dresse, comme un mère romaine, orgueilleuse. Cette Cornélie du célibat (c'est par respect que nous donnions du Madame à Mademoiselle Pelmette), cette fille de charité de l'aristocratie à qui elle a prodigué le plus noble de soi; cette petite sœur des riches qui lui doivent ce que la fortune ne saurait acheter, semble alors parée d'une fastueuse couronne dont Artagal serait le plus beau joyau.

De personnes que nous estimions avoir bien comprises, parfois certains détails nous échappent longtemps. Je fus très surpris de constater, lors de cette visite, que M<sup>me</sup> Pelmette connaissait peu et mal Sergine; elle apprit sans émotion la mort de cette figure admirable qu'elle jugeait une domestique

inculte. Toute gouvernante que Sergine ait pu devenir, aux yeux de l'institutrice elle n'en demeurerait pas moins la femme du chauffeur et l'amie de Carlotta la cuisinière de mon grand-oncle. M<sup>me</sup> Pelmette, je m'en suis rendu compte, n'avait pas vu d'un bon œil cette intrusion du personnel tout court dans les rangs du personnel enseignant, qui avait fait de Sergine comme une co-éducatrice. D'ailleurs — cela me revient à présent — Sergine pour parler d'elle avait inventé le terme : « la signora professorora »; elle disait aussi : « questa madama », non sans une pointe de malice dédaigneuse.

Je suis incapable de retenir une date et Isidore — malgré son journal, ses fichiers, sa mémoire parfois trop fidèle, sa manie de conserver les lettres les plus insignifiantes — parce qu'il fait œuvre d'imagination vient brouiller encore mes souvenirs. Le passé devient ainsi comme une route sans jalons où ce n'est pas la distance qui magnifie ou amoindrit les événements mais la place et l'importance qu'il veut bien leur conférer. Il m'est impossible par conséquent de dire que cette année il y a cinq, six ou dix ans que David a disparu, ou que tel jour sera l'anniversaire de sa mort; mais je sais que c'est vers cette époque, celle de la mort de Sergine, de ma visite à M<sup>me</sup> Pelmette, que nous devons apprendre la consternante nouvelle.

David, lui, était homme d'action. Non content d'avoir dès le début, salué avec enthousiasme l'ère qui s'ouvrait pour notre pays (mais puis-je encore employer ce pos-

sessif?) et d'avoir mis sa plume au service de cette cause audacieuse, il crut de son devoir de s'engager plus activement. Un second article : « Le geste joint à la parole », nous expliqua ce qu'il attendait de nous et, avant tout, de soi. Il fit les premiers pas auprès des jeunes chefs qui nous gouvernaient et qui espéraient, au commencement, accomplir la fusion des deux mondes : le nôtre, l'ancien; le nouveau, le leur. Concilier, réconcilier, allier, lier, pour la plus grande gloire de la nation, car ils étaient une nation, et de la patrie, car ils en avaient une. David se proposa pour occuper une fonction, quelle qu'elle fût, où on le jugerait utile, au sein du nouveau gouvernement. Sans le titre de ministre, qu'il aurait refusé, on lui confia la tête du département des Relations extérieures. Il eut un bureau, donna des conférences de presse, reçut des quémandeurs et des journalistes, posa pour des photographes et se soumit à des entrevues, prononça des discours, écrivit des articles, dressa des rapports et des statistiques. Il devint le porte-parole, le héraut du régime, et peut-être croyait-il aux promesses qu'il transmettait. (Mais Isidore ne collabora pas au *Réveil*.)

David fut chargé ensuite d'une mission délicate. Ce voyage que l'on qualifiait de « court déplacement d'information » avait en réalité des buts secrets que nous connûmes seulement après le désastre. Il s'agissait d'intervenir auprès des Puissances, d'en obtenir qu'elles lèvent le blocus tacite qui lentement nous ruinait, en prenant garde toutefois à ne pas s'exposer à une immixtion ultérieure.

Il ne fut pas donné à mon cousin d'entamer ces négociations que lui seul eût pu mener à bien. L'avion qui l'emportait éclata dans la nuit au-dessus de la mer. On n'en retrouva jamais les épaves.

Avec David sombraient bien des espérances; notre monde disparaissait, et la paix que nous avions pu entrevoir, et le haïser fraternel du vainqueur et du vaincu, et l'union du passé avec l'avenir. Coûte que coûte, le meilleur de ce que nous étions, de ce que nous avions serait sacrifié car il n'y avait personne sur terre pour nous juger et discerner notre cause... Césarée, ma Césarée, est au fond de la mer, la mer qui sans cesse ronge et engloutit, tuée par la machine. L'aviation a terrassé le Levant et nous ne nous relèverons plus. A quoi nous serviront nos ports spacieux, nos rades abritées, depuis que l'homme présomptueux a défié, a défié l'oiseau!

David n'a pas eu de funérailles mais permets-moi, Sergine, de lui offrir les tiennes qu'il ne rougirait pas de partager. Tout Césarée y était; j'étais là, et Étienne, et tous nos amis. Et cette Marigoula qu'il aimait autrefois et qui connaît aujourd'hui de moins difficiles amours. Le cadavre dans le cercueil, avec le recul du temps, le souvenir ne le distingue plus très bien, ni le nom pour qui nos prières furent dites.

— Le jour je ne le voyais guère. Parfois toute une semaine il s'absentait mais j'aimais, quand il me revenait, j'aimais (dit Alexa à Isidore) son corps velu et direct, sa bouche

ferme et franche. Pour moi il n'est pas mort; il vit ailleurs, transformé — je n'aurais pu lui survivre. C'est lui qui m'a délivrée de mes craintes et de mes visions. Il est la lime qui m'a polie, le rabot qui m'a lissée, le temps qui m'a mûrie. Je ne suis plus aiguë, pointue, rugueuse; je suis femme. Je puis me mêler aux foules sans heurter ceux qui m'approchent, sans me sentir humiliée d'être moi et qu'on ne le sache pas. En hiver, j'avoue : j'ai froid; à midi, sans rougir : j'ai faim. Je peux dire : demain — et ce n'est plus un mirage, et : hier, et je n'invente rien. Je suis femme, bénie comme toutes les femmes. David a été l'événement, l'avènement de ma vie et c'est pourquoi, son corps ayant fait son ouvrage, il n'a pas craint de me quitter. Parti, je le conserve mieux et il m'est venu le goût de vivre. Vois, j'aime ma maison; je l'orne, j'y mets des fleurs. Je soigne mon jardin. Sur les tapis, sur les pelouses, je me meus sans aucun bruit. David déteste le bruit. Il m'appelle son silence.

Étienne vieillira seul dans la grande maison qui a déjà reçu les housses de l'oubli. Là les enfants de David auraient pu rire et chanter. Comme d'autres, grandir et aimer. Et souffrir les peines violemment douces qui frappent les enfants des riches. Ils les gravent avec leurs canifs sur les murs du grenier et plus tard ils les retrouvent, ils se penchent et sourient. Ils auraient regardé le crépuscule descendre dans les arbres et les bulles de savon se dissoudre au soleil jaune de l'après-midi. Je les entends qui rient en moi... Mais David, là-haut David a-t-il su rire? Glykilla,

t'en souviens-tu, Isidore, comme elle riait. Son rire ne s'est pas éteint; mais lui? Et nul n'était là pour recueillir ses dernières paroles, pas de pieux biographes ni de descendants attentifs...

Ils raniment le feu car la fraîcheur de l'aube a fait frissonner Alexa, et Isidore remplit leurs verres à nouveau. La veillée se prolonge et Alexa demande à connaître les projets de son cousin. Qu'il lui raconte son livre si elle ne peut le lire encore. Je ne suis pas là pour chanter les jardins de notre enfance, les jeux et les ris, les heures heureuses d'autrefois. Isidore lui parle d'Artagal, du visage de Belle, du drame qui rôde partout et qui va nous cerner. Il lui résume les conseils d'Étienne qu'il voudrait à présent suivre jusqu'au bout, qu'il suivrait si ma pudeur ne lui servait de censure. J'avais voulu conter le charme vieillot et monotone et élégant de notre existence, sans rien inventer, sans rien tronquer, selon les ordres de mes fantômes. Étienne s'était tourné vers moi et m'avait lancé, cinglant : « Ta vérité, mais, mon pauvre ami, on s'en moque! »

Combien Isidore était content! Il approuve Étienne, il boit ses paroles qu'il voudrait avoir prononcées. Il se confond avec lui et ils deviennent, à eux deux, une seule bouche, une bouche qui ment, une bouche qui danse dans la nuit, immense et ridicule, qui bave, immonde et terrifiante, qui ricane, qui ronge et qui dévore. (Nous irons — m'a dit un jour l'elfe que j'ai perdu — nous irons la main dans la main jusqu'à la Bouche de Vérité, car le bonheur et les dimanches existent...)

Etienne y allait un peu fort, même Isidore parfois en devenait réticent. Un soir que je parlais de M<sup>me</sup> Kostievitch : — Ho, ho, s'écria-t-il, parlez-m'en ! Un demi-castor, une gourgandine. Sait-on seulement d'où elle vient ? C'est une enfant trouvée, une « impostrice » ! Maîtresse des cérémonies, laissez-moi rire ! Une femme sans pudeur ni vergogne. Il fallait l'entendre raconter l'investissement (ou bien devrait-on dire : le siège, puisque c'est par là qu'il commença) de sa petite vertu ! « Votre Hautesse ne voudrait pas que je crie et que j'alerte mes gens ! » Ils en avaient vu d'autres, ses gens... Et hop, la voilà déposant au pied du prince sa soumission et sa fidélité ! La maison Kostievitch peut sauter, les devoirs de Madame l'appellent à la cour, au théâtre, au bal. Et de peur d'y être éclipsée par sa fille elle la jette dans les bras d'un vieux cousin smyrniote ou maltais, venu lui aussi on ne sait d'où. Cependant le père Kostie continue de courir les gitons. Tu sais d'ailleurs qu'il est mort dans un bar louche, du côté du port. La perruque de travers et son maquillage dégoulinant le long de son plastron. Ton grand-oncle dut louer un fiacre pour le ramener chez lui où, lavé et rhabillé, il eut une mort posthume dans le lit conjugal qui servit utilement pour la première fois. Sinon : à la morgue ! et que tout Césarée défile devant ce vieux dévoyé détruit par les vices plus que par l'apoplexie !

Et la ronde d'Etienne continue. Le père d'Artagal se droguant avec ses coolies ; Lady Anne mal satisfaite des services d'un valet d'écuries le cravachant et le faisant chasser.

Mais il n'alla pas jusqu'à parler de la jeunesse dédorée et désordonnée de M<sup>me</sup> Medjed. Etienne, lui, respecte au moins sa mère.

— Pour trois personnes, dit un soir mon père, cette maison est trop vaste.

## IX

### LES ILES

Jamais mon père n'a voulu admettre l'importance de l'argent dans les affaires des hommes et, si nous vivions bien ce n'était pas parce que nous étions riches --- c'était parce que nous étions vertueux. Il sentait que la misère est toujours accompagnée de quelque vice dont elle est le signe extérieur, comme une infection de la peau témoigne d'une impureté du sang, et il comprenait alors que l'on eût honte d'être pauvre. Ma mère, au contraire, n'a jamais craint d'aborder les problèmes d'argent. Elle me disait : « Si tu t'étais appliqué à tes études, si tu gagnais ta vie comme beaucoup de garçons de ton âge au lieu d'être à nos crochets, nous aurions pu conserver cette maison que tu dis que tu aimes. L'argent ne fait pas le bonheur, crois-tu ? Tu apprendras avec les années à quel point il y contribue. C'est par ta faute que je vais être forcée, malade comme tu sais, de vivre dans quelques pièces au plafond bas, sans arbres ni fleurs. » Et de reparler de mon frère. Ce n'est pas lui, si prévenant toujours, qui de la sorte se serait fait entre-

tenir par ses parents, ni qui aurait accepté de si bon cœur toutes leurs privations. Mort, elle l'ornait de toutes les qualités, l'amplifiait, le stylisait, le corrigeait. Elle en faisait une seconde fois son œuvre.

L'appartement que nous trouvâmes était assez vaste pour trois personnes et présentait — dit mon père — des avantages nombreux. D'un étage seulement, il ne nécessiterait qu'une domesticité réduite pour le service et l'entretien. Des voisins âgés et sans enfants, sans pianos, sans chiens, ne nous ôteraient pas le calme et si nous les connaissions assez pour les estimer nos relations s'arrêteraient là et nous ne leur devrions pas de visites, rien que les civilités d'usage. L'atelier de dentellières qui occupait un côté du rez-de-chaussée avait perdu, à la révolution, une grande partie de sa pratique — nous ne souffririons pas d'un va-et-vient continu de clientes. En outre la maison ne comportait pas de boutiques et son entrée avait bon air.

Je fis mes paquets comme pour un déplacement, ne saisissant pas encore toute l'étendue de la séparation. Malgré la fatigue qui me rendait comme insensible je pleurai pourtant un peu en guise d'adieu à mon frère. Mes dernières larmes dans la maison où sans doute j'en avais versé pour la première fois.

Le même jour Artagal s'embarqua pour l'Italie et, dans l'après-midi Etienne, venu m'aider à emballer mes livres, me lut une carte de Lady Anne qui disait à M<sup>me</sup> Medjed : « Mes pauvres chers amis, je pense tout le temps à vous. Belle se joint à moi pour vous embrasser. Rome est bien agréable en cette

saison; de venir m'y rejoindre vous ferait le plus grand bien. » Je sus ainsi que Belle et Artagal se reverraient.

A la fois fleuve et lac notre mer n'est pas comme toutes les mers. Deux caractères surtout font sa beauté : son cadre si harmonique et la vivacité, la transparence de l'air et de la lumière. C'est une mer bleue, dit encore Michelet, très anère et très salée. Les Arabes l'ont appelée la mer Blanche du Centre. Homère lui voyait d'autres teintes. D'innombrables îles l'habitent dont les longs pieds, les vastes racines se continuent sous les flots où, par temps clair, le voyageur les distingue longtemps. Nos villes sont aussi des îles, c'est par l'eau que nous y allons; et nous, nous sommes des îles. Nos pieds se touchent, nos racines se rejoignent. Loin d'ici Jackie peut bouder, Nicole peut mordre, Pierre pleurer, Adrien se cacher, Christian être timide... Vous pouvez crouler, murailles de Nablos; disparaître, jardins de Césarée. Dans l'absence Ildore vous suit; il vous rejoint et ne vous quitte pas.

Avec l'âge, la baronne Kostévitch — autrefois circonspecte et calculatrice — était devenue une femme bavarde : l'on avait peine par conséquent à distinguer le faux du vrai dans le flot de ses monologues, et ce qu'il fallait retenir de certaines paroles irréfléchies. Sa volubilité nouvelle faisait que tout ce qui lui passait par la tête lui passait aussi par la bouche, sans mesure aucune, la vérité et le mensonge accouplés, les appréciations et

les jugements réels mêlés à des fantaisies du moment et à des pointes aigres-douces. Jadis elle vous disait une chose ou elle ne vous la disait pas. Au demeurant, la difficulté des temps rendait tout le monde menteur et cachottier. Même à des intimes on ne voulait plus confier l'état de sa fortune après les entames qu'une sévère législation et quarante réformes avaient pu y faire, ni ses projets pour le surlendemain. Ainsi les plus honnêtes se mirent-ils à frauder, les plus francs à dissimuler. Les curieux et les colporteurs de ragots, ignorant tout cette fois de la vérité, se devaient donc, afin de paraître renseignés, de l'inventer entièrement et ils contribuaient à brouiller davantage ce que l'on pouvait savoir de la situation de chacun.

A force de recouplements, de patience, d'attention, Isidore parvint à réunir quelques bribes de la vérité. Non, Artagal n'était pas ruiné tout à fait, il n'était pas en fuite. Conseillé par un vieil homme d'affaires dont l'habileté était depuis longtemps au service de sa famille, il avait décidé de rechercher à l'étranger les appuis et les garanties qui pourraient renflouer sa position. Son voyage ne devait durer que quelques semaines mais nous sûmes bientôt qu'il lui serait quasi impossible de revenir à Césarée sous le régime actuel. Des bruits divers coururent la ville, que les Kostiévitich ne voulurent ni démentir ni confirmer. On raconte que les gouvernants accusaient Artagal, ainsi qu'une poignée d'autres négociants, d'on ne savait quelles malversations politico-économiques qui équivalaient à une trahison. Ils comp-

talent plutôt, sous ce prétexte, faire main basse sur d'importants intérêts et se proposaient, par une sorte de nationalisation officieuse, de contrôler tout le marché et de le régir à leur guise. Astucieusement — les ans ne lui ayant pas ôté jusqu'au sens des affaires — la baronne Kostiévitich avait fait transférer ce qui leur restait de fortune liquide et mobilière au nom de M<sup>me</sup> de Spado, celle-ci ayant obtenu le passeport et la protection d'une légation étrangère, et les gouvernants ici en furent pour leurs frais. Au reste ces dames ne tenaient plus à vivre dans une Césarée au visage neuf et songeaient, dit-on, à suivre Artagal en Italie dès que la réalisation de leur avoir le permettrait.

Mais que sans plus attendre je reparle de Belle! Oui, Isidore, je l'avoue enfin, j'ai aimé Belle de toutes mes forces. Je ne veux plus, je ne peux plus jouer, je vais tout dire; tout ou presque... Ce n'était pas seulement un adolescent sous l'emprise d'un visage et cherchant de quoi remplir une vacance en soi. Il y avait aussi cette douleur charnelle et adulte qui me faisait à la fois craindre et appeler la mort. Ce n'était pas seulement pour l'acte d'amour facile que je désirais le corps de Belle; je rêvais une possession plus complète. La nuit, le poignet de Belle je souffrais parce qu'il n'était pas mon poignet. Je me tordais dans ma solitude de savoir Belle si distincte de moi. Que ne pouvais-je peigner mes cheveux et qu'ils soient les cheveux de Belle! Parler avec sa bouche et ses mots; marcher sur ses jambes. Que mes hanches prennent

de l'ampleur, que mes épaules s'amentuisent, qu'il me naisse des seins; qu'un matin, au réveil, on me dise : Belle!

Avant Belle, l'univers n'existait pas, je n'existais pas. Très jeune j'avais connu les femmes. Étienne m'y avait mené dans le quartier du port. Sans enthousiasme ni dégoût j'en eus tout juste pour mon argent de poche. Très jeune j'avais lu Racine et Baudelaire et Donne, la Princesse de Clèves et Adolphe et Werther. Avant Belle l'amour n'existait pas. Les femmes n'avaient pas de visage, les livres, les lèvres n'avaient pas de corps. Les mots étaient vides; les jours, les saisons étaient vides. Mes yeux ne voyaient pas le soleil, ni la pluie, ni la mer. Mes doigts n'avaient rien touché, ils étaient neufs, et mes mains vierges n'avaient rien promis. La nuit n'existait pas, nul ne pouvait connaître ses secrets, ses bonheurs, ses rancunes. Je ne connaissais pas les silences du rêve, ni la couleur des larmes, ni les replis de Moi. Pour Belle je changeai ma démarche, je changeai ma voix; je voulais changer d'yeux, je ne voulais plus être le même qu'avant. Je crus à la vie éternelle parce que le corps de Belle n'allait pas mourir et pourrir à jamais; je crus à la mort parce que ma souffrance n'allait pas durer éternellement. Mais un lit, une tombe, suffiraient-ils à nous réunir?

En moi l'amour de Belle ne pardonne pas; c'est de cela que je mourrai. Une douleur qui parfois s'endort; qu'une brûlure, une migraine peuvent atténuer mais qui n'est jamais absente, jamais inactive. Certains malades ne peuvent vivre comme tout le monde; ils doi-

vent se refuser certains plaisirs, certains mets, certaines promenades — ainsi l'amour de Belle m'a coupé de la vie quotidiennement simple et aisée des autres. Je ne suis pas comme tout le monde et c'est à moi seul que cela est arrivé. L'amour de Belle a dévié le cours de ma vie, a transformé la pente de mes jugements et le flux des battements de mon cœur. Il m'a creusé ici; ailleurs m'a nivelé. Une géographie inconnue s'est emparée de moi. Mon sang en est irrévocablement atteint. Certains mots me sont interdits; ils me font du mal. Le mot : demain; le mot : bonheur. L'amour de Belle m'a fait autre; je suis un autre. Un autre que je n'aime, que je ne connais même pas.

Partout je la cherche encore. Le matin chaque rayon de soleil pourrait l'éclairer; le soir chaque ombre va être la sienne. Je la cherche dans d'autres femmes, tentant de la surprendre avant qu'elle n'abandonne cette trompeuse enveloppe. Je veux savoir comment sont faites les autres femmes, si elles ressemblent à Belle. Elle est partout et je ne puis la saisir. Si je me couche c'est contre l'acier de son visage; si je veille c'est son image qui marque l'heure; si je prie c'est afin de la revoir. Et je bois parfois — c'est pour l'oublier. Elle est là lorsque mon esprit erre; tout à l'heure Isidore a souligné de rouge (craint-il qu'une seule m'échappe des allusions que les hommes depuis le début des temps, que les peintres et les poètes ont préparées pour moi? Il n'y a pas une note écrite à l'intention de Belle que je ne remarque, qui ne me frappe avec violence au sortir du

clavier), Isidore a souligné de rouge « les choses où le son se mêle à la lumière », et « la candeur unie à la lubricité Donnait un charme neuf à ses métamorphoses », et « Je croyais voir unis par un nouveau dessin Les hanches de l'Antiope au but de l'imberbe Tant sa taille faisait ressortir son bassin »... Il me montre des mots qui brûlent, il projette devant moi des images précises et cruelles. Il ne veut pas que je me rétracte, ayant avoué; que je fuie ou me taise. Prends et lis, m'ordonne cet ange du mensonge à qui j'ai dit la vérité et qui ne l'oubliera pas. Qui me rappelle qu'à Rome Belle a retrouvé Artagal.

Isidore, laisse-moi; je ne suis pas romancier. Tu voudrais peut-être que je donne ici une description de Rome où, tu le sais bien, je ne suis jamais allé. Néanmoins cela te convient que les deux amants se soient revus dans la ville dite éternelle — le temps y est comme aboli, et les lendemains ne surgissent que d'entre les ruines — et qu'il y ait, comme dans les tragédies, au fond, un temple... Tu aimerais, pour la scène qui va suivre, que j'endosse quelque toge de carnaval ou une chlamyde de mi-carême. Même, pourvu que j'y aille, tu me tolérerais en veston puisque la tragédie n'a pas d'âge et qu'elle est de tous les temps. Que je les surprenne ensemble, le noble méditerranéen et la belle étrangère, et que nous nous saluions dignement, en alexandrins — ou même en prose, car l'épique rehausse tous les langages. Tu ne nous permettras pas de dire le temps qu'il fait, ni

d'échanger des nouvelles; nous devons nous enfermer dans les beaux sentiments : le devoir, l'amour, la loyauté, l'amitié. Le tout avec des majuscules dans la voix et une ponctuation adéquate. Que votre dialogue, dis-tu, soit tendu mais poli; et l'action vraisemblable, mais une et sans issue. Me feras-tu mourir, Isidore? L'un de nous trois sera-t-il la victime? Verserons-nous des larmes artificielles pour dissimuler en même temps qu'imiter les nôtres? Tous trois nous quitterons-nous pour toujours? Hélas... C'est bien cela que tu veux, et être seul à terminer ce livre? Soit; mais accorde-moi le temps d'entrer dans le jeu, de construire un décor et de me procurer un masque. D'étudier une énumération des temples, des églises, des fontaines, et de puiser les détails dans les récits des voyageurs. Je plante çà et là quelques colonnes, je parsème le sol de chapiteaux que la verdure envahit. Tout est en place; mais d'abord

Je demeurai longtemps errant dans Césarée. Le soir, par les rues calmées ou au bord de la mer, je marchais sans rien voir, sans entendre aucun bruit, m'arrêtant parfois, ivre de romantisme, à l'extrême pointe de la jetée du Lazaret. Ensemble, Belle et moi, nous y étions venus. A présent, implorante ou menaçante, la mer levait vers le ciel les bras blancs de son écume. Là j'avais ri, là Belle s'était assise. La mer, le vent, sauf en mon souvenir avaient tout effacé. J'apprenais la solitude mieux que la mort de mon frère, n'avait pu me l'enseigner. Une solitude qui part des reins pour m'envelopper tout entier, qui se

presse contre mes membres, bourdonne à mes oreilles. Tout mon corps n'est que cela. Avais-je une maison, une famille, des connaissances? Isidore... qui est-ce? Je ne le connais pas. J'oubliais l'heure de dîner. « Je n'aime pas que tu traînes par les rues... Je tiens à ce que tu nous avertisses, ton père et moi... » Les horaires de mon chagrin ne coïncidaient pas avec les horaires de ma mère. Tant pis; j'étais de la race des errants, des annésiques et des pauvres pour qui il n'y a au monde qu'un banc dans le noir où s'asseoir et mourir. Dans ma solitude je les embrassai tous, les approchant, les devinant, les comprenant. Je serais allé les rejoindre si je n'étais déjà devenu un des leurs. J'ai connu la faim, le froid, la misère, le désespoir, la résignation, la révolte. Tout cela. Il n'y a rien qui puisse me sauver. Rien. Nous sommes ainsi voués au malheur, dis-je. Avec quelles armes — dans cette nuit sur ce banc — mettre un terme à nos épreuves, dit Isidore.

D'un pas trop (chose) pour être (machin)... voilà comment naquit Isidore. Ce fut le début de notre dédoublement et de notre dialogue. Je reculai pour juger — et voici que surgit Isidore. Entre mon visage et son reflet le chemin est difficile dont chaque pierre, chaque ornière est une hésitation, une rature, un recommencement, un ensemencement nouveau. Tout seul, d'un jet, le plus grand poète a-t-il pu décider de faire sourire et non pleurer l'automne? Point noirs? pas mornes? se demandait-il. Isidore se préoccupe de la condition des mots. Que devons-nous aux

mots puissants, aux mots : vie, mal, cœur? Aux mots longs comme désespérance? Mais nous devons beaucoup à ces petits mots courts qui presque passeraient inaperçus. Ils font, à notre insu parfois, toute notre force et toute notre vertu. Ils apportent l'ombre et la lumière; ils donnent espace et volume. Non pas les substantifs mais ces mots ramassés, concentrés comme des bombes et qui éclatent avec la vigueur de la sève, qui glèlent : si, ou, mais, car...

— Mais non, Isidore, tu mens ou veux nous tromper. Cela ne te préoccupe guère. Avoue-le, que ta vie est une compétition d'épithètes...

Je suis le poète Baroque du peut-être

Je suis l'insecte et l'entomologiste, l'astrologue et la constellation, la plaie et le chirurgien. Je suis l'objet, et je le contemple, et je le dissèque. Je suis l'œil, et la lunette, et la distance qui sépare l'observatoire du panorama. Je suis ce qui s'étend devant le regard et le mécanisme derrière l'orbite. Je vois, je regarde, j'enregistre, j'examine, je scrute, je surveille, j'épie; et je suis le complément direct de chacun de ces verbes. Je suis le chercheur qui note le détail de ses découvertes. Il est joyeux, il est précis; il est las et satisfait. Tous les jours; mais, dans ses carnets, une courbe ne se délie-t-elle point? Ce qui me sépare d'Isidore? La distance entre le visage et l'image, incalculable peut-être, entre l'homme et le reflet, entre l'enfant et les destins. Chaque boucle de la courbe. Champ de vision; vision tout court — l'espace insoluble du rêve, du miroir, de la toile

peinte. Qui me rapproche de ce visage que je puis reconnaître, mon reflet, qui ne me connaît pas...

C'est alors, selon une clause de son testament, que je pus recueillir l'héritage de ma gouvernante anglaise, toutes ses économies. Elle était morte quelques années auparavant mais sa mort ne pouvant en son temps servir les desseins d'Isidore, il avait jusqu'ici négligé de la signaler. Elle s'était d'ailleurs retirée dans son île natale après nous avoir quittés et je ne devais pas la revoir. Ces quelques centaines de livres n'étaient pas mon premier héritage, ni le plus important — mais c'était le premier qui se pût dépenser, dissiper. J'avais en naissant reçu bien des présents. Que de colonnes écroulées, que de croisades déchirantes, que de massacres et de fuites, que de regards de haines; et des rades, et des rivages, et des ciels amis — dont je n'ai rien pu refuser. Avant Colomb j'ai abordé à des terres inconnues; il y a dix mille ans j'ai exploré le fond des mers où gisent pélemêle les carcasses de mes monstres et les débris de mes dieux. A chaque tournant de l'Histoire j'étais là, et l'Histoire m'advint. J'ai dénombré les étoiles avant qu'elles fussent toutes nées; j'ai inventé la roue, et l'alphabet, et l'espérance. J'ai dicté aux héros leurs métamorphoses, j'ai chanté par la bouche des aèdes. Ma famille, mes morts reposent dans les caves des musées où je vais parfois saluer les sarcophages de mon père et de ma mère.

Le premier legs de ma gouvernante était plus ardu qu'un décalogue. Aujourd'hui je

serre les coudes, je contourne les pelouses, je baisse les yeux. Né dans un souk ou presque, je baisse la voix, je contourne les jurons, je serre les dents. Je n'en puis rien dissiper : Isidore est accompli, un point c'est tout. Mais ces quelques centaines de livres dès que je les recueillis et en dépit des objurgations de mes parents (Quelle folie! Est-ce le moment de voyager?), je sus les employer et je partis pour l'Italie. Le sort m'y réservait le dernier de ses coups.

Chez la Contessa Papalino peut-être, ou dans le parc du Prince de X. Qui nous dira les beaux jardins romains où le soleil jaunit au murmure des fontaines? D'un Romulus à l'autre, douze siècles d'une ville, et quinze siècles depuis, qui nous les dira? C'est là, oui, c'est là que je retrouvai le marquis levantin et la noble étrangère, mais unis par quels liens? Oh, qui nous le dira? Moi, je ne puis me souvenir, je ne puis parler; mais toi, Isidore, qui as mal au silence, mal à l'oubli, ces deux outrages du corps humain?... Unis, ensemble, dans les places publiques, dans le cimetière anglais, sur le rebord des fontaines, au pied des arcs de triomphe, à l'ombre des basiliques? Une ombre sur le banc, à l'ombre des cyprès une forme. L'ombre m'envahit. Le Tibre ne les sépare jamais. J'aurais voulu les désunir, les briser, vaincre. Mais de quel droit, Isidore, de quel droit? Tu le sais : Belle était libre et ne m'avait rien promis; par trois fois elle ne m'a rien promis...

Ton histoire n'est pas vraisemblable, Isidore; elle manque d'ossature et de sérieux.

Oui, j'interviendrai. Par trois fois, dis-tu? Quelles preuves peux-tu m'en apporter? Je te somme de t'expliquer.

Alors, au plus profond de moi, Isidore va puiser ces épisodes que je voulais oubliés. Il les découpe, les rassemble et me les sert, reconnaissables.

a) Un matin de demi-brume, un matin garni de livres. A l'infini les têtes inclinées des autres. Sortons, me dit-elle. Et nous sortimes pour toujours.

b) Dans le soir interrompu seulement par la pâleur jaune d'une robe, dans l'ombre qui obscurcit ses cheveux, sans répondre elle éclata de rire.

c) Le blanc lui sied, il fait chaud. Je la tenais contre moi quand elle disparut. Je n'oublierai pas cette étreinte.

Et Belle, indolemment, comme les fleurs, secoua la tête. La corolle a dit non; tout le reste est symbole.

De sérieux, d'une ossature, la vie et les romans ne manquent guère. On y rencontre des jeunes gens qui voyagent librement et qui emportent l'exotique partout où ils vont. Les tapis des palaces, les salons des princesses leur sont accueillants et familiers. Plus tard ils feront quelque chose, ne serait-ce qu'un acte gratuit; ils se promettent de donner un jour des fêtes, ou de mourir jeunes, ou encore d'écrire des livres. Ils tâcheront de ne pas se peindre dans ces livres et ils ne le pourront pas. Ou bien ils se marieront et leur faire-part sera comme un adieu. Ils se perdent alors dans leur famille et leur jungle natales,

et leur exotisme les abandonne en les happant. Ils fondent dans des Amériques lointaines, des Asies mystérieuses, dans les Comagènes de leur enfance; le paysage les engloutit. Incapables de mentir ils ne pourront que se raconter et ils feront semblant que là était leur intention première. Ils se raconteront comme d'autres donnent des fêtes, comme d'autres meurent jeunes, se marient, commettent un acte gratuit... Mais voici ce qui se passa.

M'étant installé dans un hôtel de bonne mine et de prix abordable, après avoir savouré mes premiers moments de détente depuis mon voyage de Nablos (mais y es-tu seulement allé, à Nablos?) je décidai de rendre visite à Lady Anne Peters dont l'hôtel était assez près du mien pour que j'y aille à pied. Je trouvai chez elle sa nièce et Artagal. Ils ne me témoignèrent aucune tiédeur; ils étaient heureux, me dirent-ils, de me revoir et certains que je partagerais leur bonheur. Peut-être n'ai-je jamais souffert comme ce jour-là. Le bracelet de ma montre pesait plus lourd que de coutume, mon col m'étranglait, il poussait des clous et des cailloux dans mes chaussures poussiéreuses, des moustiques m'agaçaient, un orgelet me naissait au bord de l'œil, je sentais une démangeaison au milieu du dos. Peut-être n'ai-je jamais souffert, même ce jour-là. Que toute ma peine, toute ma souffrance est illusoire, que je n'ai jamais souffert et jamais aimé. Mais si cela est réel, si ce qui se passa est vrai, la cérémonie fut des plus intimes et j'en fus le témoin — les Grecs disent: martyr.

Ensuite, accompagnés de bagages élégants, les nouveaux mariés partirent pour Paris et Lady Anne se décida pour Genève, me laissant à Rome quelques jours de plus. Il existe de par le monde et dans les romans que nous avons lus des personnages oisifs qui traînent leur exotisme de capitale en capitale et dilapident leur héritage. Je passai, moi, ces quelques jours dans les salles des musées, à des visites de famille. J'y reconnus la vestale de marbre que j'eusse pu avoir pour sœur. Mon père et ma mère au regard de pierre m'enjoignirent de leur revenir. Je repris donc l'avion pour Césarée et me remis à écrire (Belle et Artagal que je ne verrai plus), Isidore puisant dans mes souvenirs des épisodes que je croyais oubliés. Peu à peu mes fantômes m'abandonnent, je mûris et laisse mes mythes derrière moi, j'ose enfin regarder les statues en face. Mais la solitude m'envahit et les statues la peuplent à peine. Elles ne me dictent pas ma conduite, ne me dictent pas mes mots. Rien ne me réussit, personne ne m'aime, je suis voué au malheur et à l'écriture, la vocation d'Isidore s'empare de moi et me possède. J'attendais. J'étais comme un apatride, comme un exilé, dans une maison dont les bruits et les voix ne m'avaient pas été connus de tous temps. Assez spacieuse pour nous trois, disait mon père, or j'allais y étouffer. Je posais la plume pour écouter le grincement des portes, les craquements insolites du parquet. Personne!... Dans l'orient désert quel devint mon ennui! Le vent m'apporte les cris des grands oiseaux, les grognements des moteurs cherchant où se

poser. Mon seul répit, mon seul repos c'est à ma plume que je les dois, car les îles sont abolies. Je me rends compte que l'eau n'est plus le chemin qui y mène. Abolies, et leurs racines ne se rejoignent plus. Je ne vous verrai plus? J'ai tout perdu, Isidore, j'ai perdu... Je suis seul en face de mon âge d'homme, en face de la mort des autres.

Et Isidore fait tomber le rideau sur cette mer qui n'est plus qu'un lac.

## X

### LA LETTRE DE BELLE

Au cours de ce livre, le vivant et l'écrivain, l'auteur a pu mûrir. Lorsque j'étais enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant. Puis, leur œuvre terminée, mes fantômes me quittèrent. Je n'ai plus d'âge à présent; si je ne le savais pas, au moyen d'un miroir je reconnaîtrais que j'ai l'âge de ma mort, l'âge de ma vie d'homme, l'âge des autres. L'opération est achevée, et je suis Moi. Comme moi, Isidore a mûri. Nous avons appris à nous comprendre et à nous accepter; bientôt l'on ne nous distinguera plus. Et Artagal a mûri. Son visage n'est plus fait d'espaces à conquérir; presque, il prendrait du ventre. Demain, s'il venait à disparaître, sa mort serait encore prématurée, mais il aura vécu. Et Belle a mûri au cours de ce livre. Elle n'est plus l'adolescente dorée qui offrait au soleil un front pur et sans rides, la vierge barbare prête aux holocaustes plutôt qu'aux sacrifices et qui ne craignait pas de regarder en face les astres et la vérité. Elle est entrée dans l'âge des varices et des

lunettes fumées; elle rejoint Alexa au milieu des factures, des coups de téléphone, des lettres de condoléances. Et Belle m'écrit qui autrefois... Oui, Belle m'écrit chaque semaine.

Combien nous fûmes heureux de vous revoir à Rome, mon cher Isidore; jamais surprise ne donna tant de plaisir aux surpris! Nous voici maintenant en France, et à Paris. Artagal dit que c'est la seule ville au monde où l'on consente à être malheureux — mais nous ne le sommes pas encore — et seul, or nous sommes ensemble. Les jours se passent à ne rien faire, et c'est bien ainsi. Artagal rêve, se promène, ne travaille pas, et je m'amuse à l'observer. Pour la première fois un être m'appartient et je veux le circonscrire. J'aimerais vous rapporter, minute par minute, l'emploi de notre temps — moi, si paresseuse; moi, qui n'écris jamais! Artagal m'a donné le goût de la narration. J'ai envie de vous raconter pourquoi il n'eut jamais de gouvernante anglaise (ce qui d'ailleurs a fait que nous nous parlons toujours, tant bien que mal, en français).

En je ne sais plus quelle année, alors que M<sup>me</sup> Kostiévitich était encore une enfant, l'Angleterre eut des visées sur Raguse qu'elle espérait arracher du continent pour s'en faire une île. L'Angleterre a le goût des îles; elle-même, il lui en faut partout — et elle sait l'art de détacher les rochers et de les transformer, loin de la terre ferme, en domaines flottants. Ce projet aurait ruiné le vieux Spado, du moins le croyait-il; et que sa ruine ait été consommée sans que Raguse s'éloignât du rivage ou changeât de maîtres,

ne le fit pas moins élever sa fille dans la haine et la crainte de la perfide Albion. A Césarée, dans votre entourage, c'est, que je sache, la seule anglophobe. Elle ne lit pas les romans à la mode, elle n'aime pas le golf et les souliers plats, elle ne fait pas de jardinage et ne prend dans l'après-midi ni thé ni toasts.

Etienne m'a assuré qu'elle ne pardonnerait jamais à l'Angleterre, à l'Empire britannique, à tous les Anglo-Saxons et à tous les anglophones de la terre de ne pas l'avoir invitée au bal que donna Lord Y. le 31 décembre 1899. Qu'elle a la rancune de l'éléphant; d'un éléphant qui saurait, s'il peut à la rigueur s'introduire dans le Gotha, que les pages du Debrett lui demeureront inexorablement fermées... Croyez-vous, Isidore, qu'elle me pardonne jamais d'avoir tenté d'isoler sa ville natale, d'avoir laissé en son absence un siècle se clore et s'ouvrir un autre, de lui avoir pris son petit-fils?

Aimez-moi, Isidore, comme on aime une personne vivante, un être de chair et de sang, qui respecte le vent et le soleil, qui bientôt vieillira, qui n'a plus de prétentions à l'immortalité, qui a ses manies, ses travers, ses ridicules, son numéro de téléphone, mais qui vous aime aussi fort que vous aimez

Belle.

Hier soir (dit une autre lettre) Artagal m'a longuement parlé de vous. De votre enfance, de la maison où vous êtes née et que je connais si mal, des yuccas et des flamboyants,

du crépuscule de Césarée. J'apprends, Isidore, à vous comprendre et à vous accepter, et il me semble ainsi avoir partagé vos bulles et vos échantillons. Mais je ne cesse pour autant de faire de nouvelles découvertes. Artagal me décrit en vous ce qui dès le début fut vous; ce qui vous est venu ensuite de votre éducation, de votre famille; ce qui vous vient de lui. Et il me montre en lui tel geste, telle manière de voir ou de sentir qu'il tient de vous. Ceci je l'avais déjà remarqué et qu'à certains moments il serait permis de vous confondre. Et il me dit la vive affection qu'il a toujours ressentie à votre égard et je croirais aisément, tant alors sa voix s'embue, que vous l'avez souvent fait souffrir. Là-dessus il devient réticent, mais l'on devine malgré ses silences qu'il vous en veut moins qu'à votre famille, votre clan, votre secte, à tout cela qui tentait de vous séparer et de vous éloigner. Vous admirez beaucoup sa mère, n'est-il pas vrai? D'ailleurs vous lui ressemblez un peu, et je vous trouve le même regard lointain. Et Artagal me dit encore que vous m'avez admirée aussi, et de la même façon. Que pour moi vous auriez changé de voix, de démarche! Suis-je la mue, suis-je le temps, que l'on se transforme à mon seul toucher?

Belle était du nord. A Césarée, et souvent en dépit de nos intérêts véritables, nous étions tous un peu anglomanes. Par un snobisme exaspéré nous recherchions (ô passivité de l'orient qui ne sait vaincre que dans la défaite) ce qu'au fond de nous-mêmes nous

avons hors de notre atteinte. Nous imitons les Barbares tout en n'oubliant pas que nous ne parviendrons jamais à les égaler. (Non, nous ne valons pas comme à Vienne, nous ne croisons pas le fer comme à Berlin...) Ce sont les Barbares qui nous l'ont enseigné en nous offrant puis nous insultant leurs livres et leur costume. C'est ce que M<sup>me</sup> Pelmette, ce que Miss Try nous ont enseigné : « Vous ne ressemblerez jamais à nos ancêtres les Gaulois, à nos ancêtres les Bretons et les Normands, mais il faut essayer sans cesse. » Vos améthystes, nous disent-ils encore, sont les plus belles qui soient; si vous nous les abandonnez, nous vous procurerons l'ivresse des machines et des routes aplanies, des idées claires, des boîtes de nuit. Le voici le jour de gloire de la technicité où vos îles sont abolies. — Et c'est à nous qu'on l'annonce, à moi qui ai inventé la roue, qui ai pensé l'alphabet et rêvé le premier à l'illimité des nombres!... Hélas oui! Nous sommes la Byzance qui laissa choir ses étoffes persanes pour s'offrir nue aux conquérants asiates; l'inconstante Jérusalem amoureuse des Croisés et des Infidèles; Athènes suppliant qu'on la viole et l'égorge; Alexandrie qui se glisse, riant et pleurant, dans l'étreinte brutale des Arabes; Nablos se livrant tour à tour au Turc sanglant et au bouillant Bonaparte!... Tout cela Isidore le sait et bien d'autres choses encore. Il sait à merveille conserver les lettres de Belle et me les tendre, une à une, dans le moment et dans l'ordre qu'il veut. Il sait tricher et mentir et me faire parler d'Artagal en des termes qu'il est seul

à choisir. « Se dédoubler c'est le don suprême », cite-t-il à tout propos. Et puisque Belle n'en a pas parlé, ni le cousin Etienne, il va nous dire pourquoi Artagal et Isidore étaient amis. Qu'il se hâte; bientôt l'enfance sera enfuie et mes fantômes auront disparu et il sera trop tard pour expliquer. Pourquoi?... On se le demandait souvent autour de nous, et nos amis de se perdre en conjectures. Était-ce tout simplement, sans chercher d'autre argument, parce que c'était moi et parce que et cætera? Deux êtres à la frivolité réfléchie, qui croyaient l'un et l'autre aux saisons et aux heures; aux goûts se complétant? Se peut-il que les liens du sang, encore qu'insoupçonnés, soient venus aussi jouer leur rôle?...

Refouler, taire les sentiments que m'inspire Artagal, ce moi brillant que je n'ai pas su être, serait possible; les étouffer, jamais! Avant de me prendre mon amie n'était-il pas plus beau que moi? — Oh, tous et moi-même nous l'avons cru et je ne puis l'oublier! Pour me voir il faut attentivement me regarder, m'écouter. Pour m'aimer il faut m'aimer d'avance, il faudrait se faire « moi ». Quant à lui, son visage est libre; il attire le meilleur de ce que chacun porte en soi; il l'accroche au passage, le retient. — C'est peut-être Artagal que tu aimes, me lança un jour Etienne. Mais sans y croire car, pour Etienne, l'amour a des raisons et ne va pas sans motifs. En effet, si les motifs étaient venus à la rescousse pour m'entraîner vers cet abîme, vers l'abîme, j'aimerais peut-être les

garçons. Alors c'est dans un corps viril, dans les cheveux drus des joueurs de ballon, dans les mains calleuses des ouvriers et la saveur salée des marins, dans les délices maudites par Dieu et par les hommes, dans les liaisons furtives qui se nouent et se dénouent à l'insu de tous, dans les poils mal rasés du petit matin blême et dans les bras moites du crépuscule brumeux que j'aurais cherché à noyer, nouveau Narcisse, cette barque qui vogue, avide de soleils et de midis, vers la sécurité et la quiétude du corps de Belle!

Son visage est libre, dit-on? Mais non, vous vous trompez. Moi, j'ai bien connu Artagal. Au cours de ce livre Artagal a mûri. Ses traits se sont empâtés et il a pris le ton nasillard d'un boutiquier ragusain. Finie l'insouciance de la première jeunesse, fini le visage confiant des figures de proue. Il a les manières voyantes de sa grand-mère Spado et les calculs mesquins de sa grand-mère Argyri. Sa voix s'élève, ses mains s'agitent en volutes. Orgueil et désordre, rupture étonnante mais complète entre les sens et l'esprit. Est-ce là le petit garçon sage qu'affectionnait mon grand-oncle? De cela je ne veux plus parler. — Pourquoi j'aime Artagal? Croyez-moi, je ne l'ai jamais aimé. Artagal est un mirage; de l'aimer serait une erreur, une aberration. C'est moi que j'aime, moi qu'il faut aimer, moi qui n'ai rien pris à personne, qui ne suis pas plus beau que mes amis, qui ne chante pas à table, qui ne porte pas d'armoiries brodées sur mes caleçons! Ce livre, on le voit bien, est le livre d'un égoïste...

...Mais Isidore n'ose point l'écrire à Belle. Belle est du nord et ne comprendrait pas; moi-même il faut que je fasse semblant que je ne comprends pas ces choses, ou je ne les écrirais pas.

Plusieurs semaines, plusieurs mois s'écou-  
lent tandis qu'Isidore et moi tentons, tant  
bien que mal, de terminer notre œuvre.  
Autour de nous, sur un monde écroulé, un  
monde neuf se construit. Tous les matins je  
viens m'asseoir à ma table, cherchant avec  
application, jusqu'à l'heure de la récréation  
ou des repas, cherchant à engendrer des  
mots, à penser des chapitres. Pour échapper  
à la solitude, pour me trouver une patrie et  
un folklore, pour me trouver. Au même  
instant Césarée, elle aussi, se cherche une  
patrie, elle ne veut plus être une île. D'accès  
si difficile autrefois, sauf par la mer, ne  
voilà-t-il pas qu'on la rattache à la terre  
ferme. On assèche les marais qui d'un côté  
la bordaient; de l'autre on trace des routes  
à travers le sable ou la boue; on élargit son  
canal, on agrandit l'aérodrome. Césarée  
s'ouvre, elle étale ses richesses et, de l'inté-  
rieur du pays, du hinterland (le monde  
appartiendra-t-il à ceux qui nous ont con-  
quis?), des hordes avides de savoir, d'or, de  
vertus, de puissance, de pain, de dignité —  
les nôtres — se déversent dans la citadelle  
consentante, aux forts démantelés, aux fron-  
tières abattues, aux portes défoncées. Qu'en  
ces pages il en reste une seule contre laquelle,  
héliers impuissants ils viendront vainement  
buter, et nous sommes saufs... Partout, sacri-

llant les jardins et l'esthétique, d'ignorants,  
d'arrogants édiles édifient des buildings  
hideux, véritables termitières pour loger cette  
population qui tient encore — mais pour  
combien de temps? — de la populace. Artagal  
a bien fait de ne pas revenir. Il aurait pu  
lutter sans doute, revendiquer ses droits,  
accepter des compromis; mais à quoi bon?

Tous les matins Isidore et moi reprenons  
notre dialogue. J'aurais pu jusqu'ici brouiller  
tous les chapitres, avoue Isidore, il faudra  
bientôt me résoudre à tirer cette histoire au  
clair.

— Veux-tu, lui dis-je, que nous abordions  
le chapitre des statues?

Ayant raconté mon voyage de Rome, ayant  
perdu, tout perdu, je voudrais à présent ter-  
miner ce livre. D'autres livres déjà me solli-  
citent : Isidore le romancier. Au cours de ce  
livre j'ai pu mûrir; la fable est jouée. Je ne  
suis plus un enfant, j'ai l'âge de la mort des  
autres. Mes parents s'impatientent, s'étonnent  
de voir tant d'efforts couronnés d'aucun  
diplôme. Isidore, dévoile enfin le nom de  
l'Étranger, que je puisse libéré, commencer  
mon œuvre, délivré, libre, libre d'inventer  
et libre de mentir. Plus tard, le jour des sou-  
venirs venu... Isidore, l'écho fidèle, reprend :  
Plus tard. Il n'a pas fini de tracer sa courbe,  
cette arabesque qui m'inquiète et me donne  
le vertige. Il tergiverse, il pèse, il prend son  
élan, il va sauter. Que peut-il comploter  
encore? que peut-il me prendre qu'il ne m'ait  
déjà pris? Isidore m'a tout ôté, il me laisse  
nu, m'expose aux regards moqueurs et impi-  
toyables des autres. Mais, on frappe... on

entre... on me tend une lettre. Une lettre de Belle; LA lettre de Belle. Isidore la lit; me la tend; est-ce un piège?

«Pleurez, Isidore, mêlez vos larmes aux miennes. Notre Artagal n'est plus... Il m'est revenu un soir plus tard que de coutume après avoir contourné, à pas lents mais décidés, le jardin du Luxembourg qu'il préfère, qu'il préférerait veux-je — imparfait inexorable qui travaille sans cesse à se glisser dans notre présent — à tous les jardins du monde et même à ceux de Césarée. Les ombres de la nuit y transforment les reines, les héros, les poètes, en callipyges et en stéphanophores, et il aimait à observer ces métamorphoses au seuil de l'amour, du sommeil et des rêves.

Sa mine m'inquiéta quand il entra dans la chambre que nous occupions sur les quais. Quel secret dévoilé, quelle confiance de statue avait pu ainsi l'émouvoir? Avant de s'endormir il eut le temps de me raconter l'extraordinaire aventure qu'il rencontra en chemin... »

J'eus du mal à déchiffrer la suite, l'émotion ayant ici torturé l'écriture de Belle: La lettre se terminait par quelques lignes écrites sans doute à un autre moment car la main qui les avait tracées était raffermie, plus paisible.

« Adieu, Isidore, je doute que nous nous revoyions jamais en cette vie, en deçà du tombeau. J'apprends que ma sœur veut s'établir au Canada; dans quelques jours je partirai pour l'Irlande et la remplacerai aux côtés de mon père, me consacrant à ses vieux jours. Terre verte, île lointaine, promontoire,

dernière escale d'un monde que nous avons aimé. Plus tard je rejoindrai ma sœur sur le nouveau continent. C'est là que j'irai mourir, chez les hommes de demain, et leur vigueur me servira d'espérance. Reprenez Artagal, je vous le rends, je le rends aux siens. Il m'a glissé entre les doigts sans que j'aie pu le circonscrire. Ecume, quelle femme aurait su le conserver? »

Je me précipitai chez M<sup>me</sup> de Spado, imaginant son chagrin, son désarroi, son désespoir. La maison était silencieuse derrière les volets clos et me parut déserte. Je poussai la lourde porte qu'on avait négligé de refermer et dans l'ombre je regardai autour de moi. Quelle ne fut ma stupéfaction en constatant que les pièces étaient vidées de tout contenu. Je ne pensais pas que le départ des Kostiévitich fût si proche. Comme à l'extérieur, un silence — il n'y a pas d'autre mot — un silence de mort planait dans la maison, quelque chose d'irréel se dégageait des murs dénudés, nul personnel ne s'avança à ma rencontre sur le marbre privé de tapis. Puis, mes yeux s'accoutumant encore à la pénombre, je vis qu'une allée de statues s'ouvrait devant moi. Tous étaient là : ma famille, la famille d'Artagal; tous les personnages de ce livre, morts et vivants, nos amis, nos domestiques, et bien d'autres encore dont Isidore n'a pas parlé. Je m'engageai entre les statues, surpris à chaque pas de noter l'ordre où elles se présentaient à moi ou, plutôt, que c'était sans ordre, sans symétrie. Mon père et ma mère ne se dressaient point côte à côte, ni ne se

faisaient face. J'en oubliais pourquoi j'étais là, où j'étais, quand j'arrivai dans une vaste pièce dont les fenêtres entrouvraient sur le jardin en pente à l'arrière de la maison. Au milieu de ce qui avait été la salle à manger, où Belle avait diné sans moi, où Isidore avait déjeuné sans Artagal, le cadavre reposait sur un lit de pierre. Son linceul laissait apparaître son visage.

Non, Isidore, cela je ne te le permettrai pas. Artagal mort? je n'y veux rien croire. De quoi ne nous accusera-t-on pas? On dira que ce livre n'avait d'autre dessein; que notre vengeance est lâche et mesquine : à cause de biscuits au sucre et d'habits d'intérieur, il a tué; que le pressentiment que j'avais qu'il ne me lirait pas n'était qu'une feinte; que, que... je m'embrouille, tes incidentes m'embarrassent; je n'ai pas l'habitude de la robe de sacrificeur; mes gestes sont compassés, mes pas mal assurés, mon esprit transi. Un suicide à la rigueur m'eût paru tolérable — mais un crime? un assassinat! Et c'est moi qui le perpétrerais? Suis-je l'assassin de mon frère? Encore si Artagal était moi, s'il était un autre Isidore, si nous nous étions ressemblés... Si tu avais dit en même temps que « se dédoubler, c'est le don suprême », si tu avais dit « ce jeune homme, c'était moi »... Au contraire, dès le début tu as imaginé des parallèles, établi des comparaisons comme, à l'école, entre Hamlet et Horatio, ou les Frères ennemis. Tu as pris soin de dire que des différences de rite... Tu nous a faits distincts. Que vais-je faire à présent, ce cadavre sur les

bras? Isidore, je n'ai pas voulu cela, je ne l'ai pas prémédité. Pardonne-moi, Artagal.

Son linceul laissait apparaître son visage. C'est vrai qu'il me ressemblait. De son vivant je ne l'avais pas remarqué. A ce moment, la terre trembla et je courus au dehors. A peine avais-je franchi le perron que la maison s'écroula, s'émietta, et je demeurai seul parmi les ruines. (Ouais, Isidore, rien que ça! Et pourquoi pas un raz-de-marée, puisque tu y es, et une éruption volcanique, et une épidémie de choléra! Et qu'as-tu fait de la guirlande de fleurs que j'apportais au cadavre d'Artagal?) Au loin j'entendais le grondement funèbre de la mer au visage apprivoisé mais dont le tréfonds parfois se révolte pour ronger et engloutir. Rien ne survit de l'ancienne Césarée que mes premiers regards embrassaient d'une prunelle étonnée mais confiante.

D'effroi, de tristesse, je m'effondrai sur un banc, mon regard baissé vers les cailloux de l'allée. Puis, apparaissant au milieu de la pelouse centrale, M<sup>me</sup> de Spado — encore jaunie par les sables qui l'avaient recouverte — me fit lever les yeux. « Que soient les humains faits statues », récite Isidore; et, à mi-voix : « Le triste sort du fils de famille — un cercueil prématuré arrosé de larmes. »

Ne m'as-tu pas menti, Isidore? Si Artagal était mort véritablement, ne l'aurais-je pas su autrement que par une lettre? M<sup>me</sup> de Spado ne devait-elle pas me l'annoncer? et faire preuve des qualités de courage et de

force que jusqu'ici les circonstances de sa vie n'avaient pas exigées d'elle? Et le voilà qui repose malgré moi et presque à mon insu sous un monument imposant qui célèbre la grandeur, la fortune, la noblesse des Spado. Belle l'a rendu aux siens; à moi qui dormirai un jour dans un cimetière voisin. Belle, je ne te reverrai plus. Tu as perdu, tu m'as perdu, tu as tout perdu; tu rejoins Alexa, la prophétesse apaisée, dans le royaume des visages effacés. Châtelaine en retraite, tu t'agenouilles dans l'herbe, tu caresses les chiens, heureuses bêtes, que tu enterreras un jour dans le coin silencieux du parc où vingt stèles déjà marquent le dernier repos de la fidélité.

Saint Isidore, viens à mon secours, mon patron docte et pur. Ne permets pas que m'envahisse la tristesse des matins au seuil de ce printemps nouveau. Eloignes-en la lassitude de midi. Ecrase, épargne-moi l'angoisse du crépuscule et la désespérance du soir. Imprime aux battements de mon cœur, aux élans de ma bouche, au flux de mon verbe, le rythme régulier des palmiers et des cèdres. Eclaire mes rêves, qu'ils mûrissent et fleurissent parfaitement. Fais qu'ils s'ordonnent et s'alignent. Que ma bouche s'ouvre au milieu de l'assemblée; remplis-la de sagesse et d'intelligence, et revêts-moi de la robe de gloire. Car je me tourne vers les faibles; j'amasse les maîtres et les désirs, et mes oreilles me démangent. Enseigne-moi la saine doctrine; veille sur moi, ne te refusant à aucune besogne. Sois l'instigateur des vertus, le dispensateur fidèle et prudent; avant que

vienne l'heure de ma dissolution donne-moi la juste mesure de froment qui m'est promise. Approche, aime, orne et fortifie-moi, que je combatte le bon combat, que ma langue publie la justice, que j'achève ma course, et que je garde la foi. Dans les siècles des siècles non — mais jusqu'à l'impensable extinction des nombres et ma chute au ralenti vers l'infinitude et la plénitude du sommeil.

Un saint peut se choisir. Parmi tant d'intercesseurs possibles, d'entre le grammairien, le laboureur, le martyr, le philosophe, l'hospitalier, l'architecte, l'épistolier, le métropolitain, on élit celui-ci ou celui-là comme modèle, on lui adresse nos prières et nos suppliques. Les statues ne sont pas comme les saints, on ne les choisit pas. Est-ce moi qui ai dressé les statues chastes qui m'accueillaient dans le vestibule de ma grand-mère et m'accompagnaient le long de l'escalier? Est-ce moi qui les ai abattues? Où sont-elles à présent qu'elles ont quitté leurs socles et leurs niches? Les ai-je reconnues, Artagal, dans le jardin campagnard de tes cousins d'elles Pergole où tu m'emmenas un jour? Les statues ne sont pas comme les saints, rien ne sert de les implorer; elles nous abandonnent, disparaissent, s'effritent; leurs yeux s'éteignent. Que soient, dit Isidore, les statues faites humaines.

Isidore autrefois a vu dans Barcelone des enfants au regard doux et bête; à Syracuse il a rencontré des mains resplendissantes de poussière et de bonheur; par les rues d'Antioche ou de Cyrène l'aurore teintait de

pourpre les bras éburnéens des insurgés; dans Alexandrie un rayon de lune caressait attentivement une jambe exposée. Plus tard nous avons surpris dans quelque parc désert un empereur déchu sur qui pleurait la pluie. Notre vie riche et réglée fut toute peuplée de statues fuyantes, exemples perdurables, croyait-on, de tout ce qui nous survivra. Notre âme n'est-elle que cela? Non, l'oubli viendra... Un jour le paysage peut les englober; elles fondront dans de vastes et mystérieux continents. Pareil au regard des statues? — Leurs yeux sont d'améthyste et d'or. — J'attends les sanglots suprêmes et meurtris D'une enfance sentant, parmi les rêveries, Se séparer enfin ses froides pierreries.

Mots clés, phrases magiques! Isidore, ne m'as-tu pas menti? A côté de cela, dans la vie prosaïque d'une ville sans visage, n'avons-nous pas aimé, en dépit du crépuscule, des statues laides dans des cours sombres? N'avons-nous pas, malgré les pierres rosies, égrené avec émerveillement des paroles ternes qu'aujourd'hui nous renions? Couronnés de thym et de marjolaine... Ils tombent épuisés la bataille était rude... Tous aimés tous beaux... Les portes pâles du Schéol... Mornes reines, héros en pantoufles, poètes taris; mais, la nuit, derrière les grilles qui nous protègent de l'ombre propice aux viols, les statues s'étendent sous les arbres et ne sont plus que des gisants... Cent monuments certes proclament la grandeur des Spado et c'est dans un cimetière tout proche qu'à mon tour je viendrai dormir.

## XI

## RETOUR DE L'ETRANGER

Le cruel effritement, jusqu'ici, de tout ce que j'ai touché! Non, ce n'est pas à la gloire que j'aspire; elle est un monument funèbre érigé par la mort; elle est le deuil éclatant du bonheur. Etre quelqu'un, quel rêve vide et quel espoir vain. Ne pourrai-je un jour m'assagir? Prononcer les mots doux et quotidiens dont je me suis interdit l'usage? Parler au présent; dire: je suis, j'ai et... j'irai? Régner, rive gauche, sur quelques pièces aux proportions exaltantes et apaisantes. Sur de beaux fauteuils dix-huitième, des portraits d'ancêtres, des carpettes d'orient aux tons spirituels comme on en eut dans ma famille. Il y aura des livres sur des étagères et, souvent, le soir je resterai chez moi, la fenêtre ouverte. Je n'ai pas peur de la nuit; je n'aurai pas honte du bonheur...

En écrivant ce livre tout rempli de moi, j'ai parcouru le chemin du ver à soie. Enfermé dans mon ouvrage avec moi-même, j'ai fait la connaissance des profondes vocations de mon cœur. A mon contact je me suis trans-

formé, j'ai mué, je me suis accompli. Les mots sur ces pages sont sortis de moi dans l'ordre que je leur assignai; gluants et visqueux, mes sentiments ont pourtant servi à me donner une patrie. La patrie c'est un cocon; c'est une ceillère géante qui nous enveloppe en entier, qui nous réchauffe et nous soutient, sans quoi nous ne sommes rien et qui n'est pas sans nous. Pour moi seul la solitude serait-elle infranchissable et le folklore hors d'atteinte? D'un coup de plume ne puis-je pas me forger une mythologie et une maison?

Enfant lorsque je me tenais bien sage sur un gros coussin carré au pied de la chaise-longue où ma grand-mère faisait la sieste, étais-je heureux, avais-je une patrie? Dans la brume d'une métropole du nord, le jour où je crus la vie un fruit inépuisable, avais-je une patrie? Dans cette chambre où hier encore un elfe se mouvait sans bruit à travers la douceur des dimanches, avais-je une patrie, étais-je heureux? Le cercueil vint un jour remplacer la dormeuse, et ma dent toucha au noyau, et l'elfe fut attiré vers d'autres silences, d'autres douceurs, d'autres dimanches. Mort, meurtre, meurtrissure; le cruel effritement de tout ce que j'ai touché!

— Je suis l'Etranger, dit Isidore. Tu es l'Etranger. Pour nous pas de patrie, de bonheur, de maison, de lendemain. Nous sommes voués à l'errance, au malheur, à la veille, à l'écriture.

— Je reçus d'abord une famille, puis un nom, un visage, une identité, une patrie, une

famille, un nom. Le cycle est clos, lui dis-je; c'est à mon tour de donner. Libéré, délivré, en avant! Je ne redoute pas d'affronter la tragédie.

Des amis viendront me voir et boiront du vin dans des verres qu'ensuite je rincerai et rangerai moi-même. Ils s'aimeront entre eux et je ne les en aimerai pas moins. L'amour, l'épanchement des autres ne me seront pas comme autant de soufflets, autant d'injures et d'affronts. Et, sur la cheminée, une pendule à sujet, de bronze et d'albâtre, perdurable et translucide, pour dénombrer les minutes délicieuses de ma vie paisible, riche et réglée.

Vivrai-je seul? Je ne veux pas être quelqu'un sans être à quelqu'un. Que me murmuraient les statues, que m'ordonnaient mes voix. Erreur, ce n'est pas la gloire que je désire, et il n'est pas vrai, Etienne, que je n'aime que le bibelot. Oh que vienne le temps de la plénitude, le temps du nom définitif, de la jouissance concertée! Mais, mon Seigneur et mon Dieu, j'accepte néanmoins d'un cœur soumis le genre de vie qu'il Vous plaira de m'envoyer...

Péniblement, méticuleusement, comme un centon, comme une mosaïque, comme une toile d'araignée, comme un récif de corail, ma maison s'est édifiée. J'y mêle avec l'encre la salive aux saveurs intimes, et le vomissement de l'aine au souffle immémorial des mots. Comme d'un pot de grès très simple s'élève parfois la plus étonnante et la plus tragique des fleurs, une vie inattendue

— improbable mais possible — monte peut-être en moi. Quelle richesse alors dans la simplicité de cette corolle nourrie d'un humus teinté de pourpre! Mon passé peut m'échapper, s'abolir, comme m'échappaient pour éclater et se dissoudre les bulles diaphanes de mon enfance. Transfiguration! Si rien ne se perd... Eh bien! il sera moi, cet enfant lointain dont je devine à peine le visage. Quelque part il y a des mains qui commencent à survivre aux miennes.

Isidore, le fil de ta narration m'a-t-il construit une demeure ou tissé un linceul? Je ne veux plus errer dans l'angoisse, plié sous le pesant bagage de l'exotisme. Je ne veux plus aller la nuit autour des jardins clos à la recherche de moi-même. Oh, maison paternelle, frêle maison de mon enfance que j'ai dû quitter pour ne pas m'effriter avec elle!

Je rentrais un soir d'exil par la rue de Tournon. J'aime les rues qui descendent vers l'eau, qui partent du fleuve et ne le suivent pas dans sa course, et qui pointent vers les terres tempérées où j'ai vécu et vers la mer dont je suis né que le soleil transperce et aveugle. C'est là que je fonderai ma patrie. Un garde de sa guérite me regarda passer. Le symbole, dirait Isidore, de ma conscience en éveil. Mais que me reprocherait-elle, qu'avais-je fait de mal? Un bruit insolite me fit ralentir le pas, comme d'un caillou frappant le pavé. Si je m'étais arrêté, si j'avais levé la tête... Me serais-je trouvé face à face avec l'Etranger?

L'Etranger, dit Isidore, est le fondement de la tragédie. Jocaste, Phèdre, Médée, Bérénice, Monime, Athalie, sont étrangères. Elles font retentir des accents d'outre-mer dans des palais aux murailles épaisses, leur voix résonne dans les temples, jusqu'à faire trembler les trônes et les autels. L'Etranger rompt le silence et l'habitude; c'est (dit la Bible) un puits étroit, qui dresse des embûches comme un brigand, qui augmente parmi les hommes le nombre des perfides. Un bruit insolite m'arrêta un instant. Je pensais au livre que je voulais écrire, livre d'un égoïste où je me raconterais tout entier. Tiens, le garde a disparu! J'allais reprendre ma marche quand, tout à coup, Isidore surgit à mon côté et, ange du mensonge, entraîne le passant vers l'Etranger. Artagal poussa la porte et s'engagea dans l'escalier où la lueur d'un réverbère éclairait ces degrés qu'il gravissait pour la première fois.

J'étais venu dans cette ville, la seule au monde après Babylone où l'on consente à vivre seul et malheureux, et j'espérais y achever l'œuvre d'Isidore. Tout, la vie, la langue, les œillères des autres, m'y incitait à reconstruire ma Césarée et tisser autour de moi la chaleur d'une mythologie personnelle, d'un folklore inaliénable. La nuit je marchais des heures durant, ces heures où apparaît sur les bancs, le long des grilles tout un peuple de solitaires. Comme eux, j'étais comme eux. Certaines règles sales, certaines compromissions, les chances de hausse et de baisse, les tenants et les aboutissants, les

occasions de parvenir, les arcanes, le rire gras et repu, comme eux je les refusais. Avec quelles armes, dans cette nuit, sur ce banc?...

Un soir je me suis rappelé le suicide de notre cousin Carducci, le charmant Léon qui m'enseigna à nager et que pendant tant d'années j'avais oublié. Mince, blond, élégant, élancé, avec une fine moustache à la mode d'il y a cinquante ans, excellent danseur, faiseur de mots, grand meneur de cotillons, bref la coquette de Césarée, surnommé « le très mondain » par les chroniqueurs, il avait néanmoins par moments ce qu'on appelait ses crises. De longues semaines il s'enfermait alors en proie à je ne sais quelles angoisses. J'ai su plus tard que la boisson ne suffisait plus à détruire ce rat que chacun de nous peut cacher dans sa poitrine, il s'était adonné aux drogues. Un jour sa mère, déjà bien éprouvée par la mort de sa fille, eut la douleur de le trouver inanimé, et c'est précisément la chambre de Marguerite aux persiennes toujours closes qu'il avait choisie pour y mettre fin à ses jours. Chose extraordinaire, M<sup>me</sup> Carducci — jusque-là une personne terne et effacée — fut comme grandie par ce nouveau malheur. Il lui vint de l'envergure, de l'amplitude et, bien qu'agée de près de soixante ans, elle prit le voile et consacra une vie désormais active aux malades et aux orphelins. Je devais avoir dix ans à l'époque et; naturellement, mes parents me cachèrent les circonstances du drame. Un mercredi, pourtant, que je m'amusais à mes décalcomanies sous la surveillance d'une femme de chambre (ma gouvernante ce

jour-là avait son après-midi) je tirai de cette commère tous les détails de l'accident. J'en parlai à ma mère qui me répondit : « Le suicide, vois-tu, est une stupide erreur de calcul. Si l'on savait combien la vie passe vite... »

Si la vie doit vraiment passer si vite je veux la vivre bien et de la seule manière qui puisse me convenir. J'accepte la tragédie, mais qu'elle s'insère parmi les autres genres, les autres événements quotidiens. Qu'aucune chose ne déborde, n'empiète sur l'autre; que tout soit réglé, intégré...

Isidore, l'épique n'est pas ce que tu crois; l'intervention du surnaturel dans les affaires des hommes, la généalogie, l'amour, la mort. L'épique est humain. Les hommes dorment, boivent, se nourrissent, se consolent; ils ne prennent pas part uniquement à des funérailles et à des repas rituels. L'épique est vivant; il est dans le regard transmis, dans l'oiseau qui s'essaye, dans la chair qui lève. L'épique marche — les pieds de l'homme saignent, mais il avance, il va!

Isidore ment, Isidore se trompe. Rejoindre l'antique? construire l'épopée? Il s'élance et ne voit rien. Stabat Mater, M<sup>me</sup> de Spado est une statue, dit-il, et ma mère est aveugle. Non, l'antique n'est pas de marbre, l'épopée n'est pas immobile et irrémédiable. L'antique est fait de sang et de tripes; l'épopée marche et ses pieds sont endoloris. Ils ne sont pas mensonge, ils ne sont pas procédé. Tu voulais, dis-tu, que les manuels t'assurent la survie?...

Dans le fond, Isidore est meilleur que moi.

Aimant ceux qui l'entourent plus qu'il ne l'avoue, il voit en l'écriture un moyen de communication, de séduction, un don de soi, l'abolition des barrières entre moi et les autres, où les caractères se confondent. Ecrire ses mémoires, cela est bon pour l'égotiste que je suis; c'est se situer, s'isoler.

— Mon oncle, lui dis-je un jour, pourquoi n'écririez-vous pas vos mémoires?

— Je n'ai pas, me répondit-il, à me vanter ni à me justifier.

Tel qu'il est Isidore s'offre à nous et s'il se confesse c'est d'être pareil aux autres; il leur ressemble, ils pourront s'unir. Il est plein d'attentions pour ceux qui le liront. Des années durant il a réfléchi, il a cherché le moyen d'expression qui lui apporterait les suffrages de tous. Pour se rapprocher des hommes il a tenté d'étudier les modèles qui contribuèrent à les former. Rejoindre l'antique, mais non sans maintenir une sorte d'intimité entre soi-même et le lecteur qu'il désire complice. Ce qui me tient à cœur, il m'autorise parfois à l'exprimer, mais alors il faut qu'il le plie, l'adapte à ses besoins, le sertisse dans ce qu'il est en train d'ouvrir. Je m'éloigne de Césarée pour mieux la regarder, je fais ce pas d'écart qui permet la comparaison; et pour me libérer de ce que j'aime et qui m'entrave; et pour me trouver. Cependant, sans que je m'en sois douté, Isidore qui partout m'accompagne, s'est trouvé depuis longtemps. Il s'est trouvé à travers « Mélanie Dupont », dans mes quatrains hermétiques, à l'aide de ma tragédie égyptienne en cinq actes dont j'oublie jus-

qu'au titre. Il a son idée, il sait ce qu'il veut et le chemin à suivre; on ne peut l'en dissuader.

Que seraient-ils sans Isidore les personnages de ma vie? Que serait ma vie, que serais-je à qui tout fut refusé? Tous nous eûmes un père et une mère qui refirent dans quelque morne crépuscule les gestes avilis qui nous engendrent. Tous nous connûmes l'enfance, les arbres, l'amitié, la solitude, les amours banales dont on guérit ou dont on meurt. Isidore ne peut admettre cette uniformité. Aux hommes il faut des héros qui échappent à la loi commune, nés d'un père et d'une mère qui ne s'approchèrent jamais; qui ont joué dans des jardins mythiques sous les branches lumineuses et fleuries de l'exotisme; qui aimèrent des statues et en furent les confidents; qui conversent avec des dieux déguisés en fantômes et invoquent des morts au visage fraternel. Les frères ici ne se corrompent pas; ils foulent l'herbe, ouvrent des portes, s'assoient dans nos fauteuils. Ici, Isidore a donné aux vieillards les intonations de ma voix et il me fait vivre à la fois dans plusieurs villes et à des âges différents. Il me venge en ces pages du quotidien qui m'étouffe, il me lave des humiliations, il donne à ceux que j'aime des masques de pierre qui ne se rideront pas. Il fait habilement s'éloigner ceux qui m'ont blessé — sans qu'on sache s'il s'agit d'une mort ou d'une absence. Une histoire d'amour et de mort, pouvoir presque magique d'Isidore l'omnipotent... Que non pas! ne suis-je pas vivant? et Artagal est mort de n'avoir pas vécu au

moment où je vis le jour. David mort? Allons donc; montrez-moi son cadavre.

Isidore est plus fort que moi. Au cours des dures années de la puberté tandis que je me débattais, m'acclimatais péniblement à tout ce qui m'entoure, comme une taupe il a travaillé dans l'ombre à se forger une manière, une maison qui aujourd'hui me sert d'asile. Il m'explique, il explique à mes éducateurs cette chose admirable qui est en moi sans que je l'aie voulue. Qui a germé dans les cavernes et grandi au bord des estuaires. Qui a tâtonné, a poursuivi son long cheminement d'île en île, de siècle en siècle, d'adolescent en adolescent jusqu'à éclore sous ma plume, mon stylographe vert et noir, fleurir, tomber comme un fruit lourd. Jusqu'à brûler, éclater, et se refondre dans un morne crépuscule par l'entremise de quelques gestes avilis. Une chose admirable mais que tous les jours je dois nourrir de ma moelle, qui me ronge et m'épuise mais m'exalte et me transfigure. Souffrances et bonheurs de l'artiste! Un souffle l'anime; il lui reste encore à acquérir l'adresse et la soumission de l'exécutant, il faut que de faux-monnayeur il devienne alchimiste. Je suis dix, je suis deux, je suis un, je suis moi dans la plénitude du réveil.

Je ne sais pas comment les autres écrivent. Pour moi, c'est par à-coups et je puis parfois négliger mon travail des semaines entières sans pour autant m'estimer inactif. Ne profiter jamais de l'élan acquis, telle est — pour le meilleur ou pour le pire — la règle de mon jeu. Le canevas brossé par les soins d'Isidore,

c'est en moi que nous trouvons de quoi l'exécuter; dans mon cœur, dans ma cervelle, dans ma mémoire; un matériau qu'il nous faut transformer en fourniture de papeterie. Je prends mes souvenirs, mes rêves, mes problèmes quotidiens, ainsi l'ordonne la recette, pour les broyer, les triturer, les travailler comme en un gésier, et les transmets ensuite à Isidore qui les trie une fois de plus avant de les encastrier dans son armature. Je lui donne l'épanouissement des crépuscules, le bandeau sur les yeux des mères, l'horreur que j'éprouve à n'être que moi dans une foule hostile ou indifférente. Je lui raconte les anecdotes que j'entends, les mots nouveaux que j'ai appris, les plaisanteries: « L'amour, c'est cinq minutes de plaisir et cinq thalers de blanchissage », ou « Un cœur et une chaumière, fi donc! A moi il faut un corps et une gentilhommière! » Je lui donne tout de moi (j'aime le parfum des pamplemousses — mes yeux sont byzantins — mes notes recueillies dans Gide ou dans Alain); sans me considérer il élague, il ampute, il établit une anthologie et met le rebut à la corbeille. Tous mes secrets à la poubelle comme s'ils ne m'appartenaient plus. Il m'épuise et me révolte; j'ai hâte de terminer ce livre. Je veux apprivoiser l'Etranger et qu'il ne soit plus le symbole de l'exil, de la vieillesse, de la solitude. Qu'il s'encadre s'il le faut dans la première fenêtre du livre à condition que la fenêtre s'ouvre sur l'aurore, que l'attente soit exaucée et l'inquiétude anéantie. L'âge de ma mort est proche; je veux choisir une inquiétude à ma mesure.

Je veux garder mes secrets ou qu'ils conservent malgré tout un peu de la chaleur de celui qui les a possédés et chéris. Qu'ils soient inoffensifs et ne me rongent pas, qu'ils me soutiennent et me nourrissent. D'ailleurs n'ont-ils pas, en ces pages, acquis leur pérennité et leur nom définitif? Je voulais au commencement...

Je viens de recevoir une lettre de ma mère, dictée à Glykilla. En effet, depuis quelques semaines, ma cousine est à Césaréc et loge chez mes parents. L'incendie qui a fait rage pendant plusieurs jours dans les quartiers centraux de Nablos en épargnant heureusement la maison de mon oncle sise un peu à l'écart; cet incendie ayant ébranlé ma cousine, un changement lui fut recommandé et, la santé de mon oncle qui avait accusé une légère amélioration lui permettant de s'absenter, mes parents l'accueillirent avec joie et lui offrirent ma chambre. Cette chambre où le soleil de Césaréc n'a peut-être pas séché la trace des larmes que j'y ai versées, s'anime, rit, vit, chante. Le matin quelles trilles, le soir quels refrains joyeux n'en emplissent pas les recoins, les désinfectant de toute ma mélancolie accumulée — c'est une véritable exorcisation! A Césaréc tous aiment Glykilla. M<sup>me</sup> Medjed a dit: « Ah, si seulement Etienne était en âge de se marier, mais Etienne aura toujours douze ans! » Il se pourrait que j'obéisse à ma mère; je rentrerais peut-être à Césaréc. Si mes parents sont bien les miens, ils vieillissent et je ne les conserverai pas toujours; si je les dois à Isidore,

bientôt il me les retirera. Je suis las d'errer, de marcher d'un pas trop lent pour être décidé autour des jardins où les marbres agonisent. Dans la pénombre je m'étends pour confier à Isidore le dédale de mes rêves et les replis intimes de mon « moi ». Ivresse, bonheur, souffrance, accomplissement. Une vie tressaille en moi, mais parfois, comme Etienne, je ne me lave ni ne m'habille. Malgré mon âge, il y a tous les jours quelque chose qui casse, qui craque en moi et ce dé clic avertisseur m'est devenu familier. Seul tous les jours davantage car d'observer les autres m'empêche de m'unir à eux. Voilà, Isidore, ce que tu as fait de moi — un œil. Qui me retient, pourquoi ne suis-je pas libre? Serait-ce que mes voix ne m'ont pas affranchi, que d'invisibles liens subsistent pour me rattacher encore aux statues? Lorsque j'écris ces lignes je souffre, je me tords, je pleure, je crie, je désespère. Ah, si j'avais pu choisir! Non; Isidore le romancier. Et je contourne les jardins, revenant sur mes pas, encore, encore...  
...Artagal glissa le caillou lisse dans la poche de son pardessus

...L'Étranger, aux lèvres un sourire ironique et satisfait, le regarda s'éloigner dans la nuit.

Bientôt toutes les fenêtres s'éteignent, le jour est là; des silhouettes y paraissent puis descendent dans la rue. Ils se joignent à une longue procession qui possède aussi ses saints et ses fous. Ils vont, ils vont, toute une humanité sur des pieds souvent endoloris. Et moi aussi, un jour (mais quand, mais où?), moi aussi, un jour, j'irai!

## XII

### TEMOIGNAGE DE LA PIERRE

Ce livre où l'on pleure à chaque page, c'est par un chant d'espoir qu'il va se terminer. Isidore se trompe, Isidore a menti. Ma mère n'est pas aveugle, les joues de mon père n'ont rien de flasque et il sort souvent sans chapelet. Il a menti; les fenêtres de la salle d'étude donnaient aussi sur le jardin; Charles-Quint est mort avant la bataille de Lépante, et Van Dyck n'était pas encore né. Il a voulu par ses artifices m'appauvrir et m'isoler, me couper des miens en me cernant d'une généalogie imaginaire. Non, mon grand-oncle n'était pas le grand-père d'Artagal; Alexa n'est pas une prophétesse. M<sup>me</sup> de Spado n'est pas une statue; peut-être a-t-elle pris le voile et consacre-t-elle une vie désormais active aux malades et aux orphelins. Il a menti, et je sais dans quel cimetière je viendrai un jour reposer.

Né dans une ville, un souk ou presque, et nourri au bord d'une mer très salée, je ne connais pas le nom et la vie des plantes. Au contraire, sur le conseil de M<sup>me</sup> Pelmette,

Artagal s'occupait quand il était petit à se confectionner un herbier qu'il enrichissait au cours de nos promenades, cueillant des fleurs, des feuilles, et en notant les signes distinctifs. Moi, ce n'est pas dans la nature, dans le miracle des boutons d'or et l'éclosion secrète des violettes que les parents d'Isidore me faisaient découvrir l'obéissance et la perfection. Pourtant ce que je sais en dépit de cela c'est que partout l'herbe repousse sans craindre la mort des hommes. Hardie, elle conquiert les champs de bataille; elle monte à l'assaut des charniers, buvant sa sève chez les cadavres; elle envahit de sa verte et constante mansuétude la cruauté des murs noircis. Que de vigueur patiente et comme réfléchie, ô verdure qui pauses les chapiteaux blessés dans les ruines où les couples s'aimèrent, dans les ruines d'où surgissent sans cesse nos lendemains.

Isidore a menti, je ne méprise personne et ne hais point mes parents. Ma mère n'est pas aveugle, vous dis-je; elle voit les arbres et les fleurs, elle observe l'envol des oiseaux. Bientôt j'irai la rejoindre et nous nous émerveillerons tous les matins ensemble devant le mystère du réveil. Isidore, la mère aveugle c'est toi, qui aimes mieux me voir malheureux par la faute qu'heureux par la mienne. Pourquoi malheureux? Tu me forces d'accoucher de ma mère et t'étonnes ensuite que je souffre! Non, je me révolte, je ne suis pas né pour la tragédie, l'exil, je ne suis pas voué au malheur. Je ne veux pas enfanter ta pénombre, ta solitude, ta tristesse. La tragédie est ailleurs, elle est en ceux qui ne se

connaissent pas, qui ignorent tout de ce qui les habite et les entoure. Mais toi, Isidore, ne m'as-tu pas enseigné la clairvoyance lorsque dans mon enfance je jouais avec Artagal de Spado? Ne m'as-tu pas donné un père lucide? Ne m'as-tu pas formé et éduqué, et vanté les mérites de l'exigence? Tu me privais de repas afin que je connaisse la faim, tu éteignais la lampe pour m'accoutumer à me mouvoir dans la nuit, tu mettais une plume entre mes doigts pour me faire admettre le néant avant de le délimiter. Tu m'envoyais la nuit par les rues pour que je devienne de la race des errants. J'en sais des choses, grâce à toi. Tes douze chapitres m'auront renseigné. Avant,.....

..... A présent je me sens mûr pour un exercice, un exploit plus difficile : être aimé et, plus encore, préféré. Partout où il y avait un vide je voulais le combler, espérant que ma géographie coïnciderait avec celle d'autrui — et je me composais de tant de terres inconnues! Aujourd'hui quelque chose de lisse et de luisant me recouvre, on peut me vénérer. Je n'ai pas la froideur dure mais la sagesse des statues. Le temps est là du nom définitif, je suis prêt à devenir le semeur et le père. Et cela, Isidore, ne t'en déplaît, je te le dois.

Isidore se trompe, Isidore a menti. Alexa de sa vie n'a tenu un pinceau, la fille de Sergine n'a pas d'amants, rien n'est mort de ce que j'ai aimé. Nablos n'est pas détruite et dis-lui, Belle, proclame-le que je ne l'ai pas perdue. Qu'un nouvel Isidore apparaisse

en qui je puisse reconnaître mes traits, que la foi l'anime cette fois dans la quête du bonheur, et je ne lui résisterai pas. J'ai soif de joie, je suis affamé et las. Dis-moi comment, mon frère, dis-moi comment cela s'obtient.

Isidore le romancier, Isidore l'assassin. Dans cette piété que tu as choisi de représenter, n'as-tu pas couvert la toile de la seule image du donateur, de l'image de son cadavre? Aie pitié de moi, permets-moi de ressusciter et de reprendre ma place dans un coin du tableau, mon livre entre mes mains jointes pendant que dans le ciel des angelots me souriront. Non, abolis la piété et lui substitue une Nativité. Songe que je ne peux pas mourir, que la mer est en moi, coulant sourdement dans mes veines, soude, potasse et calcium, qu'elle me nourrit et me soutient. Songe qu'au fond des gouffres pacifiques tout un peuple de polypes auquel j'eus jadis l'honneur d'appartenir, dans un espace grand comme les quatre continents, bâtit consciencieusement les milliers d'îles qui coupent peu à peu l'océan. Ecueils aujourd'hui, dangereux et maudits, mais qui montent, se lient à la longue, feront un jour un continent et, qui sait? dans un cataclysme, le refuge de l'espèce humaine. Comme un centon, comme une mosaïque, comme un récif de corail... Je survivrai à bien des choses, Isidore. Désir de libération, rêve de gloire. Je voulais au commencement...

Toujours, dans ma famille, on a admiré tel homme d'Etat qui sut à travers maint

changement de régime conserver son rang et sa prépondérance. « D'être soi-même, disait mon père, est un non-sens. » Une de mes grand'tantes, l'espace de cinq règnes fut la première dame d'honneur de la Cour, et on me la donnait toujours en exemple. « Rieu, dit Etienne, et même les intrigues de la vieille Kostié, n'aura pu détrôner notre royale tante. » Survivre est le propre de l'homme. A Smyrne, à Salonique, à Césarée, à Alexandrie, vivent des Arméniens qui ont gardé leurs noms et leurs coutumes d'il y a mille ans; des Espagnols qui parlent leur langage après cinq siècles d'exil. L'homme va se fortifiant, s'endurcissant, il « se brise ou se bronze ». Quand je perdis ma grand-mère je crus que la vie devait s'arrêter. Elle était l'âme de notre maison, et longtemps après ce jour où brusquement le râle fit place au silence je la cherchais encore chaque matin. Quoi, elle n'était plus, sa chambre était vide, et le réveil des autres se continuait! Quoi, nous vaquions à nos occupations alors que ses épingles à cheveux se retrouvaient dans les fentes du parquet, au fond des fauteuils, sous le tapis de l'escalier pour prouver que là, elle avait vécu! Je comprends aujourd'hui qu'il est beau que la mort n'interrompe pas le cours de la vie. Qu'importe donc, Isidore, que tu tues mes personnages, et même que tu me tues. Ma mort n'empêchera pas les autres de vivre, et je désire qu'on ne me pleure pas. Seulement de temps à autre qu'il parte une pensée vers celui qui a tenté d'aimer la vie et la mort équitablement, et qui a cherché à se connaître.

Mais Isidore a menti : mon frère n'est pas mort; je ne suis pas seul ni partout exilé. Réelle autant que rêvée, Césarée se dresse d'entre ces pages. Césarée a survécu à bien des choses. Césarée est humaine, nous sommes humains.

Ce livre où l'on meurt à chaque page est en vérité un livre d'amour et de vie, et c'est par un hymne généthliaque que je vais le terminer. Isidore a menti, mon frère n'est pas mort. Il vit, il a épousé sa cousine qui ressemble étrangement à Glykilla. Déjà dans leur foyer un fils vagit, tâtonne, regarde, s'étonne. Quand je ferme les yeux (et je me trompe rarement) je les vois, mon frère et ma sœur, entourés d'enfants, leurs enfants, dont la voix naissante couvre mes voix et se confond avec elles. Dans ces jeunes prunelles je cherche à deviner si l'un d'eux n'est pas le poète, pourchassant les rimes et les mètres, si l'un d'eux, nouvel Isidore, ne sera pas romancier, le romancier baroque du peut-être. Que le ciel leur soit propice. Au crépuscule il prendra les teintes roses d'autrefois; en été des cris de joie éclateront sous les arbres aux cheveux de clarté. Cependant, la paix descendra sur moi et l'oubli, chauffé d'un vague souvenir, me servira de stèle et d'inscription. Non, la mort n'est pas seule dans ce livre; elle est accompagnée du long cortège de naissances dont elle se repaît mais qu'à son tour elle nourrit. Que de morts pour que soit mon regard, visages oubliés qui m'avez tout donné! Mon frère n'est pas mort, non, et je chante la naissance de son fils :

Né de la nuit et du néant  
pour l'éternité du temps et de l'espace  
maître déjà d'un visage, d'un regard  
maître d'une voix vivante  
où chantent les ancêtres  
rentrés dans le néant et dans la nuit

Les femmes autour du berceau  
savent le pouvoir de l'huile et du sel  
et la force de l'eau  
Et moi je connais la faiblesse de l'esprit  
Né du néant et de la nuit  
Ecoute La victoire appartiendra  
au plus fort mais je veux que tu sois faible  
Aime le vent la chanson qui meurt  
le corps bientôt poussière  
Aime les bouts d'étoffe, les livres oubliés  
les dieux frêles qui fuient

Ne t'attache pas  
au tronc solide aux murailles de fer  
aux mots grands aux marbres aux racines  
aux fleurs fortes aux oiseaux puissants  
Sois riche de rien pour rentrer  
dans la nuit et le néant

Je chante la naissance de son fils, et d'une  
Césarée nouvelle qui résistera aux Barbares.  
Césarée est en vous, ô mes neveux, Césarée  
est à vous. Dans vos yeux je cherche à retrouver  
le reflet de mes rêves de gloire, dans vos  
mains le goût des îles que j'eus toujours. Un  
jour je vous dirai que l'amiral turc se  
trompait qui croyait que les îles disparaissent.  
Les îles sont humaines, nous sommes  
humains.

Je ne puis quitter Césarée; ma patrie, c'est la langue que j'écris; c'est toi, ma ville. Je survivrai à la mort des autres et j'emporterai mes souvenirs avec moi. La famille, les amis sont choses bien portatives. Entre les pages d'un livre ils me suivront partout, ils sont en moi et ne me quittent pas. Je survivrai dans les yeux qui s'éveillent, qui s'ouvrent, qui verront. Qui liront Iphigénie, et Atala, et Pauvre Blaise. Qui découvriront l'amour, et les affinités, et les correspondances; les épithètes et les mots clés; les échanges minutieux et quotidiens qui nous sont plus utiles qu'un langage. Ils connaîtront Marie Mancini et Louise de La Vallière, Axel de Fersen et Maria Vetséra. Ils chercheront une patrie, une langue, une mythologie, un folklore. Une patrie, comme la mienne peut-être difficile, où la senteur des jasmins rampants se mêle au tintement des thalers, et l'écume de la mer aux tesselles tissées.

Pourquoi craindrais-je d'accompagner Artagal, d'entrer avec lui chez l'Étranger? L'Étranger est ma créature et, s'il se montre menaçant, d'un trait de plume je puis l'anéantir. Pourtant, ce n'est pas par l'épisode de la rue de Tournon que je voulais commencer ce livre, et ce n'est pas en y revenant que je comptais le terminer. Y a-t-il quelque chose de plus fort que moi, de supra-humain, de supra-artistique, qui force le choix de l'écrivain, qui dirige (se substituant à l'intelligence) la main du romancier, lui dicte le cours de son œuvre et la chronologie à suivre? Je ne sais. Ce que je suis à même

d'affirmer c'est seulement que ce livre ne se propose de rien prouver, qu'il n'est pas une thèse mais un recueil de souvenirs et de confessions, le récit d'une croissance. Isidore a appelé : roman, cette évolution. Je veux bien — ce nom en vaut un autre.

J'entrerai donc un instant. Rien de ce qui m'entoure ne me paraît inconnu et tout de suite je suis un familier de cette pièce. Elle ne se situe plus dans la ville où la peine et la solitude sont consenties, où — comme tant de provinciaux exotiques — j'avais tant rêvé de vivre, ou de mourir. Par une magie qui me dépasse elle est transfigurée, elle est transportée ailleurs, à Césarée, dans la maison où je suis né, que mes parents habitent encore, où les enfants de mon frère et de ma sœur vont rire et chanter. Je reconnais mes livres, mes bibelots, et là, sur la table où j'écris, ce caillou lisse qui presse mes papiers. Ainsi je ne vieillirai pas seul dans une morne maison revêtue des housses du silence et de l'oubli. M'approchant de la fenêtre je distingue à travers les branchages les jeux et les courses de mes neveux dont les cris joyeux alternent avec le chant des oiseaux.

— Mais ce caillou, me dit Isidore, n'est-ce pas dans la rue de Tournon que tu l'as ramassé? L'Étranger existe donc réellement; la nuit, l'errance, je ne les ai pas inventés!

— Non, c'est à Nablos, dans le jardin de mon oncle, par un matin ensoleillé, tandis que des rires de jeunes filles me parvenaient par les fenêtres grandes ouvertes.

— A Nablos, à Nablos... Mais y es-tu seulement allé?... Et le message?

— Le message, le message, répété-je, désemparé. Eh bien! le message est ce que l'on tire d'une œuvre, non point ce que l'auteur y introduit. Ni toi, ni moi, nous ne pouvons le connaître.

A Nablos la mer se retire, à Césarée elle engloutit; de l'eau, du sable, se dressent pierres et rochers, ouvrages de la nature ou de l'homme. Ces monuments, vierges ou martyrs, que nous racontent-ils? Chantent-ils la lutte, la gloire des hommes et des éléments?

Ils nous disent le travail (est-ce lutte, est-ce gloire?) sans cesse renouvelé, l'espoir, l'obstination. Ils nous disent les réveils succédant à la nuit, les accalmies et les tempêtes, les orages et les embellies, l'accoutumance, le sourire, les larmes. Ils nous disent la mort et la renaissance, le sable et l'algue, l'acanthé et l'eau.

— Je suis le paraschiste, je fais œuvre d'embaumeur. Comme les anciens croyaient à une vie dans l'autre monde, je crois à la vie en celui-ci. Dès à présent je m'entoure de tout ce qui m'est cher, des objets utiles et familiers qui conserveront à tout jamais quelque chose de moi.

— Je suis le glossateur, dit Isidore; l'herméneutique m'est un devoir sacré auquel je m'applique tous les matins. Jamais je n'aurai fini de déchiffrer les palimpsestes, d'interpréter le mystère des saisons et des âmes, des maisons et des jardins, des raisons et des hommes.

En ce premier dimanche d'été, par la fenêtre ouverte sur les arbres... « Ecoutez, îles; soyez attentifs, peuples éloignés : Dès les entrailles de ma mère... »

Je n'en peux plus, je suis un, je suis deux, je suis dix, je suis tous, je suis moi.

## TABLE DES CHAPITRES

I.	— Prélude, ou La rue de Tournon.	7
II.	— Généalogie d'Artagal.....	21
III.	— Enfance et éducation.....	41
IV.	— Digression en ma faveur.....	55
V.	— La Belle qui vient.....	71
VI.	— Où les caractères se dessinent.	89
VII.	— Etienne, ou Les nuits blanches.	109
VIII.	— La jeune veuve.....	127
IX.	— Les îles .....	147
X.	— La lettre de Belle.....	165
XI.	— Retour de l'Etranger.....	181
XII.	— Témoignage de la pierre.....	195

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE  
20 FÉVRIER 1958 SUR LES  
PRESSES DE L'IMPRIMERIE  
FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-  
SUR-L'ESTRÉE (EURE)



# ARTAGAL

*de*

C. AYOUB SINANO

Artagal est la chronique d'une amitié et d'un amour malheureux.

Cet ouvrage séduit autant par sa qualité envoûtante, incantatoire, que par son style poétique et sa construction essentiellement musicale. On peut, à ce propos, invoquer certains romans de Jean Genet.

Artagal rend cependant un son très personnel. L'ambiance poétique, le souffle intérieur, la mélancolie à la fois aérienne et charnelle de nombreuses pages sont remarquables.

Il est rare de rencontrer un premier roman d'une telle maîtrise et d'une si intense émotion.

166, Boul. du  
Montparnasse

**BUCHET / CHASTEL**  
**CORRÉA**

PARIS  
(XIV<sup>e</sup>)